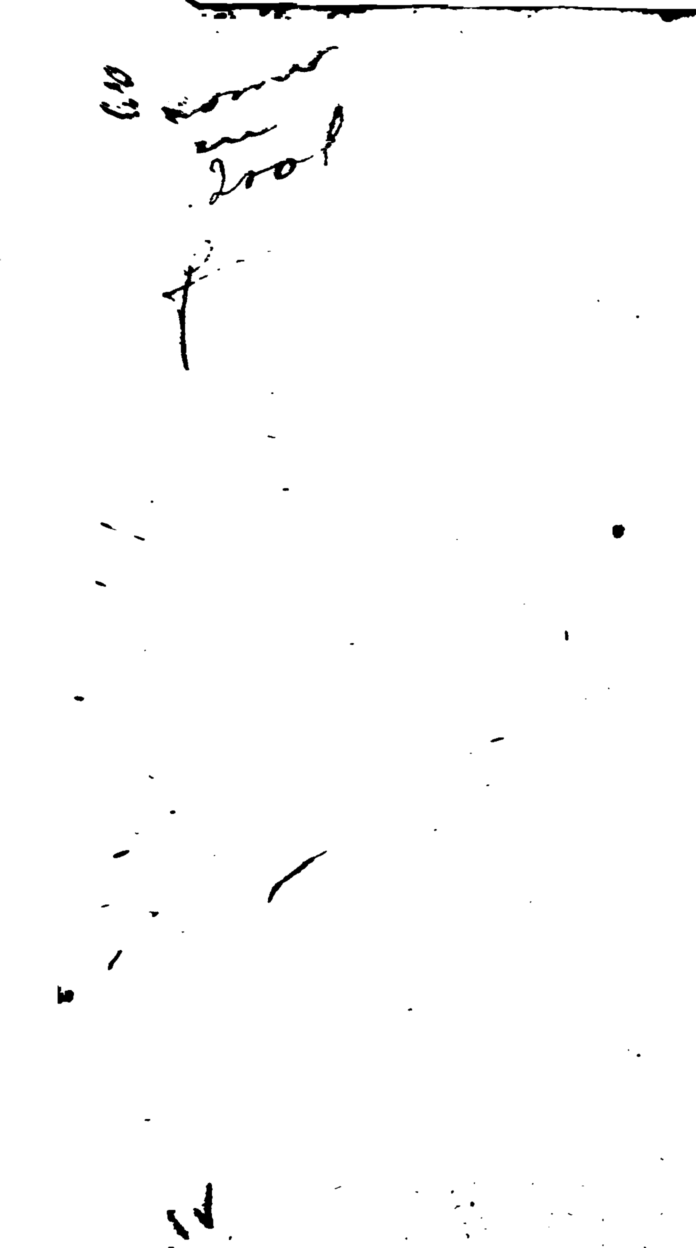




UNS. 105 d. 1
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA







TRAIT

DE

LA POË

NOUVELLE HISTOIRE POËTIQUE,

ET DEUX

TRAITÉS ABREGÉS,

L'UN

DE LA POESIE,

L'AUTRE

DE L'ÉLOQUENCE,

Composés pour l'usage de MESDAMES.

TRAITÉ DE LA POESIE.



A PARIS,

Chez { JACQUES GUERIN, Libraire-Imprimeur de Mesdames, rue du Foin.
DESPREZ, & CAVELIER, rue S. Jacques, à S. Prosper & aux trois Vertus.

M. DCC. LI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



TABLE

DES CHAPITRES ET ARTICLES contenus dans les Traités de la Poësie Françoise & de l'Eloquence.

TRAITÉ DE LA POESIE.

TRAITÉ DE L'ELOQUENCE.

FAUTES A CORRIGER.

Traité de la Poësie.

Page 40. lig. 17.

Et sur des monceaux de briques,
De corps morts, de rocs, de piques;
lisez,
Et sur des monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques.

Traité de l'Eloquence.

Page 236. *ligne* 19. Brûle encor de courroux, *lisez*.................. Fume encor de courroux.
Page 249. *ligne* 13. qu'on peut, *lisez* qu'on veut.

TRAITÉ



TRAITÉ ABRÉGÉ DE LA POËSIE FRANÇOISE.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA POESIE EN GENERAL.



LA Poësie des Hébreux a précédé de plusieurs siécles celle des Grecs, & lui est infiniment supérieure en beauté. Les Cantiques de Moyse, le plus ancien & le plus sublime des Poëtes, ceux de Débora & d'Isaïe, & les Pseaumes de David sont des chef-d'œuvres, non de l'esprit humain, mais de la Sagesse éternelle qui les a dictés. On ne peut se les rappeller

ſans être frappé des vives images qui s'y préſentent de toutes parts. Les fleuves qui remontent vers leur ſource, les mers qui s'entr'ouvrent & qui fuyent, les collines qui treſſaillent, les montagnes qui fondent comme la cire, la terre qui écoute dans le ſilence, toute la nature qui ſe trouble à la vûe de ſon Créateur. Ces grandes & ſublimes images élévent l'ame, & la rempliſſent de ce ſaint enthouſiaſme qui animoit les Poëtes ſacrés, lorſqu'ils ſe livroient aux tranſports de leur admiration, de leur joye, de leur reconnoiſſance pour le ſouverain Auteur de la nature. Le langage ordinaire de la proſe eût été trop foible pour exprimer leurs ſentimens, & ne pouvoit atteindre à la grandeur & à la nobleſſe de leurs penſées, qui demandoient les expreſſions les plus riches, les plus vives, & les plus hardies. Les vers avoient tous ces avantages ſur la proſe, & on les regardoit comme le vrai langage de la divinité. Il eſt à propos de remarquer ici, que les vers des Hébreux ſe terminoient comme les nôtres par des rimes, &

qu'on leur donnoit des mesures inégales, comme à ceux de notre poësie lyrique, pour les accommoder à la musique & à la danse qui les accompagnoient. Les anciens Poëmes des Hébreux ont été adoptés par l'Eglise, qui les a considérés comme les plus belles prieres qu'elle pût mettre dans la bouche des Chrétiens, & les Hymnes en vers qu'on y a jointes dans ses Offices, ne peuvent être mises en comparaison avec les Pseaumes & les Cantiques, quoique traduits en prose très-simple, & dépouillés de leur cadence & de leur harmonie.

La Poësie prophane a commencé comme celle des Hébreux, & a été consacrée, dans son origine, à la Religion. Les premiers ouvrages des Poëtes Grecs, étoient des Hymnes qu'ils composoient en l'honneur de leurs Dieux, pour être chantés pendant les Sacrifices. Ils s'appliquerent ensuite à célébrer en vers les demi-Dieux, les Héros & les Personnages qui s'étoient distingués par des actions de courage & de générosité. Ces sujets les conduisoient

naturellement à faire l'éloge de la vertu, & la Poësie leur fournissoit les couleurs les plus riches pour la parer, & par conséquent les plus propres à la faire aimer. On pourroit, s'il en étoit besoin, appeller en témoignage une infinité de passages d'Homere, de Sophocle, d'Euripide & de plusieurs autres Poëtes de la Gréce. On a observé qu'ils s'expliquoient mieux sur la vertu, sur l'honnêteté, sur les devoirs de l'homme, & en général sur tous les principes de la morale, que n'ont fait les Philosophes les plus austéres & les plus profonds. Aussi les a-t'on toujours regardés comme les maîtres les plus capables d'instruire les hommes, & non-seulement de leur éclairer l'esprit, mais de leur former le coeur. C'est d'après ces modéles, & sur les mêmes principes, qu'ont travaillé plusieurs de nos meilleurs Poëtes modernes; on doit rejetter comme des monstres ceux qui s'en sont écartés, & qui ont abusé, pour couronner le vice, d'un art essentiellement consacré à la vertu.

Il faut avoüer que rien n'est plus

absurde que les fables sur lesquelles la Religion payenne étoit fondée ; mais ces Fables n'étoient point l'ouvrage des Poëtes ; elles avoient été inventées avant qu'ils écrivissent, & ils ont dû s'accommoder aux opinions & aux préjugés de leur siécle & de leur pays. Ces Fables ne sont point à craindre pour des Chrétiens. On peut voir aujourd'hui sans danger, un Jupiter assis sur une aigle tenant sa foudre à la main, une Junon qui applique à la queue d'un paon les yeux d'Argus. On peut, sans inconvénient, dans un Poëme prophane, appeller le bled, les trésors de Cérès, *le* vin, la liqueur de Bacchus ; donner des ciseaux aux Parques, dire que Caron dans sa barque fatale, passe indistinctement le Berger & le Monarque. Mais de plus, il est utile de s'instruire des absurdités de la Religion payenne, pour être en état de les comparer avec les vérités saintes que Dieu nous a révélées, & apprendre à s'humilier, en considérant les égaremens où l'homme peut tomber, quand il est abandonné aux foibles lumiéres de sa raison. Les

Peres de l'Eglise avoient étudié avec soin ces Fables, & s'en servoient utilement pour combattre le paganisme ; mais ils croyoient aussi que la lecture des Poëtes payens pouvoit être d'un grand secours pour les moeurs ; & quelques-uns d'eux citent plusieurs passages de Poëtes Grecs, qui contiennent la plus saine morale. L'étude de ces Poëtes avoit été établie dans les Ecoles Chrétiennes dès les premiers siécles de l'Eglise. Julien l'Apostat voulut l'interdire, parce qu'il sentit qu'elle nuiroit à ses superstitions ; mais on la reprit immédiatement après sa mort.

Les plus beaux esprits d'entre les Peres, & en particulier saint Grégoire de Nazianze, ont composé des ouvrages en vers, à l'imitation des Poëmes d'Homére, des Odes de Pindare, des Tragédies d'Euripide, & des Comédies de Ménandre.

Cependant on a blâmé avec justice les Poëtes qui, dans des sujets chrétiens, ont fait intervenir les Dieux du paganisme, ou même qui y ont employé leurs noms ; mais on

ne doit pas les rejetter absolument dans des sujets purement prophanes, ni s'interdire dans ceux qui ont rapport à la Religion, les fictions poëtiques connues sous le nom d'allégories. L'allégorie est une figure du discours qui se fait lorsqu'en parlant, on semble dire autre chose que ce qu'on dit en effet. C'est une apparence de mensonge, mais dont on ne se sert que pour amener les hommes à la vérité. C'est une maniere ingénieuse de déguiser les enseignemens sous une espéce d'enveloppe. Telles sont les paraboles & les autres figures dont l'Ecriture Sainte donne beaucoup d'exemples. Comme celle où le Prophéte Nathan reproche indirectement à David la mort d'Urie, mari de Betzabée; celle où le Prophéte Isaïe, sous la figure d'une vigne qui porte de mauvais fruits, reproche aux Juifs leurs désordres, & les menace d'être retranchés & foulés aux pieds; comme celles de l'enfant prodigue, des vierges folles, &c. L'effet de ces allégories est de réveiller la curiosité. Ces voiles transparents dont

on couvre les instructions, donnent de l'empressement pour des vérités sur lesquelles on ne jetteroit pas les yeux, si on les présentoit toutes nues. C'est ainsi qu'Homére, & à son exemple, tous les grands Poëtes anciens & modernes, ont renfermé dans des fictions, les secrets de la Théologie & de la morale; c'est ainsi que, même dans des sujets chrétiens, on a personnifié la piété, la charité, la discorde & la mollesse; en un mot, les vertus & les vices, pour les faire agir & parler suivant leur caractère. Le même esprit a fait imaginer ces fictions, où l'on donne une voix au tonnerre, des aîles aux vents, où l'on fait parler les Cédres du Liban, les ombres des morts. Cette Poësie si grande & si sublime brille par-tout dans les Prophétes & dans les Pseaumes. La Poësie seule peut employer des figures si hardies, & la prose des Orateurs ne les soûtiendroit pas. Enfin, on ne peut, ce me semble, mieux finir ce discours que par cette réflexion d'un grand Evêque *, lorsqu'il dit en parlant

* M. Bossuet.

de la Poësie : *Son style hardi, extraordinaire, naturel toutefois, en ce qu'il est propre à représenter la nature dans ses transports, qui marche par cette raison par de vives & impétueuses saillies, affranchi des liaisons ordinaires que recherche le discours uni, renfermé d'ailleurs dans des cadences nombreuses, qui en augmentent la force, suspend l'oreille, saisit l'imagination, émeut le cœur, & s'imprime plus aisément dans la mémoire.*



CHAPITRE II.

De l'objet de la Poësie.

L'OBJET essentiel de la Poësie, comme de la Peinture & de la Musique, est d'imiter. La Peinture fait son imitation avec des couleurs, & la perfection de cet art consiste à mêler tellement les couleurs, que l'imitation ait une ressemblance parfaite avec l'objet imité.

La Musique, si l'on considére son vrai caractère, imite par un assortiment de sons inarticulés, les sentimens de joye ou de tristesse, la fureur, la haine, & les autres passions; le murmure des eaux, le chant des rossignols, le siflement de la tempête, &c.

La Poësie imite par des paroles mesurées & tellement arrangées, qu'il en résulte une harmonie conforme aux objets, aux passions, aux moeurs, aux sentimens qu'elle a intention d'imiter.

Voici, par exemple, l'imitation d'une tempête.

Comme l'on voit les flots soulevés par l'orage,
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage;
Le vent avec fureur dans les voiles frémit,
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gémit.
Le matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Un de nos Poëtes a exprimé d'une maniere noble, sublime & sensible, l'idée qu'il a conçûe de Dieu.

L'éternel est son nom; le monde est son ouvrage.
Il écoute les vœux de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales loix,
Et du haut de son thrône interroge les Rois.

La Poësie fournit beaucoup d'imitations d'objets riants & gracieux, tels que celui-ci:

Charmante Paix, délices de la terre,
Fille du Ciel, & mere des plaisirs,
Tu reviens combler nos desirs;
Tu bannis la terreur & les tristes soupirs
Malheureux enfans de la guerre.

Et ensuite :

Tu rends le fils à sa tremblante mere ;
Par toi la jeune épouse espère
D'être long-tems unie à son époux aimé.
De ton retour le Laboureur charmé
Ne craint point désormais qu'une main étrangère
Moissonne avant le tems le champ qu'il a semé.

On peut opposer à ces images gracieuses, des images terribles, comme dans ce passage ;

Déja grondoient les horribles tonnerres
Par qui sont brisés les remparts.
Déja marchoit devant les étendarts
Bellone les cheveux épars,
Et se flattoit d'éterniser les guerres,
Que sa fureur souffloit de toutes parts.

Voici des exemples de sentimens imités par la Poësie.

Sentiment doux.

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis ;
Et qui de leur toison voit filer ses habits.

Ou,

O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !
Que pour jamais foulant vos prés délicieux,

Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls, oublier tout le monde.

Sentiment de tristesse.

Triste destin des Rois ! esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort & des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

Ou,

Helas ! si jeune encore
Par quel crime ai-je pû mériter mon malheur ?
Je tomberai comme une fleur,
Qui n'a vû qu'une aurore.

Sentiment de joye & de tendresse, à l'entrevûe d'Iphigénie avec Agamemnon son pere.

Agamemnon dit :

Et bien, ma fille, embrassez votre pere ;
Il vous aime toujours.

Iphigénie répond :

Que cette amour m'est chere !
Quel plaisir de vous voir & de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !

Quels honneurs ! quel pouvoir ! déja la Renommée
Par d'étonnans récits m'en avoit informée ;
Mais que voyant de près ce spectacle charmant,
Je sens croître ma joie & mon étonnement !
Dieux, avec quel amour la Grece vous révère !
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel pere !

CHAPITRE III.

De la maniere d'imiter.

POUR bien imiter, il faut sçavoir choisir les traits de ressemblance qui conviennent à ce qu'on imite, & qui le représentent à l'esprit d'une maniere qui le touche & le satisfasse. C'est dans ce sens qu'on a dit :

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet, fait un objet aimable.

Ainsi Racine a peint en vers le monstre qui fit périr Hippolyte :

Un effroyable cri sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos.

Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glaçé ;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'éleve à gros bouillons une montagne humide,
L'onde approche, se brise & vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes.
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugissemens font trembler le rivage ;
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage,
La terre s'en émeut, l'air en est infecté.
Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.

CHAPITRE IV.

Des Pensées.

ON distingue dans la Poësie, ainsi que dans la Prose, les pensées & les mots. Les pensées sont les images des choses, & les mots sont les images des pensées. Former dans son esprit l'image, ou autrement, l'idée d'un objet spirituel ou sensible, c'est, suivant l'acception commune, ce qu'on appelle penser. Si l'on rassemble plusieurs de ces images ou idées, & qu'on les lie ensemble, en marquant ce qu'elles sont, ou ce qu'elles ne sont pas, les unes à l'égard des autres, de maniere qu'elles soient bien assorties entre-elles, & qu'elles se suivent naturellement, c'est ce qu'on appellera, juger, raisonner & penser de suite. Mais si elles sont mal-assorties, & qu'elles n'ayent entre-elles ni suite, ni liaison, alors elles ressembleront aux rêveries des malades.

Toute

Toute pensée doit être juste, claire, & toujours vraie.

La pensée est juste quand elle représente l'objet dans l'étendue & dans la proportion qu'on doit lui donner, sans qu'il y ait trop ou trop peu ; c'est-à-dire, lorsqu'on ne représente pas un nain comme un Atlas, ni un lâche comme un Hercule, mais lorsqu'on dit, par exemple,

> Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
> Qui *font* trembler les cieux sur leurs poles
> assis.

Cette pensée est proportionnée à l'objet, autant qu'elle peut l'être, & l'on juge, sans qu'il soit besoin de l'ajoûter, que l'expression doit être dans la même proportion.

La pensée est claire, quand elle nous frappe vivement, & qu'on n'y apperçoit ni confusion, ni obscurité ; telle est cette sublime pensée de Moyse dans la Genèse. *Dieu dit : Que la lumiére se fasse, & la lumiére se fit.*

La pensée est vraie, quand elle représente fidélement les objets ;

elle eſt fauſſe quand elle ne les repréſente pas fidélement. La régle générale pour tous les ouvrages d'eſprit, eſt de n'employer jamais de penſées fauſſes.

Rien n'eſt beau que le vrai ; le vrai ſeul eſt aimable.
Il doit régner par tout, & même dans la fable.
De toute fiction l'adroite fauſſeté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

Cela veut dire, que les penſées qu'employe la Poëſie, quoiqu'elles roulent ſur des fictions & des fables, ne doivent pas moins être des penſées vraies, que celles qui préſentent réellement les objets tels qu'ils ſont.

La fable ou la fiction appartient aux Poëtes, & fait l'eſſence de leur art. Les Muſes, le Parnaſſe, Apollon, Minerve, & les autres Divinités fabuleuſes, ſont de véritables chiméres, & n'ont en elles-mêmes rien de réel ; mais ces chiméres ſont agréables, & ſervent comme de voile & d'enveloppe à la vérité. Il en eſt comme des vertus & des vices,

lorsqu'on les personnifie, & qu'on leur donne les sentimens & le langage qui leur sont propres.

Là pour nous enchanter, tout est mis en usage;
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage.
Chaque vertu devient une divinité.
Minerve est la Prudence, & Venus la Beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi dans cet amas de nobles fictions,
Le Poëte s'égaye en mille inventions,
Orne, éléve, embellit, aggrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

Il suffit que ces idées soient une fois reçûes : tout ce que la Poësie en emprunte, n'est point réputé faux, parce qu'elle ne s'en sert que pour cacher ou orner la vérité, pour la dépouiller de ce qu'elle peut avoir d'austère, pour la présenter sous des

dehors aimables, & avec des parures capables de la faire goûter. Par exemple, le Philosophe dira tout uniment : Qu'il est dangereux de se livrer à la volupté. Mais le Poëte imagine de jeunes Nymphes sous le nom de Sirenes, qui par des chants harmonieux attirent à elles ceux qui ne sont pas en garde contre leurs trompeuses amorces, & les font périr misérablement. Un héros sage & prudent se précautionne contre les piéges qu'elles lui tendent, en se faisant lier au mât de son vaisseau ; c'est-à-dire, que sa raison qui ne l'abandonne point, l'empêche de se laisser aller à la voix enchanteresse de la volupté. Cette fiction n'a rien qui nous blesse ; l'apparence de la fausseté ne trompe personne, parce que l'esprit y apperçoit quelque chose de réel.

Les pensées peuvent être, selon les sujets qu'on traite, nobles, fortes, naïves, délicates, naturelles, &c.

Les pensées nobles ont communément leur source ou dans ce qui est grand par soi-même, ou dans ce

qui passe pour grand & illustre parmi les hommes ; comme la puissance, la générosité, l'esprit, le courage, les triomphes, &c.

La noblesse des pensées vient aussi des personnes à qui la naissance jointe à l'éducation, donne une élévation que n'ont point pour l'ordinaire les gens du commun.

Exemples.

On a dit à Louis XIV, lorsqu'il donna la paix à Nimegue, & on peut le dire encore aujourd'hui :

Grand Roi, sans recourir aux histoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vû dans les plaines Belgiques,
Quand l'ennemi vaincu désertant ses remparts,
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toi-même te borner au fort de la victoire,
Et chercher dans la paix une plus juste gloire.

Henri IV. sur le point de donner la bataille d'Ivry, dit à ses troupes : *Je suis votre Roi, vous êtes François, & voilà l'ennemi.*

Louis XII. étant Duc d'Orléans, avoit eu beaucoup à souffrir des fa-

voris de Charles VIII. Lorsqu'il fut parvenu à la Couronne, on lui conseilla de les punir, & il répondit : *Un Roi de France ne venge point les injures du Duc d'Orléans.*

Les Pseaumes de David & les Cantiques sont remplis de pensées nobles, grandes & sublimes par elles-mêmes.

> O Sagesse, ta parole
> Fit éclorre l'univers;
> Posa sur un double Pole
> La terre au milieu des mers.
> Tu dis, & les cieux parurent,
> Et tous les astres coururent
> Dans leur ordre se placer.
> Avant les siécles tu regnes;
> Et qui suis-je que tu daignes
> Jusqu'à moi te rabaisser?

Quelquefois une pensée commune devient noble par la tournure qu'on lui donne. Rien n'est si commun que cette pensée : *La mort n'épargne personne.* Un Poëte Latin a dit, *La mort renverse sans distinction, les palais des Rois, & les cabannes des pauvres.* Un Poëte François a tourné la même

pensée d'une autre maniére non moins noble.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix;
Et la garde qui veille aux barriéres du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Une pensée forte est une pensée qui renferme un grand sens, & qui par sa vivacité, fait sur l'esprit un prompt & puissant effet. Tel est le discours d'Henri IV. à ses troupes; telles sont encore ces paroles de David. *J'ai vû l'impie élévé aussi haut que les Cédres du Liban; je n'ai fait que passer, & il n'étoit plus; je l'ai cherché, & n'ai pas trouvé la place où il étoit.*

J'ai vû l'impie élevé sur la terre;
Pareil au cédre il portoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre;
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déja plus.

Comme la noblesse des pensées vient de la noblesse des objets dont

elles sont les images ; les pensées agréables ont leur source dans la nature des objets qui plaisent par eux-mêmes, tels que les fleurs, les beaux jours, les ris, les jeux, les graces, &c.

Exemple.

Telle que se fait voir de fleurs chargeant sa tête,
Une blonde jeunesse en un beau jour de fête,
Quand le prix de la danse & le son des hautbois
L'attire des hameaux à l'ombre de ces bois.
L'amour de tout le cercle écarte la tristesse,
L'amour y fait régner l'innocente allégresse ; &c.

Autre exemple.

L'air qui gémit du cri de l'horrible Déesse,
Va jusques dans Cîteaux réveiller la Mollesse.
C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour.
Les plaisirs nonchalans folâtrent à l'entour.
L'un paîtrit dans un coin l'embonpoint des chanoines ;
L'autre broye en riant le vermillon des moines.
La Volupté la sert avec des yeux dévots.
Et toûjours le Sommeil lui verse des pavots.

Les pensées naïves consistent dans je ne sçais quel air simple & ingénu, mais

mais spirituel & raisonnable, tel que d'un enfant qui a de l'esprit, ou d'un berger qui a du bon sens.

On a donné à Joas, dans Athalie, cette naïveté qui convient à un jeune enfant élevé dans la vertu & dans l'innocence.

Athalie lui dit :

Ne sçait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

Il répond,

Ce temple est mon pays, je n'en connois point
d'autre.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel,
Je présente au grand Prêtre ou l'encens ou le
sel :
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infi-
nies ;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

Un Berger, dans Segrais, dit à sa Bergere :

Si vous vouliez venir, ô miracle des belles,
Je vous enseignerois un nid de tourterelles.

Je vous les veux donner pour gage de ma foi;
Car on dit qu'elles sont fidéles comme moi.

Les Fables de la Fontaine fournissent un grand nombre d'exemples de pensées naïves.

Une pensée délicate, est une pensée dont la finesse ne se fait pas sentir aux esprits du commun. Elle est quelquefois renfermée en peu de paroles, quelquefois plus étendue & le sens qu'elle contient se laisse seulement entrevoir.

Racine fait dire à Titus, en parlant de la Reine Bérénice qu'il aime, & qu'il se propose d'épouser:

Depuis cinq ans entiers tous les jours je la vois,
Et crois toujours la voir pour la premiere fois.

Les plaintes qu'on a mises dans la bouche de la Mollesse contre le feu Roi, sont de parfaits modéles de pensées délicates:

Hélas! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems,
Où les Rois s'honoroient du nom de fainéans;
S'endormoient sur le thrône, & me servant sans honte,
Laissoient leur sceptre aux mains, ou d'un Maire, ou d'un Comte.

Aucun soin n'approchoit de leur paisible cour;
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.
Seulement au printems, quand Flore dans les
plaines,
Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre boeufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux siécle n'est plus, le ciel impitoyable
A placé sur leur thrône un Prince infatigable;
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix.
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses ex-
ploits.

....

Loin de moi son courage entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.

Mais les pensées doivent sur-tout être naturelles, & ne paroître ni recherchées, ni tirées de loin. Il faut qu'elles coulent de source, & n'ayent rien qui sente la contrainte ni le travail.

Exemple.

Vous avez beau charmer, vous aurez le destin
De ces fleurs si fraîches, si belles,
Qui ne durent qu'un matin.
Comme elles vous plaisez, vous passerez com-
me elles.

Tel eſt ce dialogue entre un Paſſant & une Tourterelle.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois, plaintive Tourterelle ?

LA TOURTERELLE.

Je gémis, j'ai perdu ma compagne fidelle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu point que l'oiſeleur
Ne te faſſe mourir comme elle ?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'eſt lui, ce ſera ma douleur.

Autre exemple.

A quoi ſert d'élever ces murs audacieux,
Qui de nos vanités font voir juſques aux cieux
Les folles entrepriſes.
Maints châteaux accablés deſſous leur propre faix,
Enterrent avec eux les noms & les deviſes
De ceux qui les ont faits.

Que te ſert de chercher les tempêtes de Mars;
Pour mourir tout en vie au milieu des haſards

Où la gloire te mene ?
Cette mort qui promet un si digne loyer,
N'est toujours que la mort, qu'avecque moins de peine
On trouve en son foyer.

CHAPITRE V.

Des Mots.

IL sert peu de bien penser, si l'on parle mal ; & même les pensées les plus belles, ne font pour l'ordinaire point d'effet, sans l'ornement des paroles ; mais d'un autre côté, les paroles les plus belles & les mieux choisies, ne produisent qu'un babil ridicule & insensé, si elles ne sont soûtenues de pensées solides, vraies, & puisées dans le bon sens.

Les paroles sont aux pensées, ce que la couleur est à la Peinture. Elles doivent concourir avec les pensées, à faire bien ressembler les objets qu'on se propose d'imiter. Ainsi les expressions doivent être, selon la nature des pensées, nobles, fortes, hardies, riches, vives, & toujours

proportionnées au sujet auquel on les applique.

Quand on dit au Grand-Prêtre Joad, qu'Athalie médite de le faire périr, il répond en termes nobles & conformes à la dignité de son caractère :

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sçait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

L'expression est vive & forte, quand elle peint avec force & vivacité la pensée de celui qui parle. On représente à Médée, qu'étant abandonnée de Jason son époux, haïe dans son pays, elle n'a plus de ressource dans ses malheurs :

Votre pays vous hait, votre époux est sans foi ;
Dans cette extrémité que vous reste-t-il !

Elle répond,

Moi, dis-je, & c'est assez. *moi,*

Esther dit à Aman,

Misérable, le Dieu vengeur de l'innocence,
Tout prêt à te juger, tient déja sa balance.

Bientôt son juste arrêt te sera prononcé ;
Tremble, son jour approche, & ton regne est passé.

Une expression hardie, est une expression éloignée de l'usage commun, comme dans cet exemple :

Un fou rempli d'erreurs que le trouble accompagne,
Et malade à la ville, ainsi qu'à la campagne,
Envain monte à cheval pour tromper son ennui;
Le chagrin *monte en croupe, & galoppe avec lui.*

Le chagrin qui monte en croupe est hardi, & fait une très-belle image.

Autre exemple dans le genre gracieux.

La perte d'un époux ne va point sans soupirs,
On fait beaucoup de bruit, & puis on se console;
Sur les aîles du tems la tristesse s'envole :
Le tems ramene les plaisirs.

Une expression riche, est celle qui présente à la fois plusieurs idées.

Corneille dit en parlant des trois favoris du vieil Empereur Galba :

On les voyoit tous trois se hâter sous un maître;
Qui chargé d'un long âge, a peu de tems à l'être.

Et tous trois à l'envi, s'empresser ardemment
A qui *dévoreroit* ce regne d'un moment.

Autre exemple de Racine, qui fait dire à Agamemnon :

Moi-même, je l'avoue avec quelque pudeur ;
Charmé de mon pouvoir, & plein de ma grandeur,
Ces noms de roi des rois & de chef de la Grece,
Chatouilloient de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.

CHAPITRE VI.

De l'arrangement des Mots.

LEs mots bien choisis servent donc à donner aux pensées, le ton de couleur qui leur est propre ; mais il ne suffit pas de les bien choisir, il faut encore les bien arranger entre-eux. Car, comme on dégrade en quelque façon, la pensée la plus noble & la plus belle, si on l'exprime en termes bas & impropres ; de même, si les plus beaux mots sont mal-construits, on ne tient plus compte à l'écrivain de la peine qu'il a prise pour

les bien choisir. Il y a même des expressions simples & communes, dont le seul arrangement fait la beauté, comme dans ce passage :

Telle qu'une bergere aux plus beaux jours de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens ;
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante Idylle.

Cette vérité sera plus sensible, si l'on change l'arrangement des mots.

« Telle qu'aux plus beaux jours de » fête, une bergere ne charge point » sa tête de rubis superbes, & cueille » ses plus beaux ornemens en un » champ voisin, sans mêler l'éclat des » diamans à l'or : telle une Idylle » élégante, aimable en son air, mais » humble dans son style doit éclater » sans pompe. »

Pour construire un édifice, on rassembleroit envain les plus belles

pierres, & les marbres les plus précieux. Leur beauté ne peut plaire à la vûe, qu'autant que l'Architecte sçait les mettre en œuvre, & les arranger avec symmétrie. Il en est de même des plus beaux mots; l'oreille n'est flattée de leurs sons, qu'autant qu'ils sont distribués avec une certaine proportion; & cette maxime est vraie pour la prose, comme pour la poësie. Telle est la distribution des sons dans ce beau passage de l'Oraison funébre de la Reine d'Angleterre, par M. Bossuet. Il parle du retour de cette Reine en France, lorsque Charles I. eut été arrêté, & qu'elle fut obligée de sortir d'Angleterre, pour se dérober à la persécution du parricide Cromwel.

« O! voyage bien différent de celui qu'elle avoit fait sur la même » mer, lorsque venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyoit, pour ainsi » dire, les ondes se courber sous elle, » & soumettre toutes leurs vagues à la » dominatrice des mers. Maintenant » chassée, poursuivie par ses ennemis

» implacables, qui avoient eu l'au-
» dace de lui faire ſon procès, tan-
» tôt ſauvée, tantôt preſque priſe,
» changeant de fortune à chaque
» quart-d'heure, n'ayant pour elle que
» Dieu & ſon courage inébranlable,
» elle n'avoit ni aſſez de voiles, ni
» aſſez de vent pour favoriſer ſa fuite
» précipitée. »

On peut remarquer dans ce paſſage *l'harmonie* que produit l'arrangement des mots. Or deux choſes principales contribuent à former cette harmonie ; la qualité des ſons dans les mots, & leur proportion ou ſymmétrie.



CHAPITRE VII.

De la qualité des Mots.

SI l'on considére les mots, suivant leur qualité, ils ont des sons plus doux ou plus rudes, plus foibles ou plus forts, plus éclattans ou plus étouffés; si on les considére suivant leur proportion, leur mesure est plus longue, ou plus courte, & leur mouvement a plus de vîtesse, ou plus de lenteur. Nous allons voir d'abord quelle est la qualité des sons.

Il est certain que toutes les voyelles ne frappent pas également l'oreille, comme les différentes couleurs ne font pas la même impression sur la vûe. Entre les voyelles, on fait plus de cas de celles dont le son a de l'étendue, de l'éclat & de la douceur, comme l'A, l'O, & l'È ouvert, *embarras*, *remparts*, *batailles*, *tombeaux*, *joye*, *victoire*, *éclairs*. Des vers où il n'entreroit que de ces mots, seroient bien sonores, & même trop sonores, si on ne les mêloit

avec d'autres d'un son plus foible. Ils donnent par eux-mêmes au style beaucoup d'éclat & de magnificence.

Peindre Bellone en feu courant de toutes *parts*,
Et le Belge effrayé fuyant sur ses *remparts*.

Quoi, pour noyer les Grecs & leurs mille vaisseaux,
Mer, tu nourriras pas des abysmes *nouveaux*?

Tes yeux sur ma conduite incessamment ouverts;
M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils *couverts*.

Les sons de l'I, de l'V, de l'E fermé & de l'E muet, sont plus foibles & moins agréables, comme *insipide*, *invisible*, *scrupule*, *légereté*, *témérité*, *foiblesse*, *tristesse*. Ces mots seroient désagréables à l'oreille, s'ils étoient en grand nombre, & ils ont besoin d'être soûtenus par des mots d'un plus beau son; c'est ce que fait le Poëte, & en général tout écrivain qui a l'oreille sensible à l'harmonie.

Les consonnes ont aussi entre-elles des différences bien remarquables. Les unes sont coulantes & faciles à prononcer, comme l'L, l'M & l'N. *Mélancholie*, *innocence*, *aimable*, *dé-*

lectable. D'autres sont rudes & fatiguantes dans la prononciation, comme l'R, le C & l'S, prononcée fortement, *détruire*, *choc*, *roc*, *sifle*, *souffle*.

Le Poëte n'est pas le maître de créer les mots à sa fantaisie, mais il doit les arranger de maniere que dans le grand style, les plus beaux mots occupent les places les plus remarquables, comme la fin d'une phrase ou d'un vers. Car c'est la fin qui nous frappe plus sensiblement, & dont on conserve plus long-tems le souvenir.

La Discorde en fureur frémit de toutes *parts*.

L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage;
Il écoute les vœux de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels, avec d'égales *loix*,
Et du haut de son thrône interroge les *Rois*.

Il est certain que ces dernieres rimes dont le son est éclattant, donnent un nouveau relief à la noblesse & à l'élévation des pensées.

Mais quand le sujet est simple & commun, il faut éviter, autant qu'on

le peut, d'y employer des mots qui ayent trop de ſon, comme dans cette fable de la Fontaine :

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.
Sur un tapis de Turquie
Le couvert ſe trouva mis ;
Je laiſſe à penſer la vie
Que firent ces deux amis.

On peut encore ſe rappeller ici, le dialogue du Paſſant & de la Tourterelle, rapporté plus haut.

Les conſonnes demandent la même attention, & il faut éviter le concours de celles dont la prononciation eſt rude & fatiguante, ſi ce n'eſt dans quelques occaſions où le ſujet le demanderoit. Par exemple, Racine voulant peindre la fureur de Mathan déchiré par ſes remords, affecte d'employer les conſonnes les plus rudes, pour donner à ſes vers une ſorte de dureté conforme au caractère de celui qui parle :

Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encor dans mon ame *un reste de terreur* ;
Et c'est ce qui *redouble & nourrit ma fureur*.
Heureux *si sur son* temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
Et parmi *le débris*, *le ravage*, *les morts*,
A force *d'attentats*, *perdre tous mes remords*.

Boileau veut donner une vive & forte image d'un assaut. Il assemble avec art les mots les plus rudes & les plus difficiles à prononcer.

Déja jusques à ses portes,
Je vois monter nos cohortes,
La flamme & le fer en main ;
Et sur des monceaux *de briques*,
De corps morts, *de rocs*, *de piques* ;
S'ouvrir un large chemin.

On diroit qu'il nous transporte sur la bréche, & qu'il nous fait partager avec les assaillans le péril, & la difficulté de l'attaque.

Le même Boileau joint ensemble des vers doux & des vers rudes, pour peindre deux objets contraires :

J'aime

J'aime mieux un ruisseau qui sur la molle aréne
Dans un pré plein de fleurs lentement se proméne ;
Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux
Roule plein de gravier sur un terrein fangeux.

CHAPITRE VIII.

De la méchanique du Vers François.

QUAND on assemble des mots pour faire un vers, il faut leur donner une mesure conforme aux idées qu'on exprime, & que le mouvement ou la marche du vers, ait différents degrés de lenteur ou de vîtesse ; c'est ce qu'il sera aisé de sentir, lorsqu'on aura examiné la nature & la méchanique de la versification Françoise.

Le vers François est une ligne dont les syllabes sont comptées, & il y a différentes espéces de vers, suivant le plus ou le moins de syllabes qu'ils renferment ; les uns sont plus courts, les autres plus longs.

Il y a trois choses à considérer dans la versification Françoise ; la rime, la

ſtructure des vers, & leur arrangement.

La rime qui fait une grande beauté dans les vers François, eſt une reſſemblance de ſons de différents mots à la fin des vers ; c'eſt-à-dire, que le mot par lequel finit chaque vers, doit avoir à la fin d'un autre vers la répétition d'un ſon ſemblable dans un autre mot ; comme,

Puiſſe le juſte Ciel juſtement te *payer*,
Et puiſſe ton ſupplice à jamais *effrayer*
Tous ceux qui comme toi par de lâches *adreſſes*,
Des Princes malheureux nourriſſent les *foi-
bleſſes*,
Les pouſſent au penchant où leur cœur eſt *en-
clin*,
Et leur oſent du crime applanir le *chemin* ;
Déteſtables flateurs, préſent le plus *funeſte*;
Que puiſſe faire aux Rois la colère *céleſte*.

Il y a deux ſortes de rimes, celle qu'on appelle maſculine, & celle qu'on nomme féminine. La rime maſculine eſt celle dont la derniere ſyllabe n'eſt pas terminée par un E muet, comme *vertu*, *grandeur*, *bonté*.

Dans leur ſang odieux j'ai pû tremper mes *mains*,
Et mes derniers regards ont vû fuir les *Romains*.

Misérables jouets de notre *vanité*,
Faisons au moins l'aveu de notre *infirmité*.

La rime féminine est celle qui finit par un E muet seulement, comme *Prince*, *foible*, *joye*.

O soupirs, ô respect, ô qu'il est doux de *plaindre*
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à *craindre*.

Ou par un E muet suivi d'une S, comme dans ces pluriels, *les vengeances célestes*,

Chere & divine sœur, dont les mains secour*ables*
Ont tant de fois séché les pleurs des misér*ables*

Ou par un E muet suivi des lettres N T. comme, *les ennemis paroissent*, *les vents soufflent*.

C'est Dieu même, il m'échauffe, il parle, mes yeux s'*ouvrent*,
Et les siécles obscurs devant moi se *découvrent*.

La structure du vers François consiste dans l'arrangement d'un certain nombre de syllabes terminé par la rime. On compte communément six sortes de vers François.

1°. Les vers de douze syllabes, qu'on

appelle Héroïques ou Aléxandrins; & ce sont ceux qui ont le plus de noblesse & d'harmonie.

A peine son sang coule, & fait rougir la terre,
Les Dieux font sur l'autel entendre le tonnerre:
Les vents agitent l'air de doux frémissemens,
Et la mer leur répond par ses mugissemens.
La rive au loin gémit blanchissante d'écume,
La flamme du bucher d'elle-même s'allume,
Le Ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, & parmi nous,
Jette une sainte horreur qui nous rassûre tous.

Il faut que les vers de douze syllabes ayent à la sixiéme syllabe un repos qu'on appelle césure, ce qui coupe le vers en deux parties égales appellées hémistiches.

Que toujours dans vos vers | le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche | en marque le repos.

Sans ce repos, ces vers prononcés tout d'une haleine, fatigueroient par leur longueur.

Il faut observer que les vers féminins, c'est-à-dire, ceux qui sont terminés par une rime féminine, ont

treize syllabes, & n'ont pourtant que douze tems comme les masculins, parce que l'E muet ne se prononçant presque pas, n'est point compté pour une syllabe, ou un tems. *Bonté*, *tristesse*, se prononcent dans un tems égal.

Il faut observer de plus, que dans un vers, les syllabes qui finissent par un E muet, ne sont point comptées, quand le mot qui les suit commence par une voyelle; parce qu'alors on ne les prononce pas; ainsi, quoiqu'il y ait quinze syllabes dans ce vers,

Rome en effet triomphe & Mithridate est mort.

on n'en prononce & on n'en compte que douze.

2°. Les vers de dix syllabes ou de dix tems, qui doivent avoir un repos après la quatriéme syllabe.

O jours, ô tems | féconds en saints modeles;
Où tous les cœurs | équitables, fidéles,
Ne connoissoient | de biens purs & parfaits,
Que l'équité | l'innocence & la paix;
Où le vieillard | mouroit dans l'innocence;
Où l'opulent | signaloit sa puissance,
Plus par ses dons | que par ses revenus;
Siécles heureux | qu'êtes-vous devenus?

3°. Les vers de huit ſyllabes.

Tu renverſes l'audacieux,
Tu reléves qui s'humilie,
Le pauvre que le monde oublie,
Sera toujours grand à tes yeux.
Tu diſpenſes avec juſtice
Tes châtimens & tes bienfaits ;
Que pour les dons que tu m'as faits,
Ma langue à jamais te béniſſe.

4°. Les vers de ſept ſyllabes.

Mon cœur, ſois en aſſûrance,
Dieu ſe ſouvient de ta foi.
Les fleaux de ſa vengeance
N'approcheront point de toi :
Le juſte eſt invulnérable ;
De ſon bonheur immuable
Les Anges ſont les garands :
Et toujours leurs mains propices
A travers les précipices,
Conduiſent ſes pas errans.

5°. Les vers de ſix ſyllabes.

Reprenez, belle Flore,
Vos premiéres couleurs,
Couronnez-vous encore
Des plus brillantes fleurs.

Joignez-vous à Pomone
Pour embellir nos champs;
Et prêtez à l'Automne
Les beaux jours du Printems.

6°. Les vers de cinq ſyllabes.

Dans ces prés fleuris
Qu'arroſe la Seine,
Cherchez qui vous mene,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le deſtin plus doux,
Ce qu'on doit attendre
D'une amitié tendre;
Mais ſon long courroux
Détruit, empoiſonne
Tous mes ſoins pour vous.
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.

. . . .

Que je vous regrette!
Mais il faut céder.
Sans chien, ſans houlette
Puis-je vous garder?

. . . .

Puiſſiez-vous contentes
Et ſans mon ſecours,
Paſſer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours.

L'arrangement des vers consiste à les joindre ensemble de maniere qu'ils forment une suite ; mais on n'y place pas toujours les rimes de la même façon. Tantôt elles se suivent ; c'est-à-dire, qu'après deux vers masculins, on fait marcher deux vers féminins, ensuite deux vers masculins, puis deux féminins, & ainsi des autres. Ces rimes ainsi suivies s'appellent des rimes plattes, comme dans ce passage :

Avant que la raison s'expliquant par sa voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des loix,
Tous les hommes, suivant la grossiére nature,
Dispersés dans les bois, couroient à la pâture.
La force tenoit lieu de droit & d'équité,
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
Rassembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs & de remparts,
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des loix mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De-là sont nés ces bruits reçûs dans l'univers,

Qu'aux

Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts
de Thrace,
Les tigres amollis dépouilloient leur audace,
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient,
Et sur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
Depuis le Ciel en vers fit parler les oracles.

Tantôt les rimes masculines & féminines sont entrelacées ; & on les appelle des rimes croisées, comme dans les Odes, dans les Stances, & dans plusieurs autres genres de Poësie ; on en voit l'exemple dans ces vers :

Heureux qui de la Sa*gesse*
Attendant tout son secours,
N'a point mis en la ri*chesse*
L'espoir de ses derniers jours.
La mort n'a rien qui l'*étonne*,
Et dès que son Dieu l'or*donne*,
Son ame prenant l'essor,
S'éléve d'un vol ra*pide*
Vers la demeure où ré*side*
Son véritable thrésor.

CHAPITRE IX.

De la quantité des Mots.

LEs Grecs & les Latins n'employoient point la rime dans leurs vers ; ils en régloient la mesure par la longueur, & par la briéveté des syllabes. La syllabe longue a un tems, & la syllabe bréve un demi-tems. De ces tems & de ces demi-tems se formoient les mesures qu'ils appelloient des pieds, & de ces pieds se composoient les vers ; ainsi, selon qu'il y avoit dans leurs vers un plus grand nombre de tems ou de demi-tems, ou ce qui revient au même, un plus grand nombre de syllabes bréves & longues, leurs vers avoient plus ou moins de syllabes.

Quoique les vers François ne soient point assujettis à la proportion des syllabes longues & bréves ; cependant il faut leur donner, autant qu'il est possible, selon les idées qu'on veut exprimer, différens degrés de lenteur ou de vîtesse, en y mettant

plus ou moins de ſyllabes longues ou bréves, ſelon qu'on veut les faire marcher plus vîte ou plus lentement. Les exemples feront connoître la différence que produit dans les vers la différence des meſures.

Premierement, les grands vers frappent l'oreille autrement que les petits, comme dans ces deux exemples de vers de douze ſyllabes, & de vers de ſept ſyllabes que je vais placer de ſuite.

Voudrois-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare du ſang reçû d'une Déeſſe,
Attendre chez mon pere une obſcure vieilleſſe,
Et toujours de la gloire évitant le ſentier,
Ne laiſſer aucun nom, & mourir tout entier?
Ah! ne nous formons point ces indignes obſtacles;
L'honneur parle, il ſuffit, ce ſont-là nos oracles.

Quel charme vainqueur du monde
Vers Dieu m'éléve aujourd'hui?
Malheureux l'homme qui fonde
Sur les hommes ſon appui.
Leur gloire fuit & s'efface
En moins de tems que la trace

Du vaisseau qui fend les mers ;
Ou de la fléche rapide
Qui loin de l'œil qui la guide,
Cherche l'oiseau dans les airs.

Secondement, dans les vers d'une même espéce, la mesure, quoiqu'égale pour le nombre des syllabes, peut se varier à l'infini. Tantôt elle est continue, comme dans ces vers :

O toi qui vois la honte où je suis descendue,
Implacable Venus, suis-je assez confondue ?

Ou,

Lorsqu'il fait au conseil courir les sénateurs ;
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs.

Tantôt elle est coupée en plusieurs parties ; comme,

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vûe.

Ou lorsque Boileau dit de la Mollesse.

Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

Troisiémement, les Poëtes qui ont attention à entremêler toutes leurs

syllabes, de maniere que les longues soûtiennent les bréves, & que les bréves à leur tour donnent aux vers une marche plus prompte & plus légere, affectent quelquefois de placer de suite plusieurs syllabes longues, & d'un son étendu, comme a fait Boileau quand il a voulu peindre la lourde & tranquille démarche d'un boeuf qui laboure. Il dit qu'avant la chûte du premier homme,

La *faim* aux animaux ne faisoit point la *guerre*;
Le bled pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'attendoit point qu'un bœuf pressé de l'aiguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible sillon.

D'autrefois les Poëtes multiplient à dessein les syllabes bréves, quand ils veulent faire marcher le vers avec plus de vîtesse.

Le moment où je parle est déja loin de moi.

Le chagrin monte en croupe, & galoppe avec lui.

La briéveté & la douceur de ces mots, qui glissent, pour ainsi dire,

les uns sur les autres, donnent à ces vers une légéreté qui s'accorde parfaitement avec les objets que le Poëte a voulu peindre.

Après avoir parcouru ces premieres régles de la Poësie & de la Versification Françoise, il est tems d'examiner la nature des différentes espéces d'ouvrages de Poësie, en commençant par la Tragédie.

CHAPITRE X.

De la Tragédie.

LA Tragédie est l'imitation d'une action grande & importante, où le Poëte fait agir & parler ses personnages, sans paroître lui-même, & dont le but est d'exciter dans l'ame des Spectateurs la terreur & la pitié.

On a regardé la Tragédie comme une leçon plus instructive que l'Histoire, & même que la Philosophie, parce qu'elle instruit par des exemples qui sont d'autant plus propres à persuader, qu'ils prouvent que les choses sont possibles. Elle corrige

les passions par les passions mêmes, en calmant le trouble qu'elles excitent dans le cœur. Elle peut nous rendre modestes, en nous représentant des Grands humiliés; elle peut nous rendre sensibles, en nous faisant voir sur le théatre les malheurs où tombent les personnes les plus importantes; en un mot, elle nous familiarise avec la crainte & la pitié, si capables, lorsqu'elles sont excessives, de troubler le repos de la vie. Ainsi la terreur & la pitié sont les deux grands ressorts qu'employe la Tragédie pour nous causer du plaisir, en nous remuant le cœur.

Que dans tous vos discours la passion émue;
Aille chercher le cœur, l'échauffe & le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur,
Souvent ne nous remplit d'une douce *terreur*;
Ou n'excite en notre ame une *pitié* charmante;
En vain vous étalez une scéne sçavante.
Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir.

La Tragédie devient agréable au Spectateur, lorsqu'elle le transporte dans le lieu où se passe l'action, qu'il entre dans les différens sentimens des

personnages ; qu'il s'intéresse à leurs malheurs, ou à leurs prospérités ; qu'il craint, qu'il espére, qu'il s'afflige & se réjouit avec eux. C'est par de tels ressorts que l'Œdipe de Sophocle fit autrefois de si grands effets sur le théatre d'Athènes, & qu'il en fait encore aujourd'hui sur les nôtres, dans les copies imparfaites que nous en avons ; parce que tout est terrible & touchant dans le sujet de cette piéce.

La peste ravage la ville de Thèbes ; Œdipe qui en est Roi, voit avec douleur périr ses sujets, & envoye consulter l'Oracle de Delphes, sur le reméde qui peut faire cesser cette désolation. L'Oracle lui ordonne de venger le meurtre commis en la personne de Laïus son prédécesseur. Œdipe prononce d'horribles imprécations contre le meurtrier qu'il ne connoît pas. Il employe tous les moyens de le découvrir, & il est par son caractère curieux & impatient. Il interroge Créon parent de Laïus le devin Tirésias, Jocaste veuve de Laïus, & qu'il a épousée, & un Envoyé du Roi de Corinthe,

Par les éclairciſſemens qu'on lui donne, il ſe trouve lui-même coupable du meurtre qu'il veut punir. Le Spectateur eſt ſaiſi de terreur, & cette terreur croît à chaque moment. Le fait ſe découvre peu-à-peu ; Œdipe convaincu par des preuves évidentes, ſe reconnoît l'auteur de l'aſſaſſinat de Laïus ; il reconnoît en même-tems que ce Laïus qu'il a tué étoit ſon pere, que Jocaſte qu'il a épouſée, eſt ſa mere qu'il ne connoiſſoit pas, parce qu'il avoit été élevé dès ſa naiſſance à la cour du Roi de Corinthe. Frappé de l'horreur de ſes crimes, il ſe livre au déſeſpoir, & ſe punit de ſes propres mains, en s'arrachant les deux yeux. On le déteſtoit avant qu'on le connût, & il devient tout-à-coup un objet de compaſſion. On le plaint, on s'attendrit ſur ſon malheur, & on excuſe le plus horrible des forfaits, parce que celui qui l'a commis, y eſt tombé ſans le vouloir : on le lui avoit prédit, mais il avoit pris toutes les précautions poſſibles pour l'éviter.

Le ſacrifice d'Iphigénie eſt encore un événement bien propre par lui-

même à exciter la terreur & la pitié. Agamemnon, pere de cette Princesse, avoit été nommé le Chef des Rois qui s'étoient ligués pour venger, par la ruine de Troye, l'enlévement d'Héléne. Ils s'étoient embarqués au port de l'Aulide, & n'attendoient qu'un bon vent pour partir; mais un calme opiniâtre les retenoit dans le port. Le devin Calchas interrogé, leur répond, que Diane est irritée contre Agamemnon, parce qu'il a tué une biche qui lui étoit consacrée, & que pour obtenir des vents favorables, il faut appaiser cette Déesse en lui sacrifiant Iphigénie. Agamemnon, Prince fier & ambitieux, est combattu d'un côté par la tendresse de pere pour une fille vertueuse & innocente; de l'autre, par les sentimens d'orgueil & de vanité que lui inspire le titre fastueux de Chef des Rois de la Grèce. Ulysse, l'un de ces Rois, Prince politique, adroit & artificieux, flatte sa vanité par les discours les plus séduisans, & & lui représente la gloire qui lui reviendra, d'avoir immolé à l'intérêt de la Grèce, ce qu'il a de plus cher.

Achille, à qui on avoit promis Iphigénie pour épouse, est un jeune Prince ardent, colère & impétueux; il veut par autorité empêcher le sacrifice, & croit que tout doit céder à ses volontés. Ses discours irritent la fierté d'Agamemnon, & dès ce moment, il consent à la mort de sa fille. Les combats que soûtient Agamemnon, son irrésolution, la vûe d'une victime innocente qu'un pere immole à son ambition, plûtôt encore qu'à l'intérêt des Grecs, excitent pendant le cours de la piéce des sentimens de crainte & de compassion; cependant on mene la victime à l'Autel, & au moment qu'on va l'égorger, elle est délivrée comme par miracle, & Diane satisfaite, fait cesser le calme qui retenoit les Grecs dans le port.

Ces deux Tragédies d'Œdipe & d'Iphigénie finissent d'une maniére toute opposée. C'est ce qu'on appelle le dénouement, la catastrophe, ou révolution de fortune; & cette révolution est heureuse ou malheureuse, selon la nature de l'action & le caractère des personnages. Les coupables

doivent être punis, & les innocens délivrés ou vengés; ſans quoi, au lieu de la terreur & de la pitié, on n'exciteroit dans l'ame des ſpectateurs qu'une juſte indignation, & ils s'en retourneroient mécontents.

Les régles qu'on a établies pour la Tragédie, ſont fondées ſur le bon ſens, & l'expérience de tous les tems les a confirmées.

On veut qu'il n'y ait qu'une ſeule action, c'eſt-à-dire, que l'action d'une Tragédie ſoit ſimple & une, parce qu'une action double diminueroit l'intérêt, en le partageant, & refroidiroit le ſpectateur, au lieu de l'échauffer. D'ailleurs il auroit de la peine à ſuivre une action double; & la confuſion qu'elle mettroit dans ſon eſprit, lui cauſeroit de la fatigue & du dégoût.

Il faut de plus, que le lieu où ſe paſſe l'action, autrement le lieu de la ſcêne, ſoit exactement marqué, & que l'action s'y paſſe toute entiére; car ſi on la tranſportoit d'un lieu à un autre pendant le cours de la repréſentation, le ſpectateur qui ſe ſentiroit lui-même tranſporté hors de la

place où il a vû commencer la piéce, seroit choqué par ce défaut de vraisemblance.

Enfin la durée de l'action doit être limitée à un tems assez court, pour laisser croire au spectateur qu'il a pû la voir commencer & finir, sans bouger de sa place pendant les deux ou trois heures qu'il a assisté au spectacle. Les anciens l'avoient réglée à douze heures, & le spectateur se prêtoit sans peine à cette illusion. Les Poëtes modernes l'ont étendue pour leur commodité à 24 heures, & le spectateur n'y voit rien de trop contraire à la vraisemblance. Voilà ce qu'on appelle les trois Unités ; sçavoir, l'unité d'action, l'unité de lieu, & l'unité de tems.

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli,
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

On divise la Tragédie en trois parties, sçavoir, l'exposition du sujet qui doit être simple, claire, & bien faire connoître la nature de l'action, les moeurs & les caractères des personnages. Le noeud ou l'intrigue qui

tient le spectateur dans l'incertitude sur la maniére dont l'action se débrouillera. Et le dénouement ou révolution qui change tout-à-coup la face des choses, & par où finit la piéce.

Ces trois parties se divisent en cinq Actes séparés par des airs de violon, qu'on appelle intermédes. Autrefois il y avoit dans les Tragédies des choeurs qui faisoient la fonction d'un personnage, & qui chantoient dans les intermédes des paroles qui avoient un rapport nécessaire au sujet. On a trouvé qu'il étoit plus commode de les supprimer. Racine les a rétablis dans Esther & dans Athalie, qui sont ses deux derniéres Tragédies.

Un des principaux charmes de la Tragédie naît d'une exacte imitation des moeurs & des caractères des personnages. On appelle moeurs, les inclinations ordinaires des hommes, selon l'âge, le sexe, la condition & le tems. Un enfant n'a pas les mêmes inclinations qu'un homme fait. Une Princesse pense autrement qu'une personne d'une condition ordinaire; un Turc autrement qu'un Fran-

çois ; un ancien Romain, autrement qu'un Romain d'aujourd'hui.

Les caractères ſont les inclinations particuliéres qui diſtinguent un homme d'un autre homme, un ſage d'un inſenſé, un homme prompt d'un homme modéré, un prodigue d'un avare.

Conſervez à chacun ſon propre caractère.
Des ſiécles, des pays étudiez les mœurs.
Les climats ſont ſouvent les diverſes humeurs.

Mais ſi l'on plaçoit ſur la ſcéne un perſonnage qui ne fût connu ni par l'hiſtoire, ni par la fable, il faut qu'il conſerve avec autant d'exactitude que dans les perſonnages connus, le caractère qu'on lui a donné.

D'un nouveau perſonnage inventez-vous l'idée ?
Qu'en tout avec ſoi-même il ſe montre d'accord,
Et qu'il ſoit juſqu'au bout tel qu'on l'a vû d'abord.

Il reſte à parler du langage des acteurs dans la Tragédie. Comme elle imite les mœurs & les caractères des

Princes, des Héros & autres personnages importans, leur langage doit être noble, élevé, ſublime; & la belle Poëſie qu'on appelle avec raiſon le langage des Dieux, eſt bien plus propre que la Proſe, à les faire parler d'une maniere qui réponde à la dignité de leur caractère. Mais leur langage doit être varié ſuivant la nature de leurs paſſions: on parle autrement quand on eſt de ſang-froid, que quand on eſt en colère; quand on prie, que quand on menace; quand on eſt dans la diſgrace, que quand on eſt dans la proſpérité.

Chaque paſſion parle un différent langage.
La colère eſt ſuperbe, & veut des mots altiers;
L'abbattement s'explique en des termes moins fiers.
[..................................]
Il faut dans la douleur que vous vous abaiſſiez.
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Et plus bas, en parlant du Poëte tragique.

Il faut qu'en cent façons pour plaire il ſe replie,
Que tantôt il s'éléve, & tantôt s'humilie;

Qu'il

Qu'il ſoit aiſé, ſolide, agréable, profond,
Qu'en nobles ſentimens, il ſoit par-tout fécond,
Que de traits ſurprenans ſans ceſſe il nous réveille,
Qu'il coure dans ſes vers de merveille en merveille,
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De ſon ouvrage en nous laiſſe un long ſouvenir.
Ainſi la Tragédie agit, marche, & s'explique.

CHAPITRE XI.

De l'Opéra.

On inventa dans le ſiécle paſſé les Tragédies en Muſique qu'on appelle Opéra; ſpectacle auſſi biſarre que magnifique, & qui ſe soûtient moins par la nature de l'action qu'on y repréſente, & par le caractère de la verſification, que par les chants, les danſes, les machines & les décorations. C'eſt la repréſentation d'une action, qui n'eſt importante que par la qualité des perſonnages; car ce ſont des Dieux, des Héros déifiés, des Enchanteurs & des Enchantereſſes, à qui l'on attribue le pouvoir

de changer les loix de la nature, & d'opérer les prodiges les plus incroyables; mais cette action n'a rien de grand, car elle ne roule le plus souvent que sur une fade galanterie. C'est un Héros doucereux ou insensé; c'est un Dieu ou une Déesse qui se dégradent par d'indignes amours, & qui ne paroissent que pour débiter les maximes d'une Morale aussi froide qu'insipide, & dont l'effet seroit de corrompre les moeurs, si l'on n'étoit plus occupé de la musique, des danses & de tout l'appareil du spectacle, que du fond des choses, & du genre de vers dont elles sont revêtues. La versification en doit être douce, facile & légère; mais comme le plus souvent elle est foible, molle, triviale & dépourvûe de chaleur, elle a besoin d'être soûtenue & réchauffée par les sons du Musicien. Au lieu du vraisemblable qu'exige la vraie Tragédie, l'Opéra veut du merveilleux, & même du merveilleux outré. Il n'est point assujetti à l'unité de tems & de lieu, & l'on n'y observe, tout au plus, que l'unité d'action. Tout bien considéré, c'est

un Poëme très-informe par lui-même, & qui feroit à peine fupportable fans le fecours d'une excellente mufique.

CHAPITRE XII.

De la Comédie.

LA Comédie eft l'image de la vie ordinaire des hommes; fon objet eft d'adoucir les mœurs, & de faire voir dans autrui les défauts & les ridicules, dont on peut, & dont on doit fe corriger. C'eft une imitation d'une action feinte, où le but qu'on fe propofe en peignant le ridicule, eft d'en faire honte à ceux qui fe reconnoiffent dans le portrait qu'on en fait; elle ne doit point par conféquent rire des défauts qui caufent de la douleur, & qui font plûtôt des objets de pitié, que de rifée, comme d'être bégue, borgne, boiteux, contrefait, &c. mais feulement de ceux qui caufent de la honte, & qu'on peut réformer, comme de l'hypocrifie, de l'avarice, de la folle vanité, & autres vices

qu'il eſt utile de montrer aux hommes dans leurs ſemblables.

La Comédie eſt aſſujettie aux mêmes régles que la Tragédie ; elle n'admet qu'une action : elle veut que cette action ſe paſſe dans un même tems & dans un même lieu ; elle a une expoſition du ſujet, une intrigue & un dénouement, & on doit dans l'exacte régle, la partager en cinq Actes.

Pour donner une juſte idée de la Comédie, je ne puis mieux faire que de tranſcrire ici les préceptes que Boileau en a donnés dans ſon art poëtique.

Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaiſir, ou crut ne s'y point voir.
L'avare des premiers rit du tableau fidéle
D'un avare ſouvent tracé ſur ſon modéle ;
Et mille fois un fat finement exprimé,
Méconnut le portrait ſur lui-même formé.
Que la nature donc ſoit votre étude unique,
Auteurs, qui prétendez aux honneurs du comique.
Quiconque voit bien l'homme, & d'un eſprit profond,
De tant de cœurs cachés a pénetré le fond,

Qui sçait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare ;
Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bisarre ;
Sur une scène heureuse il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir & parler.
Présentez-en par-tout les images naïves.
Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
La nature féconde en bisarres portraits,
Dans chaque ame est marquée à de différens traits :
Un geste la découvre, un rien la fait paroître ;
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître.
Le tems qui change tout, change aussi nos humeurs.
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit & ses moeurs.
Un jeune homme toûjours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices ;
Est vain dans ses discours, volage en ses desirs,
Rétif à la censure, & fou dans les plaisirs.
L'âge viril plus mûr, inspire un air plus sage ;
Se pousse auprès des Grands, s'intrigue, se ménage ;
Contre les coups du sort songe à se maintenir ;
Et loin dans le présent regarde l'avenir.

La vieillesse chagrine incessamment amasse ;
Garde, non pas pour soi, les thrésors qu'elle entasse ;
Marche en tous ses desseins d'un pas lent & glacé,
Toujours plaint le présent, & vante le passé ;
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.
Ne faites point parler vos acteurs au hasard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.
Etudiez la Cour, & connoissez la ville ;
L'une & l'autre est toûjours en modéles fertile.

....

Le comique ennemi des soupirs & des pleurs,
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs :
Mais son emploi n'est pas d'aller dans une place,
De mots sales & bas charmer la populace.
Il faut que ses acteurs badinent noblement ;
Que son nœud bien formé se dénoue aisément ;
Que l'action marchant où la raison la guide,
Ne se perde jamais dans une scéne vuide ;
Que son style humble & doux se releve à propos ;
Que ses discours par-tout fertiles en bons mots,
Soient pleins de passions finement maniées ;
Et les scénes toûjours l'une à l'autre liées.

Aux dépens du bon ſens gardez de plaiſanter ;
Jamais de la nature il ne faut s'écarter.

CHAPITRE XIII.

Du Poëme Epique.

LE Poëme Epique eſt ainſi nommé d'un mot qui ſignifie, récit, ce qui le diſtingue du Poëme Dramatique, qui comprend la Tragédie & la Comédie, & qui tire ſon origine d'un mot qui ſignifie action.

Ces deux eſpéces de Poëmes ſont des imitations, dont l'objet eſt d'inſtruire par des exemples, en quoi on les a préférés, comme on l'a remarqué, à l'Hiſtoire & à la Philoſophie.

Le Poëme Epique eſt le récit d'une ſeule action renfermée ſous un même point de vûe, & qui forme un corps dont les parties ſe tiennent les unes aux autres dans une exacte proportion. C'eſt un diſcours inventé avec art, pour former les moeurs par des inſtructions déguiſées ſous le voile d'une action importante, racontée en vers d'une maniere vrai-

ſemblable, intéreſſante, agréable & merveilleuſe.

Ce Poëme qu'on a regardé de tout tems comme la plus grande production de l'eſprit humain, eſt également grand par ſa matiére, par la fin qu'on s'y propoſe, & par la forme qu'on lui donne. On n'y parle que de Rois & de Princes. Il doit être rempli de leçons de vertu, & d'inſtructions pour gouverner les Empires.

L'action du Poëme épique doit être une & ſimple, pour éviter la confuſion; véritable ou vraiſemblable, pour mériter qu'on la croye; heureuſe & eſtimable pour ſervir d'inſtruction. Mais toute ſimple qu'eſt cette action, elle admet les ornemens de toute eſpéce; ce ſont des guerres, des négociations, des diſcours d'éloquence en tout genre; ce ſont de fidéles peintures des mœurs & des paſſions, des reconnoiſſances & des révolutions; elle admet auſſi ce qu'on appelle des Epiſodes, c'eſt-à-dire, des digreſſions, par leſquelles on s'écarte de ſon ſujet par le récit de quelque aventure particuliere, ou par quelque

quelque circonstance intéressante, qu'on ajoûte à l'action pour l'embellir, mais qui doit avoir avec elle une liaison naturelle & nécessaire. De-là il s'ensuit que cette action n'est pas aussi bornée que celle d'une Tragédie, & l'on peut en étendre la durée jusqu'à une année entiere; mais comme elle a pû durer plus long-tems, on commence par la principale circonstance qui en améne la fin, & on reprend les autres circonstances dans le cours de l'ouvrage par des récits particuliers. Comme par exemple, l'action de l'Eneïde de Virgile, est l'établissement d'Enée en Italie. Il y avoit sept ans qu'il erroit, depuis son évasion de Troye jusqu'à son arrivée à l'embouchure du Tibre. Le Poëte commence son Poëme à la derniere année, & raméne ce qui s'est passé dans les années précédentes, par le récit qu'Enée fait à Didon, de toutes ses aventures pendant six ans. Si le Poëte eût suivi l'ordre des tems, il n'eût été qu'un maigre & froid Historien, & son ouvrage n'eût produit que de la langueur & du dégoût.

La narration dans le Poëme Epi-

que doit être vive, animée, ne rien souffrir d'inutile ni de languissant; elle doit être simple sans le paroître, & toujours naturelle.

Soyez vif & pressé dans vos narrations;
Soyez riche & pompeux dans vos descriptions.
C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance.
N'y présentez jamais de basse circonstance.

Mais la fiction est l'ame du Poëme Epique; c'est ce qui forme le caractère de grandeur & d'élévation qu'il doit avoir; c'est ce qui y répand ce merveilleux qui frappe & attache les lecteurs.

Qu'Enée & ses vaisseaux par le vent écartés,
Soient aux bords Africains par l'orage emportés,
Ce n'est qu'une aventure ordinaire & commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune;
Mais que Junon constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion,
Qu'Eole en sa faveur les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Eolie;
Que Neptune en courroux s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air.

Délivre les vaisseaux, des syrtes les arrache :
C'est-là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornemens, le vers tombe en langueur ;
La Poësie est morte ou rampe sans vigueur.
Le Poëte n'est plus qu'un Orateur timide,
Qu'un froid Historien d'une fable insipide.

Ce qui autorise le Poëte dans ses fictions, c'est qu'il est supposé inspiré par une Muse, ou par quelque autre Divinité qui l'instruit, & lui révéle les secrets des Dieux. Aussi ne manque-t-il jamais de l'invoquer au commencement de son Poëme.

Le reste des préceptes du Poëme Epique est renfermé dans ces passages de l'Art Poëtique de Boileau.

Voulez-vous long-tems plaire, & ne jamais lasser ?
Faites choix d'un hérôs propre à m'intéresser ;
En valeur éclatant, en vertu magnifique,
Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque.

. . . .

N'offrez point un sujet d'incidens trop chargé ;
Le seul courroux d'Achille avec art ménagé,
Remplit abondamment une Iliade entiére.
Souvent trop d'abondance appauvrit la matiére.

. . . .

Que le début ſoit ſimple, & n'ait rien d'affecté;
N'allez pas dès l'abord, ſur Pégaſe monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre :
Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.
Que produira l'auteur, après tous ces grands cris?
La montagne en travail enfante une ſouris.
O que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adreſſe,
Qui ſans faire d'abord de ſi haute promeſſe,
Me dit d'un ton aiſé, doux, ſimple, harmonieux :
Je chante les combats & cet homme pieux,
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Auſonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.
Sa Muſe en arrivant ne met pas tout en feu,
Et pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.

. . . .

De figures ſans nombre égayez votre ouvrage,
Que tout y faſſe aux yeux une riante image;
On peut être à la fois & pompeux & plaiſant,
Et je hais un ſublime ennuyeux & peſant.

Les Poëmes d'Homére contiennent toutes les conditions qui concourent à la perfection du Poëme Epique; & il a ſervi de modéle à tous ceux qui ont oſé courir après lui

la même carriére. Nous en avons une traduction fort exacte pour le sens; mais les peintures y sont, pour ainsi dire, à demi-effacées, & l'on n'y apperçoit rien de ce feu poëtique, de cette richesse d'expression, de ces belles figures, de la cadence & de l'harmonie qui charment dans les originaux, & qui ont fait dire à Boileau,

On diroit que pour plaire, instruit par la nature,
Homere ait à Venus dérobé sa ceinture.
Son livre est d'agrémens un fertile thrésor;
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace;
Partout il divertit, & jamais il ne lasse.

L'Eneïde de Virgile est le seul Poëme Epique des Latins, qu'on puisse citer; & c'est un chef-d'œuvre, où le Poëte a renfermé tout ce qu'Homére, dont il est le fidéle imitateur, lui a fourni de beautés & d'agrémens. Nous en avons des traductions en prose, mais froides & peu propres à faire connoître le mérite de l'original. Segrais a traduit l'Eneïde en vers, & il y a de fort belles choses dans cette

traduction; mais en général ses vers sont foibles, & n'ont pas assez de chaleur.

Les Italiens vantent beaucoup la Jérusalem délivrée du Tasse, & ce Poëme contient en effet de grandes beautés. L'action en est bien conduite, les caractères sagement formés, les moeurs & les passions vivement exprimées; mais il oublie de tems en tems la dignité de son sujet, pour y mêler de la galanterie. Il donne dans le puéril, court après les faux brillans, & au lieu de l'or véritable, il présente du clinquant; c'est ce que lui ont reproché les Italiens mêmes. Nous en avons en prose une bonne traduction.

Les Anglois ont le Paradis perdu de Milton. L'action de ce Poëme est grande, & bien amenée. Il fait ordinairement parler convenablement ses personnages; ses descriptions sont belles, ses pensées grandes, & quelquefois sublimes, & l'on voit qu'il s'étoit nourri de la lecture d'Homére. Mais il n'est pas toujours heureux dans ses fictions. On lui reproche de trop fréquentes digressions souvent

mal-placées, & son ouvrage est en général mêlé de beautés & d'extravagances. La traduction que nous en avons n'a pas peu contribué à la réputation du Poëme peu connu jusques-là, parce que, selon le jugement des Anglois mêmes, le style de Milton est dur, obscur & désagréable. C'est, disent-ils, un superbe Palais bâti de brique : l'architecture en est assez réguliere, mais les matériaux en sont grossiers.

Il a paru depuis un siécle, plusieurs Poëmes Epiques en François, qui sont tous tombés au moment de leur naissance. Le seul qu'on lise est celui de la Henriade, où l'on trouve de très-grandes beautés. La Critique y a remarqué des défauts, & l'on pourra les appercevoir en se rappellant les régles que le bon sens a dictées pour la construction & pour l'ordonnance du Poëme Epique. Mais ce que nous avons de plus régulier en ce genre, c'est le Lutrin de Boileau. Ce Poëme rassemble toutes les perfections du Poëme Epique, & il ne différe de ceux d'Homére & de Virgile, que par l'importance du sujet;

car il n'eſt bâti que ſur un pur badinage, que le Poëte a transformé en une action grave & ſérieuſe, & qu'il a aſſaiſonnée de tous les agrémens, dont un pareil ſujet étoit ſuſceptible. Il l'avoit intitulé, *Poëme Héroïcomique.* Le Télémaque de M. de Fenelon, Archevêque de Cambrai, eſt agréable & inſtructif; il lui manque pour être un Poëme Epique, d'avoir été mis en vers.

CHAPITRE XIV.

De la Fable ou Apologue.

ENTRE les petits Poëmes, l'Apologue eſt celui qui tient le plus de la nature du Poëme Epique. C'eſt un diſcours inventé avec art, pour former les moeurs par des inſtructions déguiſées ſous le voile ou allégorie d'une action. Le propre de l'Apologue eſt de renfermer une vérité dans un récit, où l'on introduit indifféremment des perſonnages de toute eſpéce, des hommes, des plantes, des animaux, en un mot, tout ce

qui exiſte dans la nature.

L'action de l'Apologue doit être une, peu étendue, naturelle & vraiſemblable. Elle doit être racontée d'un ſtyle ſimple, naïf, riant, gracieux & varié. Les caractères doivent être bien formés, les moeurs & les ſentimens exprimés avec juſteſſe.

L'invention de l'Apologue eſt dûe à la néceſſité où ſe trouverent les premiers Philoſophes, de déguiſer leurs inſtructions pour ne pas effaroucher les hommes, en leur montrant la vérité toute nue. Ils crurent devoir l'envelopper par le moyen de l'allégorie qui conſiſte à paroître dire autre choſe que ce qu'on dit en effet.

Eſope en eſt le plus ancien Auteur qu'on connoiſſe parmi les Grecs. Il étoit Phrygien & né dans l'eſclavage. On le repréſente comme un homme contrefait & d'une figure hideuſe; mais ſes Fables ont fait l'admiration de tous les ſiécles, & ont ſervi de modéle, pour le fonds, à tous ceux qui ont travaillé après lui dans le même genre. Il les avoit écrites en proſe, & le Philoſophe

Socrate s'occupa très-sérieusement dans un âge fort avancé, à les mettre en vers. Le style d'Esope est simple, clair, naturel & sans ornemens. En voici un échantillon.

« Un mulet ayant vû sa figure dans » un fleuve, admiroit sa beauté & la » grandeur de sa taille. Il voulut cou» rir comme le cheval, en secouant » sa criniere ; mais ayant fait réfle» xion qu'il étoit fils d'un âne, il » s'arrêta sur le champ, & quitta ses » airs de vanité. »

La Fontaine a ainsi tourné le même sujet.

Le mulet d'un Prélat se piquoit de noblesse,
Et ne parloit incessamment
Que de sa mere la jument,
Dont il contoit mainte prouesse.
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
Son fils espéroit bien par-là
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
Etant devenu vieux, on l'envoie au moulin ;
Son pere l'âne alors lui revient en mémoire.

Phédre affranchi d'Auguste, mit

en vers Latins une partie des Fables d'Esope ; il est simple & concis dans sa narration, admirable par la délicatesse de son style, & par l'art de peindre vivement tout ce qu'il raconte. La Fontaine, parmi nous, a imité cette délicatesse, & y a joint beaucoup d'autres agrémens qui le rendent inimitable. Il a donné à l'Apologue toutes les beautés dont ce genre de Poësie est susceptible ; & tous ceux qui ont voulu le suivre, sont restés bien loin derriere lui. On met communément ses Fables entre les mains des enfans, mais on ne peut gueres les goûter, que lorsqu'on est en âge d'en connoître la finesse, les graces & l'élégance jointe à la naïveté. En voici une que la Fontaine aimoit sur toutes les autres.

LE CHESNE ET LE ROSEAU.

Le Chêne un jour dit au Roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent, qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,

Vous oblige à baiſſer la tête.
Cependant que mon front au Caucaſe pareil,
Non content d'arrêter les rayons du Soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous eſt Aquilon, tout me ſemble Zéphir.
Encor ſi vous naiſſiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voiſinage,
Vous n'auriez pas tant à ſouffrir;
Je vous défendrois de l'orage;
Mais vous naiſſez le plus ſouvent
Sur les humides bords des royaumes du vent;
La nature envers vous me ſemble bien injuſte.
Votre compaſſion, lui répondit l'arbuſte,
Part d'un bon naturel, mais quittez ce ſouci.
Les vents me ſont moins qu'à vous redoutables;
Je plie & ne romps pas; vous avez juſqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Réſiſté, ſans courber le dos;
Mais attendons la fin. Comme il diſoit ces mots,
Du bout de l'horiſon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le Nord eût porté juſques-là dans ſes flancs.
L'Arbre tient bon, le Roſeau plie;
Le vent redouble ſes efforts,
Et fait ſi bien qu'il déracine
Celui de qui la tête aux cieux étoit voiſine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

CHAPITRE XV.

De l'Eclogue & de l'Idylle.

LES mots d'Eclogue & d'Idylle s'emploient indifféremment pour signifier la Poësie pastorale, que les Anciens nommoient en général Poësie Bucolique. L'objet de cette espéce de petit Poëme, est d'imiter les actions & les discours des Bergers. On y peut considérer le lieu où se passent les actions, autrement le lieu de la scêne, le caractere des acteurs, la nature de leurs occupations & de leurs discours, & enfin le langage qui leur convient.

Le lieu de la scêne est un bois qui fournit de l'ombre aux troupeaux & aux Bergers. Une prairie émaillée de fleurs, une campagne riante, le bord d'une fontaine ou d'un ruisseau; en un mot, tout ce qui peut former un paysage agréable à la vûe. Les acteurs sont des Bergers non pauvres, misérables, & vêtus de haillons, mais tels qu'ils étoient lorsque les

richesses des hommes consistoient en troupeaux, & qu'on en confioit la garde aux enfans même des Rois. Ils avoient quelquefois des Bergers esclaves ou à leurs gages, mais qui vivant familierement avec eux, avoient, quoique dans un degré inférieur, les mêmes moeurs, les mêmes sentimens & le même langage. On suppose aisément que les Bergers du premier rang vivoient dans une sorte d'abondance. Ils jouissoient tous d'une grande liberté & d'un profond loisir. Ils entendoient perpétuellement le ramage des oiseaux, dont l'exemple les excitoit à chanter. Pour imiter le murmure des vents dans les feuillages, & le gazouillement des eaux, ils avoient inventé les chalumeaux & autres instrumens champêtres; ils chantoient leurs plaisirs toûjours innocens, parce que leurs passions n'étoient jamais ni violentes ni déreglées; ils chantoient leurs peines, dont le sentiment n'étoit jamais trop vif: une brebis que le loup avoit emportée, un bouquet qui n'avoit pas été aussi-bien reçû que celui d'un rival, & autres semblables bagatelles. Ils

faisoient des descriptions de tout ce qui s'offroit de gracieux à leur imagination ; & ils pouvoient les étendre, parce qu'ils n'étoient jamais pressés de finir. L'émulation naturelle aux hommes, leur faisoit faire entre eux des défis à qui chanteroit le mieux ; & le prix du vainqueur étoit une houlette bien travaillée, un vase, une brebis, ou un agneau.

On peut dans une Idylle, faire paroître un seul berger. Quelquefois deux bergers joignent leurs troupeaux, s'entretiennent ensemble, & chantent alternativement. On en appelle un troisiéme pour les juger, ce qui produit de la variété dans une matiére, qui par elle-même n'en est pas fort susceptible.

Les bergers ont quelque connoissance de l'état du ciel, c'est-à-dire, du cours du Soleil & de la Lune, du mouvement des astres ; car ces spectacles leur sont toujours présens, & ils ont tout le loisir de les considerer. Ils connoissent les oiseaux dont le chant les amuse ; les abeilles qui bourdonnent & qui vont butiner le suc des fleurs ; la verdure naissante, la

murmure des eaux ; ce ſont-là les matiéres ordinaires de leurs diſcours. Ils en tirent fréquemment des comparaiſons pour ſe faire mieux entendre, lorſqu'ils n'ont pas de termes propres à bien peindre ce qu'ils voyent & ce qu'ils ſentent. Ils connoiſſent les dieux de la campagne, Pan, les Sylvains, les Satyres, les Nymphes des eaux, des forêts & des montagnes. Ils ont auſſi leurs héros, qui ont été bergers, tels que Daphnis l'inventeur de la Poëſie paſtorale ; Paris qui avoit jugé les trois Déeſſes, Junon, Minerve & Venus ; Apollon & Mercure, qui ayant été bannis du ciel, avoient embraſſé la profeſſion de berger.

A l'égard du langage de la Poëſie paſtorale, il ne doit point être trop concis ; & il admet les petits détails. Il veut être ſimple, naïf, naturel & gracieux, toûjours proportionné aux ſujets & aux acteurs. Si un berger éleve quelquefois ſon ſtyle, ce doit être dans quelque tranſport de joye & d'admiration que lui cauſe, ou la contemplation des choſes céleſtes, ou la reconnoiſſance de quel-

que

que bienfait qu'il aura reçû des Dieux, ou de quelque puissant protecteur.

Theocrite & Virgile ont été chez les Grecs & chez les Latins, les modéles de la Poësie pastorale. Segrais parmi nous en a le mieux connu le caractère, & on en jugera par quelques extraits qu'on va rapporter.

Un berger parlant à une bergere :

Climéne, disoit-il, ô trop belle Climéne,
Vous surpassez autant les Nymphes de la Seine;
Que ces chênes hautains & si verds & si beaux
Des humides marais surpassent les roseaux.
Où vous portez vos yeux les forêts reverdissent;
Où vous disparoissez, toutes choses languissent.
. . . .
Ah, si du même trait dont mon cœur est blessé...
Mais ne poursuivons point ce discours insensé,
Je serai trop heureux, belle & jeune Climéne,
S'il vous plaît seulement consentir à ma peine.
N'ai-je point quelque agneau dont vous ayez
desir?
Vous l'aurez aussi-tôt, vous n'avez qu'à choisir;
Et si Pan le défend de tout regard funeste,
Aux yeux des enchanteurs j'abandonne le reste.
Pan a soin des brebis, Pan a soin des Pasteurs,
Et Pan me peut venger de toutes vos rigueurs.
. . . .

Climéne il ne faut pas mépriser nos bocages.
Les Dieux ont autrefois aimé nos pâturages,
Et leurs divines mains aux rivages des eaux
Ont porté la houlette, & conduit les troupeaux.
L'aimable Déité qu'on adore à Cythere
Du berger Adonis se faisoit la bergere.
Héléne aima Paris, & Paris fut berger,
Et berger on le vit les Déesses juger.

CHAPITRE XVI.

De la Poësie Lyrique.

ON comprend sous le nom général de Poësie lyrique, tout ce qui paroît destiné à être mis en chant ; & on la nomme ainsi, parce qu'autrefois on accompagnoit le chant avec la lyre. Les Odes, les Hymnes, les Cantiques, les Chansons, les piéces qu'on appelle Cantates, & les Ballets, appartiennent à la Poësie lyrique. On y peut joindre les Tragédies en musique dont on a parlé plus haut. Les louanges de Dieu, les sentimens de reconnoissance pour ses bienfaits, & d'admiration pour les merveilles qu'il operoit en faveur de

son peuple, furent les grands objets des Cantiques sacrés. Les Poëtes payens consacrérent aussi à la religion leurs premieres Odes ou Cantiques, & les Hymnes qu'ils chantoient pendant leurs sacrifices, avec l'accompagnement de la lyre & des autres instrumens de musique. Ils employérent depuis la Poësie lyrique à célébrer les athletes qui avoient signalé leur force ou leur adresse, dans les jeux publics de la Grece, & les grands hommes qui s'étoient distingués, ou par leur valeur dans les combats, ou par les services qu'ils avoient rendus à leurs patries.

On vint ensuite à composer pour l'instruction des hommes, des Odes morales, dont le but étoit ou de parer la vertu de toutes les graces qui peuvent la rendre aimable, ou d'inspirer l'horreur du vice, en le peignant avec les plus noires couleurs. On admit successivement l'Ode dans les repas sous le nom de chansons bacchiques; & enfin on la jugea propre à exprimer dans des sujets galants, les sentimens d'un coeur tendre & délicat.

Toutes ces eſpéces d'Odes ou Cantiques veulent être traitées différemment. La plûpart demandent cette ſorte d'enthouſiaſme qu'on appelle fureur poëtique, c'eſt-à-dire, beaucoup de vivacité dans les images, de nobleſſe dans les penſées, de grandeur & d'élevation dans les ſentimens, un ſtyle rapide, hardi & animé par les figures les plus vives; ſur-tout cette eſpéce de déſordre qui conſiſte à préſenter les objets tout à coup & ſans préparation, & à s'éloigner de l'ordre naturel des penſées, mais pourtant ſans confuſion & ſans obſcurité.

L'ode avec plus d'éclat, & non moins d'énergie,
Elevant juſqu'au Ciel ſon vol ambitieux,
Entretient dans ſes vers commerce avec les
Dieux.
Aux athlétes dans Piſe elle ouvre la barriére;
Chante un vainqueur poudreux au bout de la
carriére;
Méne Achille ſanglant au bord du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Eſcaut ſous le joug de Louis.

. . . .

Son ſtyle impétueux ſouvent marche au haſard;
Chez elle un beau déſordre eſt un effet de l'art

Entre les exemples qu'on peut rapporter des Odes de la premiere espéce, j'ai cru ne pouvoir mieux choisir qu'un Cantique d'Isaïe, où ce Prophete, après avoir prédit aux Juifs leur retour de Babylone, & la chûte du Tyran qui les tenoit dans une dure servitude, les fait parler eux-mêmes, & leur met d'avance dans la bouche, les transports de joie & d'admiration dont ils seront saisis au moment de leur délivrance.

Comment est disparu ce maître impitoyable ?
Et comment du tribut dont nous fumes chargés
Sommes-nous soulagés ?
Le Seigneur a brisé le sceptre redoutable
Dont le poids accabloit les humains languissans,
Ce sceptre qui frappa d'une plaie incurable
Les peuples gémissans.
Nos cris sont appaisés, la terre est en silence ;
Le Seigneur a dompté ta barbare insolence,
O fier & rigoureux Tyran ;
Les cédres mêmes du Liban
Se réjouissent de ta perte.
Il est mort, disent-ils, & l'on ne verra plus
La montagne couverte
Des restes de nos troncs par le fer abattus.

Roi cruel, ton aſpect fit trembler les lieux ſombres,
Tout l'enfer ſe troubla, les plus ſuperbes ombres
Coururent pour te voir;
Les Rois des nations deſcendant de leur thrône,
T'allerent recevoir.
Toi-même, dirent-ils, ô Roi de Babylone,
Toi-même, comme nous, te voilà donc percé;
Sur la pouſſiére renverſé,
Des vers tu deviens la pâture,
Et ton lit eſt la fange impure.

Comment es-tu tombé des Cieux,
Aſtre brillant, fils de l'Aurore?
Puiſſant Roi, Prince audacieux,
La terre aujourd'hui te dévore.
Comment es-tu tombé des Cieux,
Aſtre brillant, fils de l'Aurore?

Dans ton cœur tu diſois: A Dieu même pareil;
J'établirai mon thrône au-deſſus du Soleil;
Et près de l'aquilon ſur la montagne ſainte,
J'irai m'aſſeoir ſans crainte:
A mes pieds trembleront les humains éperdus;
Tu le diſois, & tu n'es plus.

Les passans qui verront ton cadavre paroître,
Diront en se baissant pour te mieux reconnoître,
Est-ce là ce mortel l'effroi de l'univers,
Par qui tant de captifs soupiroient dans les fers;
Ce mortel dont le bras détruisit tant de villes,
Sous qui les champs les plus fertiles
Devenoient d'arides déserts?

Tous les Rois de la terre ont de la sépulture
Obtenu le dernier honneur:
Toi seul privé de ce bonheur,
En tous lieux rejetté, l'horreur de la nature;
Homicide d'un peuple à tes soins confié,
De ce peuple aujourd'hui tu te vois oublié.

Qu'on prépare à la mort ses enfans misérables;
La race des méchans ne subsistera pas:
Courez à tous ses fils annoncer le trépas;
Qu'ils périssent: l'auteur de leurs jours déplo-
rables
Les a remplis de son iniquité.
Frappez, faites sortir de leurs veines coupables
Tout le malheureux sang dont ils ont hérité.

Les Odes morales n'ont ni le même feu, ni le même emportement. Ce n'est plus un torrent qui se précipite du haut des montagnes, mais

une riviere qui roule majestueusement ses eaux. Cependant pour soutenir la dignité de son caractere, il faut une imagination riche & féconde, un génie noble & élevé, & beaucoup de magnificence & d'éclat dans l'expression. C'est ce qu'on peut appercevoir dans ces strophes d'une Ode de Rousseau à la Fortune :

Quel est donc le héros solide
Dont la gloire ne soit qu'à lui?
C'est un Roi que l'équité guide,
Et dont les vertus sont l'appui;
Qui prenant Titus pour modéle,
Du bonheur d'un peuple fidéle
Fait le plus cher de ses souhaits;
Qui fuit la basse flaterie,
Et qui, pere de la patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits.

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables Conquérans?
Des vœux outrés, des projets vastes;
Des Rois vaincus par des Tyrans.
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumans de carnage,

Un

Un peuple au fer abandonné,
Des meres pâles & ſanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des mains du ſoldat effréné.

Montrez-nous, Guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout ſon jour.
Voyons comment vos cœurs ſublimes
Du ſort ſoutiendront le retour.
Tant que ſa faveur vous ſeconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouït;
Mais au moindre revers funeſte,
Le maſque tombe, l'homme reſte,
Et le héros s'évanouït.

L'Ode galante demande, avec un air de gaieté, de la douceur, de la naïveté & de la délicateſſe, ſoit dans les penſées, ſoit dans l'expreſſion. Anacréon qui vivoit du tems de Cyrus, en a été le plus parfait modéle; & l'on en peut juger par cette traduction d'une de ſes principales Odes, quelqu'inférieure qu'elle ſoit à l'original.

Pour l'entendre, il faut ſe rappeller que les Anciens employoient

quelquefois des pigeons pour donner promptement de leurs nouvelles, quand ils alloient d'une ville à une autre. Le voyageur emportoit avec lui quelques pigeons, & les lâchoit quand il étoit arrivé, avec des billets attachés à leur cou. Ces oiseaux retournoient rapidement à leur colombier, & il n'y avoit point de voie plus prompte pour faire tenir des lettres. Anacréon feint qu'un pigeon qui portoit une lettre à sa maitresse, est rencontré par un Passant qui le questionne sur le sujet de son voyage.

LE PASSANT.

D'où viens-tu, Colombe aimable?
Ton plumage parfumé
Rend une odeur admirable,
Dont l'air est tout embaumé.
On t'a fait partir, je gage,
Pour quelque amoureux message.
Ne crain point, je suis discret,
De me dire ton secret.

LA COLOMBE.

Anacréon, ce Poete,
Si galant dans ses écrits,
Me dépêche vers Cloris.
D'une beauté plus parfaite

Son cœur ne peut être épris.
J'appartenois à Cypris,
Mais pour une chanſonnette
Il m'achetta d'elle un jour.
Je porte donc cette lettre
A l'objet de ſon amour.
Il a daigné me promettre
De m'affranchir au retour;
Mais un ſi doux eſclavage
Vaut mieux que la liberté:
A le ſervir tout m'engage,
Mon plaiſir, ma ſûreté.
Irois-je dans les campagnes
Dans les bois, ſur les montagnes,
Par-ci, par-là voltiger,
Pour quelque chétive graine
Qu'on ne trouve qu'avec peine,
Et ſouvent avec danger.
Anacréon à ſa table
Me régale de ſon pain,
Et je le prends dans ſa main.
Puis d'un nectar délectable,
De celui-même qu'il boit,
Il me donne un petit doigt.
Je danſe alors pour ſa belle,
Ou bien d'un battement d'aîle
Je l'évente mollement;
Après quoi tout doucement

Sur ſa lyre je me poſe,
Et j'y dors tranquillement.
Mais, ſans y penſer, je cauſe
Plus que je n'avois deſſein.
Laiſſe-moi-là, je te prie;
Tu m'as rendue à la fin
Plus jaſeuſe qu'une Pie.

Malherbe & Rouſſeau ſe ſont diſtingués par la Poëſie Lyrique, & l'on pourroit citer pluſieurs chanſons Françoiſes pour exemples d'Odes bacchiques & galantes.

La Cantate eſt une invention de nos jours. Elle a pris naiſſance en Italie, mais elle a reçû en France une forme toute nouvelle. C'eſt un petit Poëme fait pour être mis en chant, & qui contient une action dont le récit eſt fort court, & entremêlé d'ariettes.

Le Ballet eſt ordinairement compoſé d'un Prologue & de quatre Actes détachés, dont chacun renferme une action particuliére, un peu plus étendue que celle de la Cantate, entremêlé d'ariettes, & ſurtout accompagné de danſes; car c'eſt ce

qui lui a donné le nom de Ballet. Ces deux Poëmes roulent ſur la galanterie, & les vers qu'on y employe, doivent par conſéquent avoir avec de la douceur, une ſorte de molleſſe ; mais la Muſique eſt ce qui en fait le principal mérite.

CHAPITRE XVII.

De la Satyre.

LA Satyre a pour objet d'inſtruire les hommes en attaquant leurs vices & leurs ridicules On diſtingue deux eſpéces de Satyre ; l'une odieuſe & cruelle, où l'on ſe propoſe de noircir par la médiſance & par la calomnie, la réputation de ceux qu'on attaque, ſoit en les nommant, ſoit en les peignant de maniére à les rendre reconnoiſſables. Ce genre de Satyre eſt contraire au bon ordre, & à l'humanité, & l'on en doit proſcrire les Auteurs comme des peſtes publiques.

L'autre eſpéce de Satyre eſt innocente, & n'a rien de contraire à l'honnêteté. Elle ſe borne à cenſu-

rer les vices en général, sans faire d'application, & son intention est d'exciter à se corriger, ceux qui se reconnoissent dans les peintures qu'on leur présente. Tel est, par exemple dans Boileau, ce caractère général de l'avarice :

Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher,
Debout, dit l'Avarice, il est tems de marcher.
Hé! laissez-moi. Debout. Un moment. Tu repliques?
A peine le Soleil fait ouvrir les boutiques.
N'importe, leve-toi. Pourquoi faire, après tout?
Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine & l'ambre;
Rapporter de Goa le poivre & le gingembre.
Mais j'ai des biens en foule, & je m'en puis passer.
On n'en peut trop avoir, & pour en amasser,
Il ne faut épargner ni crime ni parjure;
Il faut souffrir la faim, & coucher sur la dure.
Eût-on plus de thrésors que n'en perdit Galet,
N'avoir dans sa maison ni meubles ni valet,
Parmi les tas de bled vivre de seigle & d'orge;
De peur de perdre un liard, souffrir qu'on vous égorge.

Eh, pourquoi cette épargne enfin ? L'ignores-tû ?
Afin qu'un héritier bien nourri, bien vêtu,
Profitant d'un thrésor en tes mains inutile,
De son train quelque jour embarrasse la ville.

Tels sont encore dans le même Poëte les caractères de l'hypocrisie, de la folle ambition, de la fureur du jeu, & des autres passions qui dégradent l'homme. Cette maniére de censurer les vices, quand elle est assaisonnée de traits piquants, & de beaux vers aisés à retenir, fait plus sûrement son effet qu'une triste & pesante morale. La Comédie se propose la même fin, & ne différe de la Satyre, qu'en ce que celle-ci est en récit, & l'autre en action.

Mais ce genre de Satyre en veut sur-tout aux ridicules, qui choquent ouvertement le bon sens & la raison ; c'est ainsi que ce galant,

De qui tout le métier
Est de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aller, à l'abri d'une perruque blonde,
De ses froides douceurs fatiguer tout le monde ;
Condamne la science, & blâmant tout écrit,
Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit,

Que c'est des gens de cour le plus beau privilége,
Et renvoie un sçavant dans le fond d'un collége.

Elle s'attachera principalement à purger le Parnasse des ouvrages capables d'infecter l'esprit de toute une nation ; maintiendra le bon goût, qui n'est autre chose qu'un sentiment délicat, qui nous fait discerner dans les ouvrages d'esprit, la beauté, la vérité, & la justesse des pensées & des expressions ; elle s'efforcera de proscrire le style burlesque, ou le style empoulé ; le goût des Romans si propres, non-seulement à corrompre le cœur, mais encore à gâter l'esprit, en le remplissant d'idées fausses & de sentimens contraires à ceux de la nature ; elle s'élevera contre l'amour des pointes, & des mauvais jeux de mots ; en un mot, contre le faux bel esprit enfant de l'ignorance & de la présomption, d'autant plus dangereux qu'il s'insinue sous des dehors éblouissants, & dont une Satyre ingénieuse, mais toujours innocente, peut seule arrêter les rapides progrès.

Si l'on se permet, pour le bien de la société, d'y attaquer les ridicules des ouvrages, on doit toujours respecter les personnes; & c'est ainsi que Boileau se justifie de la liberté qu'il a prise de censurer les mauvais Ecrivains de son tems.

En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux?
Ma Muse, en écrivant charitable & discrete,
Sçait de l'homme d'honneur distinguer le Poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
Qu'on prise sa candeur & sa civilité,
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère,
On le veut, j'y souscris, & suis prêt de me taire;
Mais que pour un modéle on montre ses écrits,
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits,
Comme Roi des Auteurs qu'on l'éléve à l'empire,
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire;
Et s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, & comme ce Barbier,
Faire dire aux roseaux par un nouvel organe:
Midas, le Roi Midas a des oreilles d'âne.

Les Grecs n'ont pas connu la Satyre telle qu'on vient de la caracté-

riser. Les Romains ont eu plusieurs Poëtes satyriques dont Horace est sans contredit le meilleur; il vivoit sous Auguste, dans une cour également sçavante & polie. Il répandit dans la Satyre un aimable enjouement, & de ce sel qui pique & qui réjouit sans avoir rien d'amer. Il décria les sots, mais il plut aux gens sensés.

Juvenal parut sous les régnes de Néron & de Domitien, dans un tems où le bon goût commençoit à se corrompre. C'étoit un homme paîtri de bile, & comme il le dit lui-même, la colère lui tenoit lieu de Muse & d'Apollon.

Juvénal élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages tout pleins d'affreuses vérités,
Etincellent souvent de sublimes beautés.

Perse qui vivoit peu de tems avant Juvenal, avoit de la douceur dans le caractère, & beaucoup de vigueur dans l'esprit; ses vers sont forts & nerveux, mais obscurs par trop de précision.

Perse en ses vers obscurs, mais serrés & pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Boileau, qui dans ses Satyres a été l'Horace des François, approche fort du caractère du Poëte Latin, & Louis le Grand, juste estimateur du mérite, l'honora de son estime & de sa bienveillance. Quoiqu'il eût pris Horace pour son principal modéle, il n'a pas laissé d'emprunter dans Perse & dans Juvénal, un grand nombre de leurs plus beaux traits; mais en imitant ces Poëtes, il s'est rendu original par le tour particulier qu'il a donné à ses imitations. Zelé partisan de la vertu, du bon sens & de l'exacte raison, il s'étoit proposé d'attaquer les vices en général, & les mauvais Ecrivains en particulier. Il a beaucoup d'ordre, de netteté & de justesse dans ses pensées. Son style est vif, serré, & ne souffre rien d'inutile; mais toujours clair & orné de ces riches images, qui font l'essence de la Poësie. Personne n'a mieux connu que lui la véritable harmonie des vers, & l'art de peindre les objets par le son & par l'arrangement des mots.

CHAPITRE XVIII.

De l'Epître en Vers.

L'EPISTRE en vers n'a point d'objet déterminé, & le bon Poëte peut y traiter avec succès tous les sujets qui se présentent à son imagination; car le propre de la Poësie est d'embellir tout, & de faire naître des fleurs dans les champs les plus arides. Mais l'agréable ne sçauroit long-tems plaire, si l'utile n'y est joint; & le desir naturel que nous avons d'apprendre, nous fait rejetter les vers les mieux tournés, s'ils ne nous présentent que de vains sons, & d'harmonieuses bagatelles. Ainsi comme le but de la Satyre est de corriger les vices & les ridicules, celui de l'Epître en vers doit être d'enseigner la vertu, & de perfectionner la raison. Elle embrasse la morale Chrétienne, les devoirs de la vie civile, les préceptes du bon goût si utile pour répandre dans la société, la douceur des moeurs & la

politesse du langage. Elle fait l'éloge des grands Princes, des hommes vertueux, & de ceux qui se distinguent par de grands talens. Ce sont des exemples qu'elle met devant les yeux, & la maniere dont elle les présente, invite à les imiter. Son style simple, noble, élégant, s'éleve ou s'abaisse, selon que la matiére a plus ou moins de dignité. Elle doit sans cesse offrir des images poëtiques, de riantes descriptions, des narrations vives & agréables, des traits ingénieux. Elle demande surtout beaucoup de variété, pour ne pas tomber dans une ennuyeuse monotonie.

Les Epîtres d'Horace renferment toutes les qualités qu'on vient d'exposer. Boileau ne lui est pas inférieur, si même il ne l'a surpassé. Voici l'extrait de sa premiere Epître adressée au Roi Louis XIV. Ce Grand Prince, tout maître qu'il étoit de ses mouvemens, ne put en entendre le récit, sans laisser paroître sur son visage, une sorte d'émotion, & dit au Poëte d'un air vif & animé : *Cela est très-beau, cela est admirable ; Je vous*

louerois davantage, si vous ne m'aviez pas tant loué.

Il est plus d'une gloire. Envain aux conquérans
L'erreur parmi les Rois donne les premiers rangs:
Entre les grands héros ce sont les plus vulgaires.
Chaque siécle est fécond en heureux téméraires.
Chaque climat produit des favoris de Mars.
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars.
On a vû mille fois des fanges Méotides,
Sortir des conquérans Goths, Vandales, Gépides.
Mais un Roi, vraîment Roi, qui sage en ses projets,
Sçache en un calme heureux maintenir ses sujets,
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
Il faut pour le trouver, courir toute l'histoire.
La terre compte peu de ces Rois bienfaisans,
Le ciel à les former se prépare long-tems.
Tel fut cet Empereur, sous qui Rome adorée,
Vit renaître les jours de Saturne & de Rhée,
Qui rendit de son joug l'univers amoureux,
Qu'on n'alla jamais voir, sans revenir heureux,
Qui soupiroit le soir si sa main fortunée
N'avoit par ses bienfaits signalé sa journée.
Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.
Mais où cherchai-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous?

Grand Roi, ſans recourir aux hiſtoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vû dans les plaines Belgiques,
Quand l'ennemi vaincu déſertant ſes remparts,
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toi-même te borner au fort de la victoire,
Et chercher dans la paix une plus juſte gloire ?
Ce ſont-là les exploits que tu dois avouer,
Et c'eſt par-là, grand Roi, que je te veux louer.
Aſſez d'autres ſans moi, d'un ſtyle moins timide,
Suivront aux champs de Mars ton courage rapide,
Iront de ta valeur effrayer l'univers,
Et camper devant Dole au milieu des hyvers.
Pour moi, loin des combats, ſur un ton moins terrible,
Je dirai les exploits de ton regne paiſible;
Je peindrai les plaiſirs en foule renaiſſans,
Les oppreſſeurs du peuple à leur tour gémiſſans.
On verra par quels ſoins ta ſage prévoyance,
Au fort de la famine entretint l'abondance;
On verra les abus par ta main réformés,
La licence & l'orgueil en tous lieux réprimés,
Du débris des Traitans ton épargne groſſie,
Des ſubſides affreux la rigueur adoucie,
Le ſoldat dans la paix ſage & laborieux,
Nos artiſans groſſiers rendus induſtrieux,
Et nos voiſins fruſtrés de ces tributs ſerviles
Que payoit à leur art le luxe de nos villes.

Tantôt je tracerai tes pompeux bâtimens,
Du loiſir d'un héros nobles amuſemens.
J'entends déja frémir les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis au pied des Pirénées.
Déja de tous côtés la Chicanne aux abois,
S'enfuit au ſeul aſpect de tes nouvelles loix.
O que ta main par-là va ſauver de pupilles!
Que de ſçavans plaideurs déſormais inutiles!
Qui ne ſent point l'effet de tes ſoins généreux?
L'univers ſous ton regne a-t-il des malheureux?
Eſt-il quelque vertu dans les glaces de l'ourſe,
Ni dans les lieux brûlés où le jour prend ſa ſource,
Dont la triſte indigence oſe encore approcher,
Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher?
C'eſt par toi qu'on va voir les Muſes enrichies,
De leur longue diſette à jamais affranchies.
Grand Roi, pourſui toujours, aſſûre leur repos;
Sans elles un héros n'eſt pas long tems héros;
Bientôt, quoi qu'il ait fait, la Mort d'une ombre noire
Enveloppe avec lui ſon nom & ſon hiſtoire.
Envain pour s'exempter de l'oubli du cercueil,
Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil;
Envain malgré les vents, aux bords de l'Heſpérie
Enée enfin porta ſes dieux & ſa patrie;
Sans le ſecours des vers, leurs noms tant publiés,
Seroient depuis mille ans avec eux oubliés.

Non,

Non, à quelques hauts faits que ton deſtin t'appelle,
Sans le ſecours ſoigneux d'une Muſe fidelle,
Pour t'immortaliſer, tu fais de vains efforts ;
Apollon te la doit, ouvre-lui tes thréſors.
En Poëtes fameux rends nos climats fertiles;
Un Auguſte aiſément peut faire des Virgiles.
Que d'illuſtres témoins de ta vaſte bonté
Vont pour toi dépoſer à la poſtérité !
Pour moi qui ſur ton nom déja brûlant d'écrire,
Sens au bout de ma plume expirer la ſatyre,
Je n'oſe de mes vers vanter ici le prix ;
Toutefois ſi quelqu'un de mes foibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t-il ſon uſage ;
Et comme tes exploits étonnant les lecteurs,
Seront à peine crus ſur la foi des auteurs,
Si quelque eſprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour pour les rendre croyables :
Boileau qui dans ſes vers pleins de ſincérité,
Jadis à tout ſon ſiécle a dit la vérité,
Qui mit à tout blâmer ſon étude & ſa gloire,
A pourtant de ce Roi parlé comme l'hiſtoire.



CHAPITRE XIX.

Du Poëme Didactique.

LE Poëme Didactique eſt ainſi nommé d'un mot qui veut dire, enſeigner. C'eſt un ouvrage uniquement deſtiné à l'inſtruction, & qui a pour objet d'expoſer les principes d'une ſcience ou d'un art.

L'intention du Poëte Didactique, eſt d'ôter aux préceptes ce qu'ils ont par eux-mêmes de ſec & de rebutant, en y répandant les charmes de la Poëſie & les graces de la Verſification. Son intention eſt encore d'imprimer plus fortement ſes inſtructions dans la mémoire, parce que les vers étant aſſujettis à une meſure réguliere, ſont plus aiſés à retenir que la proſe.

Mais tout Poëme Didactique eſt froid & ennuyeux, s'il eſt uniforme dans ſa matiére & dans ſon ſtyle. Il faut pour piquer la curioſité, que le Poëte, par rapport à la matiére, préſente ſans ceſſe de nouveaux objets; qu'il y entremêle des récits

intéressants, des descriptions amusantes, & que par des peintures gracieuses & toutes différentes les unes des autres, il promene agréablement l'esprit du Lecteur, & le rende attentif à ses enseignemens. Ce sera une galerie de peinture, où l'on verra tour-à-tour des paysages, des portraits & des tableaux d'histoire.

Le style du Poëme Didactique ne demande pas moins de variété. Outre que l'harmonie du vers doit être tantôt douce, coulante & légère, tantôt vive, forte & frappante; il faut que tout y soit animé par la hardiesse des figures & par la vivacité de l'expression. Les Géorgiques de Virgile qui contiennent des préceptes pour le ménage de la campagne, ont toûjours passé pour le chef-d'oeuvre de la Poësie Latine. L'art Poëtique de Boileau, est peut-être ce que nous avons de plus parfait dans la Poësie Françoise, & il n'y a point d'ouvrage plus propre à former le goût, soit qu'on y considére la solidité des préceptes, la justesse des pensées & des raisonne-

mens ; soit qu'on fasse attention à la beauté du style, & au merveilleux talent qu'a eu le Poëte, de donner l'exemple de chaque précepte, par sa maniére de l'exprimer. Les Géorgiques de Virgile firent les délices d'Auguste. Louis XIV. prit beaucoup de plaisir à entendre réciter l'art Poëtique de Boileau, & se fit même répéter quelques endroits qui l'avoient le plus frappé. Ces deux Grands Princes avoient reçû en naissant un jugement exquis, & un goût sûr & vif, pour tout ce qu'il y a de beau & de vrai dans les ouvrages d'esprit.

CHAPITRE XX.

De l'Elégie.

Les pleurs qui accompagnent les funérailles, ont donné naissance à l'Elégie. Ce mot signifie, une plainte, un discours qui tend à exciter la compassion.

La plaintive Elégie en longs habits de deuil,
Sçait les cheveux épars gémir sur un cercueil.

Ainsi ce petit Poëme par sa nature doit être négligé dans ses ornemens, & cherche moins à plaire qu'à toucher.

On a aussi employé l'Elégie à exprimer les plaintes douloureuses des Amans maltraités, ou les transports de leur joye lorsqu'ils se sont cru heureux. C'est un ouvrage de pur sentiment, & le cœur seul doit y parler. Son objet sera donc de peindre la douleur douce, tendre & passionnée d'une ame mélancholique, & l'on n'y admettra ni fureur, ni emportement. De-là, il s'ensuit que son style doit être simple, facile, naturel & délicat, sans apprêt & sans affectation.

Les Grecs & les Latins avoient pour l'Elégie un vers particulier, qu'ils nommoient Elégiaque. Ce vers qui est de cinq mesures, marchoit immédiatement après un vers de six mesures, & cette inégalité avoit fait donner à l'Elégie le nom de boiteuse. En effet, ce vers court qui suit un vers plus long, produit une cadence molle & languissante, comme d'une personne abatue, &

qui a de la peine à se soûtenir.

L'Elégie Françoise n'a point eu jusqu'ici d'espéce de vers qui lui fût propre. On n'y a employé que des vers héroïques ou de six mesures, ce qui lui donne une marche trop soutenue, & contraire à l'air de langueur & de négligence qu'elle doit avoir : mais il ne faut s'en prendre ni à la Langue, ni à la Poësie Françoise ; car il étoit aisé de donner à notre Elégie une marche inégale & boiteuse, en joignant un vers court à un vers plus long, comme dans cet extrait d'une piéce où Malherbe console un ami sur la mort de sa fille :

Mais elle étoit du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

La cadence de ces vers ressemble à celle des Elégies Grecques & Latines.



CHAPITRE XXI.

Du Sonnet.

LE Sonnet eſt né en France, & les Italiens ont fait de vains efforts pour s'en approprier l'origine. Ce Poëme n'eſt que de quatorze vers; mais les régles en ſont ſi ſévéres, qu'il n'y a guéres d'ouvrage plus difficile, ni rien de ſi rare qu'un Sonnet ſans défaut. C'eſt, ſelon toute apparence, ce qui l'a fait abandonner, car on n'en fait preſque plus. Il ne doit rouler que ſur une penſée, qu'on y développe de maniére qu'on réſerve pour la fin ce qu'elle a de plus fort & de plus piquant. Les quatorze vers doivent être partagés en deux Quatrains & deux Tercets. Le Quatrain, eſt un aſſemblage de quatre vers, qui renferment un ſens complet, & les rimes y ſont croiſées. Le Tercet eſt, un aſſemblage de trois vers, qui doivent auſſi former un ſens complet, ou preſque complet. Les deux Quatrains ont les mêmes rimes, & le

dernier vers du premier Tercet doit rimer avec le second vers du second Tercet. Au reste, on ne souffre dans ce petit Poëme ni un vers foible, ni la répétition d'un même mot, ni aucune sorte de négligence. Cependant, quelque contrainte qu'imposent les loix du Sonnet, il faut que tout y paroisse libre, aisé, naturel, & qu'on n'y sente point le travail.

La matiére ordinaire des Sonnets est la morale ou la galanterie. Le style doit en être noble, élégant, harmonieux, & l'on y employe ordinairement les vers Alexandrins ou de douze syllabes. On a fait aussi des Sonnets enjoués & badins, mais ce sont des exceptions de la régle générale. On rapportera pour exemples, deux Sonnets d'une grande réputation, l'un de Malherbe, & l'autre de Malleville.

Beaux & grands bâtimens d'éternelle structure,
Superbes de matiére & d'ouvrages divers,
Où le plus digne Roi qui soit dans l'univers,
Aux miracles de l'art fait céder la nature.

Beau parc & beaux jardins, qui dans votre clôture,
Avez toûjours des fleurs & des ombrages verds,
Non sans quelque démon qui défend aux hyvers
D'en effacer jamais l'agréable peinture.

Lieux, qui donnez aux cœurs tant d'aimables désirs,
Bois, fontaines, canaux, si parmi vos plaisirs
Mon humeur est chagrine, & mon visage triste,

Ce n'est pas qu'en effet vous n'ayez des appas;
Mais, quoi que vous ayez, vous n'avez point Caliste,
Et moi je ne vois rien, quand je ne la vois pas.

LA BELLE MATINEUSE.

Le silence régnoit sur la terre & sur l'onde,
L'air devenoit serein, & l'Olympe vermeil,
Et l'amoureux Zéphyre affranchi du sommeil,
Ressuscitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'aurore déployoit l'or de sa tresse blonde,
Et semoit de rubis le chemin du Soleil;
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde,

Quand la jeune Philis au visage riant,
Sortant de son palais plus clair que l'orient,
Fit voir une lumiére & plus vive & plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux,
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

CHAPITRE XXII.

De l'Epigramme & du Madrigal.

L'EPIGRAMME & le Madrigal qui termineront ce Traité de la Poësie Françoise, ne peuvent être regardés comme de vrais Poëmes, parce qu'il ne faut, pour ces petits ouvrages, qu'un peu d'imagination, & que ce sont plûtôt des productions du hasard que du génie. Mais il faut dire aussi, que le hasard qui fait faire une bonne Epigramme, ou un bon Madrigal, n'arrive qu'à un homme d'esprit.

L'Epigramme, dans son origine, signifioit une Inscription, comme celles qu'on voit dans la galerie de Versailles, dans les Places des Victoires & de Louis le Grand, sur les Médailles, & sur les Frontispices des Monumens publics. Ces Inscriptions doivent être conçûes en termes no-

bles, simples & concis. Elles admettent également la prose & les vers, & l'on doit surtout en bannir les ornemens recherchés.

L'Epigramme est aujourd'hui le nom d'un petit ouvrage en vers qui roule sur une plaisanterie, sur un bon mot ingénieusement tourné, dont la chûte, qu'on appelle la pointe, doit avoir quelque chose qui pique & qui surprenne. Sa principale qualité est d'être fort courte comme celles-ci :

Ci gît ma femme, oh qu'elle est bien
Pour son repos & pour le mien.

Voulez-vous vous en défaire?
Ne cherchez point d'assassins;
Donnez-lui deux Médecins,
Et qui soient d'avis contraire.

On abuse de l'Epigramme quand on s'en sert pour mordre & pour déchirer la réputation de celui qui en est l'objet. Alors elle est moins une marque d'esprit, que de mauvais cœur.

Le Madrigal finit aussi par une chûte, mais elle doit être douce, simple, & avoir tout à la fois quelque

chose de noble & de gracieux; comme celui-ci qui fut fait lorsque le feu Roi donna la paix à toute l'Europe :

Dès que tu fais un pas, l'Europe est en allarmes,
Et contre l'effort de tes armes
Rien ne la pourroit soûtenir.
Mais dans un calme heureux tu gouvernes la terre.
Quand on peut lancer le tonnerre,
Qu'il est beau de le retenir !



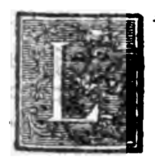
TRAITÉ
DE
L'ÉLOQUENCE.



TRAITÉ DE L'ÉLOQUENCE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Eloquence en général.



L'ELOQUENCE considérée en général, embrasse toutes les matiéres qui peuvent être l'objet de nos discours, & n'appartient pas plus à la Prose qu'à la Poësie, aux discours publics, soit dans la chaire, soit au barreau, soit dans les conseils, qu'aux négociations particuliéres, aux lettres, & même aux conversations; car quelque occasion qu'on ait de parler aux hommes, on

ſe propoſe ou de les inſtruire, ou de les perſuader, ou de les toucher; de louer, ou de blâmer; de reprendre, de conſoler, de calmer la colère, de réprimer l'orgueil, &c. Or il eſt certain que l'homme éloquent remplira facilement ces objets, & que ſans l'Eloquence, il eſt impoſſible de les bien remplir. Cette Eloquence qu'on appelle avec raiſon la Reine des volontés, ſe réduit à deux points principaux, dont le premier conſiſte à découvrir ſur quelque ſujet que ce ſoit, les choſes qu'il faut dire; & le ſecond, à les dire comme il faut, en les revêtant des ornemens qui leur ſont propres.

Les recherches, pour découvrir ce qu'il faut dire, doivent toujours tendre à la vérité, & la premiere qualité qu'on exige de l'homme éloquent, c'eſt qu'il ſoit homme de bien; mais pour préſenter avec fruit la vérité, il faut lui donner une parure convenable, la dépouiller de ce qu'elle a de triſte & d'auſtere, & l'inſinuer dans les cœurs en flattant l'oreille, dont le jugement ſuperbe & délicat, n'admet que ce qui eſt

assaisonné de douceur & d'agrément. Il faut imiter le Médecin, qui pour faire boire à un enfant malade le suc amer de l'absynthe, arrose de miel les bords du vase, & par cette innocente tromperie, l'invite à prendre le breuvage qui doit le guérir.

CHAPITRE II.

S'il y a un art pour l'Eloquence.

ON demande si l'Eloquence est nécessairement un don de la nature, & si elle peut se passer de régles & de préceptes. On peut répondre que l'étude seule, sans le secours d'un génie riche & fécond, ne peut rien produire que de médiocre & d'imparfait; mais que d'un autre côté, on ne doit attendre du génie le plus heureux, qu'une abondance stérile, & une aveugle impétuosité, s'il n'est nourri de connoissances solides, & dirigé par les préceptes de l'art.

Il y a un art pour l'Eloquence, il n'en faut point douter; & cet art n'est autre chose qu'un recueil d'ob-

ſervations, que des hommes d'eſprit & de bon ſens ont faites d'après ceux qui parloient ou qui écrivoient bien. Leurs remarques ont ſervi de régles pour bien penſer & pour bien parler, & ces remarques raſſemblées & miſes en ordre, ont formé ce qu'on appelle la Rhétorique, ou autrement l'art de parler.

CHAPITRE III.

De l'origine de la Rhétorique.

LES Anciens avoient une ſi haute idée de la Rhétorique, qu'ils ne pouvoient ſe perſuader qu'elle fût une invention humaine, & regardoient cet art comme le plus riche préſent qu'ils euſſent pû recevoir des Dieux. Ils contoient qu'au commencement, les hommes vivoient épars dans les campagnes, broutant l'herbe comme les bêtes ſauvages, & ſe retirant comme elles, dans des cavernes, ou dans le fond des forêts. La raiſon ne les éclairoit pas aſſez, pour leur faire connoître l'avantage

qu'ils trouveroient à former entre-eux des sociétés. Ils se faisoient au contraire une guerre cruelle, & combattoient sans cesse, ou pour le gland dont ils se nourrissoient, ou pour les objets de leurs passions. Dépourvûs de tout secours, & attaqués de tous côtés par les lions, les tigres & autres bêtes féroces, ils périssoient dans un stupide silence, & c'étoit fait de la race humaine, si Prométhée ne se fût rendu son intercesseur auprès de Jupiter. Il lui expose dans les termes les plus pathétiques la misère & les besoins des hommes ; le Souverain des Dieux est touché de compassion, & après avoir délibéré sur les différens moyens de les soulager, il se détermine à leur envoyer la Rhétorique. Son premier effet devoit être de leur persuader de s'unir pour leur défense commune, & de leur inspirer l'amour de la justice, qui seule pouvoit établir entre-eux une société durable. Après cette délibération, Jupiter appelle Mercure, & lui ordonne de porter la Rhétorique aux hommes, non pour leur être donnée à tous générale-

ment, car il n'étoit pas nécessaire qu'ils eussent tous une portion de ce présent ; mais son intention étoit qu'il choisît ceux, qui par leurs dispositions naturelles, seroient le plus capables d'en faire un bon usage, soit pour leur propre conservation, soit pour celle de leurs semblables. Mercure exécute les ordres de Jupiter, & à peine la Rhétorique se fut-elle montrée aux hommes, qu'ils ouvrirent les yeux sur leur misère, & eurent honte de cette vie brutale qu'ils passoient au milieu des animaux. Ils cessent de se faire la guerre, & se rapprochent peu-à-peu les uns des autres. Bien-tôt ils descendent des montagnes, & s'assemblent par troupes en différents cantons. Ils ne parviennent pas tout d'un coup à se construire des logemens, mais leurs idées se développent, & leur industrie s'augmente à mesure que la Rhétorique leur fait entendre sa voix. Ils bâtissent des villes, & en partagent les habitans en plusieurs classes ; ils établissent des loix, sous l'autorité desquelles ils puissent vivre en sûreté, & nomment des Magistrats pour les

faire observer. Ensuite réfléchissant sur l'heureux changement de leur condition, ils levent les mains au Ciel d'où leur vient un si grand bien, & pénétrés de la plus vive reconnoissance envers les Dieux, ils leur offrent dans des Cantiques d'actions de graces, les prémices de l'art de parler.

En dépouillant ce récit de ce qu'il a de fabuleux, on trouvera dans la Poësie la premiere origine de l'Eloquence, car on a écrit en vers avant que d'écrire en prose; la nature qui est notre premiere maîtresse, nous a elle-même appris à nous exprimer avec des paroles mesurées & cadencées, comme elle a appris aux oiseaux à chanter. L'utilité porta ensuite les hommes à cultiver ce présent de la nature; la réflexion & l'expérience le perfectionnerent peu-à-peu, & il s'en forma un art avec le secours duquel les Législateurs & les Fondateurs des villes, ont commencé à faire sentir aux hommes le pouvoir de la parole, en les amenant, sans les contraindre, sous le joug de la loi & de la raison, en les faisant con-

sentir à obéir volontairement à leurs semblables, & à concourir tous par différentes voies, à l'avantage commun de leurs Concitoyens.

CHAPITRE IV.

De la Grammaire.

LE soin de polir le langage & d'en adoucir la rudesse, fit naître les préceptes de la Grammaire, dont l'étude est le premier degré pour s'élever à la parfaite Eloquence, & comme le fondement de ce bel édifice.

Elle comprend une suite d'observations sur la qualité des mots, sur leur signification & sur leur usage; sur la construction des phrases, sur les différentes formes qu'il faut leur donner, afin qu'elles puissent affecter agréablement l'oreille, ce qui est un point essentiel dans l'Eloquence. Car envain nous présenteroit-on les plus sublimes pensées, & les plus beaux sentimens; l'ame qui n'en reçoit l'impression que par l'organe de l'ouie, comme par un canal qui

les lui tranſmet, les rejette avec mépris, ſi l'oreille eſt bleſſée par des ſons rudes, par un ſtyle trop coupé, trop ſec & trop uniforme.

On a établi en conſéquence, la néceſſité de parler purement, correctement & élégamment. On parle purement, quand on ſe ſert de mots qui ſont du bon uſage, & l'on appelle le bon uſage en fait de langue, ce qui eſt conforme à la façon de parler des honnêtes gens qui ont l'eſprit cultivé ; comme en fait de mœurs, on appelle le bon uſage, ce qui a l'approbation des gens de bien. Le vice contraire à la pureté du langage, eſt le barbariſme, qui conſiſte à employer des mots trop vieux, impropres ou eſtropiés, ou des mots empruntés, ſoit du jargon des provinces, ſoit d'une langue étrangere, & qui n'ayent pas encore été adoptés par les bons Ecrivains, ni par les gens qui parlent bien.

On parle correctement, lorſque la conſtruction des phraſes eſt réguliére, que le tour en eſt clair, & n'a rien de louche, d'obſcur ou d'équivoque ; le vice contraire eſt ce qu'on

appelle solécisme, & consiste dans les constructions mal faites, & dans des assemblages de mots qui ne soient pas liés entre-eux par un sens suivi.

Ces deux premieres qualités du langage conduisent à l'élégance du discours, qui demande un heureux choix de mots propres & du bel usage, & une maniere de les arranger qui rende les phrases coulantes, légères, & agréables à l'oreille, soit par leur variété, soit par l'harmonie qu'on leur donne; mais cette troisiéme qualité du langage appartient principalement à la Rhétorique, & l'on en parlera plus amplement dans la suite.

CHAPITRE V.

Des parties de la Rhétorique.

ON considere dans tout ouvrage d'esprit, de quelque nature qu'il soit, trois parties principales; l'Invention, qui consiste à trouver les pensées, les preuves, & les raisonnemens qui doivent faire le fonds d'un discours;

discours ; la Disposition, dont le propre est de bien distribuer les pensées, les preuves & les raisonnemens ; & l'Elocution, qui constitue essentiellement l'Eloquence, & qui est à son égard, à peu-près ce que le coloris est à l'égard de la peinture. Nous allons traiter séparément ces trois parties.

CHAPITRE VI.

De l'Invention.

L'INVENTION est l'ame de l'Eloquence, & n'a pas seulement pour objet, de trouver facilement les pensées qui doivent entrer dans un discours, ce qui est l'ouvrage de l'imagination ; mais il faut de plus en faire un bon choix & les bien assortir entre-elles, ce qui appartient au jugement. La facilité de trouver des pensées ne manque à personne pour peu qu'on ait l'esprit cultivé par la lecture. Il y a même une dangereuse fertilité qu'on décore mal-à-propos du nom de génie, qui ne sert qu'à étouffer les bonnes semences par le

mêlange des mauvaises herbes, & à rendre l'esprit stérile en pensées vraies, justes & raisonnables.

Le vrai génie, l'Invention proprement dite, consiste à démêler entre les pensées qui se présentent à l'imagination, celles qui sont les plus convenables au sujet qu'on traite, les plus naturelles, les plus nobles & les plus solides; à rejetter celles qui sont fausses, frivoles ou triviales; à considérer le tems, le lieu où l'on parle, ce qu'on se doit à soi-même, & ce qu'on doit à ceux qui écoutent; en un mot, à dire ce qu'il faut, & ce que demande la bienséance: car il y a une bienséance à observer pour les pensées qu'on emploie dans chaque genre d'ouvrage, comme il y en a une pour les expressions, pour tous les ouvrages de l'art, en un mot, pour toutes les actions de la vie. Il faut des pensées différentes pour chaque état, chaque condition, chaque âge & chaque circonstance des tems & des lieux. On manqueroit, par exemple, à la bienséance, si dans de petits sujets on employoit les pensées les plus nobles & les plus relevées, ou

si l'on en employoit de basses & de rampantes, lorsqu'il seroit question de traiter des sujets qui par eux-mêmes ont de la grandeur & de la majesté. On pêcheroit contre la bienséance, si l'on faisoit agir & penser un scélérat comme un homme de bien, & un fou comme un homme sensé. En un mot, la bienséance résulte de la proportion, de la convenance & de l'assortiment qu'on doit appercevoir dans les discours d'Eloquence, comme dans la Poësie, dans la Peinture, &c. Ce fut l'observation de cette convenance qui attira tant d'éloges à ce Peintre de l'antiquité qui peignit le sacrifice d'Iphigénie. Après avoir donné à Calchas un air fort triste, & à Ulysse un air plus triste encore, il représenta Menelas fondant en larmes; & ayant ainsi épuisé les plus fortes expressions de la tristesse & de l'affliction, il crut qu'il convenoit de couvrir d'un voile la tête d'Agamemnon; car autrement il n'eût pû exprimer avec la proportion & la vérité convenables, l'excès de la douleur où devoit être plongé ce pere infortuné.

J'ai parlé dans le Traité de la Poësie, des différens caractères de pensées, & l'on peut de plus consulter sur cette matiére, la maniére de bien penser dans les ouvrages d'esprit par le P. Bouhours ; mais comme on présente les pensées sous différentes formes ou tournures, il est à propos de les expliquer : c'est ce qu'on appelle les figures de pensées.

CHAPITRE VII.

Des Figures de pensées.

CEs figures ne sont autre chose que des expressions de la nature. Quand notre âme est agitée de quelques mouvemens ou de quelques passions, elle les fait éclater au dehors, même dans la conversation, pour peu qu'elle soit animée, par des exclamations, par des interrogations, des exagérations, & autres figures de toute espéce.

Ces figures servent à donner au discours, non-seulement de la variété, mais encore de la vivacité, de la force, & de l'agrément, quand elles

ſe préſentent naturellement, quand on les place à propos, & que l'artifice de l'Orateur ne s'y montre pas trop à découvert.

Je vais en parcourir les principales.

ARTICLE PREMIER.

De l'Apoſtrophe.

L'APOSTROPHE ſe fait, quand l'Orateur interrompant le fil de ſon diſcours, adreſſe tout-à-coup la parole à des perſonnes ſoit préſentes, ſoit abſentes, mortes ou vivantes, & quelquefois à des choſes inanimées.

C'eſt ainſi que dans l'Oraiſon funébre de la Reine d'Angleterre, M. Boſſuet termine l'éloge qu'il fait des vertus de Charles I. par une apoſtrophe à la Reine ſa femme, toute morte qu'elle eſt :

« Grande Reine, je ſatisfais à vos » plus tendres deſirs quand je célébre ce Monarque ; & ce cœur qui » n'a jamais vécu que pour lui, ſe » réveille, tout poudre qu'il eſt, & » devient ſenſible, même ſous ce

» drap mortuaire, au nom d'un époux
» si cher. »

C'est ainsi que M. Fléchier, en louant la charité de la Duchesse d'Aiguillon, apostrophe jusqu'aux Hôpitaux :

« Retraites sombres, où la honte
» renferme la pauvreté, combien de
» fois a-t-elle fait couler jusqu'à vous
» ses consolations & ses aumônes ?
» Inquiéte de vos besoins & de vos
» chagrins, & plus soigneuse de ca-
» cher ses charités, que vous ne l'é-
» tiez de cacher votre misère. »

ARTICLE II.

De l'Exclamation.

CETTE figure est l'effet d'un mouvement de joie, de douleur, de surprise, de colère, &c.

Telle est cette exclamation :

« O ciel ! ô terre ! étonnez-vous à
» ce prodige nouveau, c'est que par-
» mi tant de témoignages de l'amour
» divin, il y ait tant d'incrédules &
» d'insensibles ! »

Ou celle de Cornélie, lorsqu'on

lui apprend que César a versé des larmes en voyant la tête de Pompée son mari :

O soupirs, ô respect ! ô qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi lorsqu'il n'est plus à craindre !

ARTICLE III.

De l'Interrogation.

Les interrogations dans les discours d'éloquence, ont moins pour objet de questionner ceux à qui on parle, que de les convaincre ou de les confondre.

« Ne voulez-vous jamais faire autre chose, dit Démosthene aux Athéniens, qu'aller par la ville vous demander les uns aux autres : Que dit-on de nouveau ? Et que peut-on vous apprendre de plus nouveau que ce que vous voyez ? Un homme de Macédoine se rend maître des Athéniens, & fait la loi à toute la Grece. Philippe est-il mort ? dira l'un ; Non, répondra l'autre, il n'est que malade. Hé, que vous importe, Messieurs, qu'il vive, ou qu'il

» meure ? Quand le ciel vous en au-
» roit délivrés, vous vous feriez bien-
» tôt vous-mêmes un autre Philippe. »

On a remarqué que rien n'imite mieux les passions, que ces sortes d'interrogations & de réponses; elles causent naturellement une certaine émotion à ceux qu'on interroge; on les trompe par cette adresse, & ils prennent les discours les plus médités pour des choses dites sur le champ, & dans la chaleur de la passion.

Cette figure qui est d'un grand usage dans le sublime & dans le pathétique, se trouve fréquemment dans les Poëtes & dans les Orateurs.

ARTICLE IV.

Des Descriptions.

LES Descriptions dans les ouvrages d'Eloquence, s'appellent aussi peintures ou images, & sont, d'un côté très-propres à rendre un discours brillant & fleuri ; de l'autre, à lui donner du poids, de la magnificence & de la force. Ce sont des

pensées qui par leur assemblage, peignent les objets à l'esprit, ou les mettent sous les yeux de ceux qui écoutent, comme dans cet exemple, où Josabeth parle de Joas qu'on avoit sauvé des mains des soldats qui l'égorgeoient :

Hélas ! l'état horrible où le Ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De Princes égorgés la chambre étoit remplie ;
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas laissé pour mort, frappe soudain ma vûe.
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jettée envain,
Et foible le tenoit renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant ; en baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage ;
Et soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocens je me sentis presser.

Si l'on s'attache à peindre les mœurs & le caractère d'un personnage, la description se nomme *Ethopée*, comme dans ce passage de M. Bossuet, en parlant de Cromwel :

« Un homme s'est rencontré d'u-
» ne profondeur d'esprit incroyable.

» Hypocrite rafiné autant qu'habile
» Politique, capable de tout entre-
» prendre & de tout cacher. Egale-
» ment actif & infatigable dans la
» paix & dans la guerre ; qui ne
» laissoit rien à la fortune de ce qu'il
» pouvoit lui ôter par conseil & par
» prévoyance ; d'ailleurs si vigi-
» lant & si prêt à tout, qu'il n'a ja-
» mais manqué aucune des occasions
» qu'elle lui a présentées. Enfin un
» de ces esprits remuans & audacieux
» qui semblent être nés pour changer
» le monde. »

Mais s'il est question de représenter les qualités extérieures, ce sera un portrait comme celui-ci :

Entre ces vieux piliers dont l'affreuse grand'-
salle,
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un pilier fameux des plaideurs respecté,
Et toûjours de Normands à midi fréquenté.
Là sur des tas poudreux de sacs & de pratique ;
Hurle tous les matins une Sibylle étique ;
On l'appelle Chicane, & ce monstre odieux ;
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Disette au teint blême, & la triste Famine,
Les Chagrins dévorans, & l'infâme Ruine,

Enfans infortunés de ses raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissemens.
Sans cesse feuilletant les loix & la coutume,
Pour consumer autrui, le monstre se consume,
Et dévorant maisons, châteaux, palais entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence,
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour;
Comme un hibou souvent il se dérobe au jour;
Tantôt les yeux en feu, c'est un lion superbe,
Tantôt humble serpent, il se cache sous l'herbe.

Si l'image est assez vive & assez frappante pour causer de l'émotion, de la surprise & de l'étonnement, on l'appelle *Hypotypose*, comme lorsqu'Oreste poursuivi par les Furies vengeresses, s'écrie :

Mere cruelle, arrête; éloigne de mes yeux
Ces filles de l'enfer, ces spectres odieux.
Ils viennent, je les vois; mon supplice s'apprête.
Quels horribles serpents leur sifflent sur la tête!

On peut ajoûter à cet article des descriptions, les portraits paralléles

de deux personnages dont on compare les qualités différentes ou opposées. Tel est ce paralléle de M. le Prince de Condé & de M. de Turenne.

« Vit-on jamais en deux hommes » les mêmes vertus, avec des carac- » tères si divers, pour ne pas dire si » contraires ? L'un paroît agir par » des réflexions profondes, & l'au- » tre par de soudaines illuminations ; » celui-ci par conséquent plus vif, » mais sans que son feu eût rien de » précipité ; celui-là d'un air plus » froid, sans jamais rien avoir de lent ; » plus hardi à faire qu'à parler ; résolu » & déterminé au dedans, lors même » qu'il paroissoit embarrassé au dehors. » L'un, dès qu'il paroît dans les ar- » mées, donne une haute idée de sa » valeur, & fait attendre quelque » chose d'extraordinaire, mais toute- » fois s'avance par ordre, & vient » comme par degrés aux prodiges qui » ont fini le cours de sa vie ; l'autre » comme un homme inspiré, dès sa » premiere bataille, s'égale aux maî- » tres les plus consommés ; l'un par » de vifs & continuels efforts, em-

» porte l'admiration du genre hu-
» main, & fait taire l'envie; l'autre
» jette d'abord une si vive lumiére,
» qu'elle n'oseroit l'attaquer; l'un en-
» fin par la profondeur de son génie,
» & les incroyables ressources de son
» courage, s'éléve au-dessus des plus
» grands périls, & sçait même profi-
» ter de toutes les infidélités de la
» fortune; l'autre, & par l'avantage
» d'une si haute naissance, & par ces
» grandes pensées que le ciel envoie,
» & par une espéce d'instinct admi-
» rable dont les hommes ne connois-
» sent pas le secret, semble né pour
» entraîner la fortune dans ses des-
» seins, & forcer les destinées. »

ARTICLE V.

De la Prosopopée.

LA Prosopopée est un discours, où par un mouvement extraordinaire de l'ame, qu'on appelle enthousiasme, on fait parler les morts, & l'on donne de l'action & du sentiment aux choses inanimées, comme lorsque

Phédre déchirée par les remords de ses crimes, dit :

Il me semble déja que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, & prêts à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser.

Ou dans l'Oraison funebre de la Reine Marie-Thérèse :

« Chrétiens, laissez-vous fléchir, » faites pénitence, appaisez Dieu par » vos larmes. Ecoutez la pieuse Reine » qui parle plus haut que tous les Pré- » dicateurs. Ecoutez-la, Princes, é- » coutez-la, peuples, écoutez-la, » Monseigneur, plus que tous les » autres. Elle vous dit par une bou- » che & par une voix qui vous est » connue, Que la grandeur est un » songe, la joie une erreur, la jeu- » nesse une fleur qui tombe, & la » santé un nom trompeur. Amassez » donc les biens qu'on ne peut per- » dre, &c. »

Quelquefois pour donner plus d'autorité & plus de force au discours, on fait parler Dieu lui-même, comme

dans ce passage de la Tragédie d'Athalie :

Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche.
Voici comme ce Dieu vous parle par ma bouche :
Du zéle de ma loi que sert de vous parer ?
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
Ai-je besoin du sang des boucs & des genisses ?
Le sang de vos Rois crie, & n'est point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété ;
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes,
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

ARTICLE VI.

Des Transitions imprévûes.

CETTE figure, selon le Philosophe Longin, se fait lorsque dans une occasion où le tems presse, un Ecrivain quitte tout-à-coup sa narration, & prend, sans en avertir, la place de celui qui parle, ce qui marque l'impétuosité de la passion ; comme dans cet exemple :

Mais Hector de ses cris remplissant le rivage,
Commande à ses soldats de quitter le pillage,

D'aller droit aux vaisseaux sur les Grecs se jetter ;
Car quiconque mes yeux verront s'en écarter,
Moi-même dans son sang j'irai laver sa honte.

Ce discours eût langui si l'on y eût entremêlé ces mots, *Hector dit alors* ; au lieu que par cette transition brusque & imprévûe, il prévient le Lecteur, & la transition est faite avant que l'Ecrivain même ait songé qu'il la faisoit.

Demosthène dans une forte invective, a employé cette figure d'une maniere différente, mais extrêmement véhémente & pathétique : « Et » il ne se trouvera personne parmi » vous, dit cet Orateur, qui ait du » ressentiment & de l'indignation de » voir un impudent, un infâme vio- » ler insolemment les choses les plus » saintes ? Un scélérat, dis-je, qui... » .....O le plus méchant de tous les » hommes ! rien n'a pû arrêter ton » audace effrénée ; je ne dis pas ces » portes, je ne dis pas ces barreaux » qu'un autre pouvoit rompre comme » toi, &c. »

Il a laissé sa pensée imparfaite, &

après une ſorte de ſuſpenſion, il a tourné contre celui qu'il accuſoit, ce même diſcours qu'il ſembloit avoir laiſſé là, ce qui fait ſur les Auditeurs une plus forte impreſſion.

ARTICLE VII.

De l'Amplification.

ON entend par cette figure un accroiſſement, ou ſi l'on veut, un entaſſement de penſées qu'on peut tirer de toutes les circonſtances particulieres des choſes qu'on veut amplifier. Cet accroiſſement remplit le diſcours, & doit le fortifier, en chargeant de plus en plus ce qui a été dit d'abord. L'effet de cette figure eſt de groſſir les objets, de les aggrandir, de les étendre, de les exaggérer, & rien n'eſt plus propre à éclairer, à émouvoir, ou à étonner les Auditeurs.

On amplifie, ou par un amas de penſées qui tendent à faire voir un objet dans toutes ſes faces ; ou par une gradation de penſées qui enchériſſent les unes ſur les autres ; ou par la comparaiſon de deux choſes,

dans l'intention de relever l'une au-dessus de l'autre, ou au moins de les égaler toutes deux.

Exemples.

M. Fléchier veut accroître l'idée de la sagesse, avec laquelle M. de Turenne entretenoit l'union des soldats avec leur Chef, leur inspiroit un esprit de force, de courage & de confiance, & rendoit enfin des hommes grossiers capables de gloire. Il considére une armée dans toutes ses faces, & développe en détail l'idée qu'on en doit avoir. « Car, qu'est-» ce qu'une armée ? dit-il. C'est un » corps animé d'une infinité de pas-» sions différentes, qu'un homme ha-» bile fait mouvoir pour la défense » de la patrie; c'est une troupe d'hom-» mes armés, qui suivent aveuglé-» ment les ordres d'un Chef, dont » ils ne sçavent pas les intentions; » c'est une multitude d'ames, pour la » plûpart viles & mercénaires, qui, » sans songer à leur propre réputa-» tion, travaillent à celle des Rois & » des Conquérans; c'est un assem-» blage confus de libertins, qu'il faut » assujettir à l'obéissance, de lâches

» qu'il faut mener au combat, de té-
» méraires qu'il faut retenir, d'impa-
» patiens qu'il faut accoûtumer à la
» constance. Quelle prudence ne
» faut-il pas pour conduire & réunir
» au seul intérêt public, tant de vûes
» & de volontés différentes ? &c. »

Homere amplifie par une exaggération dont la gradation est sensible, l'idée qu'il veut donner de Polyphéme. « Il ne ressembloit pas, dit-il,
» à un homme qui se nourrit des fruits
» de la terre, mais à un promontoire
» couvert de forêts ; on l'eût pris
» pour une haute montagne, qui s'é-
» levoit au-dessus des autres mon-
» tagnes. »

S'il s'agit d'amplifier par comparaison, on exposera, par exemple, les grands talens d'Annibal, pour montrer que Scipion lui a été supérieur dans ces mêmes talens ; on exaltera la valeur des anciens Gaulois, pour mettre dans un plus grand jour l'habileté & le courage de César qui les a subjugués ; on comparera une action de clémence avec une action de valeur, pour donner la préférence à l'une sur l'autre ; ou enfin on présen-

tera l'idée qu'on doit avoir de la vertu, en faiſant conſidérer ſes charmes & ſes heureux effets, pour l'oppoſer à celle du vice, dont on fera connoître la noirceur, & les déſordres où il précipite ceux qui s'en laiſſent infecter.

CHAPITRE VIII.

Des preuves & des raiſonnemens.

ON ne parle que pour dire quelque choſe, & dans toutes les occaſions que nous avons de parler, nous ſouhaitons qu'on croye que les choſes ſont comme nous les diſons, c'eſt-à-dire, que nous ſouhaitons convaincre & perſuader. Mais il ne ſuffit pas toujours d'expoſer ſimplement la vérité, parce que ceux à qui nous parlons, peuvent être entraînés d'un autre côté, par leurs paſſions, par leurs préjugés, par un eſprit d'opiniâtreté, ou même d'incrédulité. Alors pour les convaincre, ou du moins pour les confondre, il faut recourir à la voye des preuves & des raiſonne-

mens ; ce qui ſe fait en établiſſant la vérité que nous voulons perſuader, ſur des principes certains & indubitables.

Je ſuppoſe, par exemple, qu'on ne veuille pas me croire, lorſque je dis, que tôt ou tard les méchans ſont punis, & les bons récompenſés ; j'établis d'abord ce principe qu'on ne peut me conteſter :

Dieu eſt un Eſtre ſouverainement juſte.

J'y applique enſuite cette propoſition.

Un Eſtre ſouverainement juſte ne peut laiſſer le crime impuni, ni la vertu ſans récompenſe.

Et je conclus d'après le principe que j'ai poſé, que

Tôt ou tard les méchans ſont punis, & les bons récompenſés.

Ce raiſonnement eſt ce qu'en termes de Logique, on appelle un *Syllogiſme*, & il contient, comme on

voit, trois propositions, dont les deux premieres se nomment les *Prémisses*, & la troisiéme, la conclusion.

On donne différentes formes au Syllogisme, & l'on n'employe guéres d'autre façon de raisonner dans les Ecoles de Philosophie & de Théologie; mais elle seroit insupportable au barreau, dans la chaire, & dans les discours ordinaires, parce qu'elle est séche, froide, languissante, & contient un verbiage inutile & dégoûtant. Le grand mérite d'un raisonnement est de dire beaucoup en peu de paroles, & la plûpart des Syllogismes sont noyés dans un tas de paroles superflues. Des trois propositions qu'ils contiennent, il y en a presque toujours au moins une qu'on peut supprimer, parce qu'elle est si claire que l'esprit la supplée aisément; comme dans ce Syllogisme.

1. Celui qui peut conserver, peut faire périr,
2. Or j'ai pû vous conserver,
3. Donc je pourrai vous faire périr.

En retranchant la premiere de ces

trois propositions, que l'esprit ne manquera pas de suppléer, on fera entendre ainsi toute la pensée.

1. J'ai pû vous conserver;
2. Je pourrai donc vous faire périr.

On se sert le plus communément dans l'Eloquence & dans les discours ordinaires, de cette seconde maniére pour exprimer un raisonnement, & c'est ce qu'on appelle un *Enthyméme*. Le syllogisme y est entier pour le sens quoiqu'il soit imparfait pour l'expression, parce que la proposition qu'on supprime est assez claire pour être suppléée.

La suppression dans un syllogisme, tombe sur la premiere ou sur la seconde proposition, & quelquefois sur la conclusion, selon la maniére dont le Syllogisme est construit. Le discours en devient plus fort & plus vif. D'ailleurs, nous sommes flattés qu'on nous laisse découvrir par nous-mêmes la proposition supprimée.

Quelquefois pour serrer davantage un raisonnement, on le réduit à une simple proposition, qu'on appelle

Sentence *Enthymématique*, & qui renferme tout à la fois le Syllogisme & l'Enthyméme.

Voici par exemple un Syllogisme :

1. L'homme qui est mortel, ne doit pas conserver une haine immortelle,
2. Or vous êtes mortel,
3. Donc vous ne devez pas conserver une haine immortelle.

On réduit ce Syllogisme en Enthyméme :

1. Vous êtes mortel,
2. Que votre haine ne soit donc pas immortelle.

Et pour le réduire à une Sentence enthymématique, on dit :

Mortel, ne gardez pas une haine immortelle.

Telle est encore cette Sentence dans Racine :

Mortelle, subissez le sort d'une mortelle :

qu'on

qu'on peut tourner en Enthyméme & en Syllogisme.

Mais dans les discours d'Eloquence, on peut, suivant l'occasion, employer le Syllogisme d'une maniere qui donne aux preuves de la force & de l'agrément.

Lorsqu'une premiere proposition peut souffrir quelque difficulté, on y joint immédiatement la preuve avant que de passer à la seconde proposition ; & on en fait autant pour la seconde, si elle a besoin d'être prouvée, après quoi vient la conclusion. Par-là on évite de placer de suite plusieurs Syllogismes détachés, qui feroient languir l'Auditeur, & lui causeroient de l'impatience & du dégoût. On veut, par exemple, prouver l'utilité de la Philosophie, & l'on raisonne ainsi,

L'étude, dont l'objet est de former l'esprit & le coeur, est sans contredit la plus digne de l'homme, & par conséquent la plus utile ; car peut-on concevoir un plus grand bien que d'acquérir les lu-

miéres néceſſaires pour diſtinguer la vérité du menſonge, & d'apprendre à contenir nos paſſions dans les bornes que preſcrit la droite raiſon ? Or s'il eſt vrai que la Philoſophie opére ces effets, & qui pourroit en douter, puiſque ſes préceptes ne tendent qu'à conduire notre eſprit à la connoiſſance de la vérité, & à nous inſpirer l'amour de la vertu ; il faut donc néceſſairement conclurre que rien n'eſt plus utile à l'homme que l'étude de la Philoſophie.

Ce raiſonnement où les preuves ſe trouvent ainſi raſſemblées, ſe nomme *Epicheréme*.

On ſe ſert encore quelquefois dans la Rhétorique, comme dans la Logique, d'un argument qu'on appelle *Dilemme*. C'eſt un raiſonnement, où après avoir diviſé un tout en ſes parties, on conclud du tout en affirmant ou en niant, ce qu'on a conclu de chaque partie. Un exemple fera entendre cette définition.

Si l'on veut prouver que les Evêques qui ne travaillent pas au ſalut des ames qui leur ſont confiées, ſont inexcuſables devant Dieu, on peut le faire par ce Dilemme :

Ou ils ſont capables de cette charge, ou ils ne le ſont pas. Il n'y a pas de milieu, & la diviſion eſt exacte.

S'ils en ſont capables, ils ſont inexcuſables de n'en pas remplir les devoirs; s'ils en ſont incapables, ils ſont inexcuſables d'avoir accepté une charge dont ils ne peuvent s'acquitter.

Par conſéquent, de quelque maniére qu'on examine la choſe, ils ſont inexcuſables devant Dieu, s'ils ne travaillent pas au ſalut des ames qui leur ſont confiées.

On peut obſerver qu'il n'eſt pas néceſſaire d'exprimer toutes les propoſitions qui entrent dans un Dilemme, & qu'on peut, par exemple, réduire celui qu'on vient de propoſer à ces paroles de S. Charles Borromée :

S'ils ſont incapables de remplir

une charge si importante, pourquoi ont-ils tant d'ambition ? S'ils en sont capables, pourquoi y apportent-ils tant de négligence ?

Le raisonnement qu'on appelle *Gradation*, autrement *Sorite* ou *Entassement*, consiste dans une suite de propositions, qui s'éclaircissent l'une & l'autre, de maniere que la seconde dépende de la premiere ; la troisiéme de la seconde ; & ainsi des autres, jusqu'à la derniere qui forme la conclusion ; comme dans cet exemple, où l'on prouve que les ambitieux ne sont pas heureux :

Les ambitieux sont pleins de desirs & de craintes ;
Ceux qui sont pleins de desirs & de craintes, éprouvent un tourment continuel ;
Ceux qui éprouvent un tourment continuel, ne jouissent jamais d'aucun repos ;
Ceux qui ne jouissent jamais d'aucun repos, ne peuvent être heureux :
Donc les ambitieux ne sont pas heureux.

Une Gradation eſt bonne & conclud bien, lorſque les termes n'ont point d'ambiguité, qu'ils ſont bien liés entre-eux, & forment des propoſitions vraies.

A toutes ces eſpéces de raiſonnemens, on peut ajoûter celui qu'on appelle *Induction*. Il ſe fait lorſque par la recherche & par le dénombrement de pluſieurs choſes particuliéres, on parvient à établir une vérité générale. Ainſi l'on prouve par cette Induction, que l'étude de la Philoſophie eſt utile :

La Philoſophie comprend quatre parties principales, la Logique, la Métaphyſique, la Phyſique & la Morale.

L'objet de la Logique eſt de conduire notre raiſon dans les différentes opérations de notre eſprit.

La Métaphyſique nous éléve à la connoiſſance des premiers principes, des idées univerſelles, & des ſubſtances intelligentes.

Nous apprenons dans la Phy-

ſique à dévoiler les ſecrets de la nature, & à conſidérer dans ſes effets, l'admirable ſpectacle qu'elle offre ſans ceſſe à nos yeux.

Enfin la Morale nous enſeigne à régler nos mœurs, & à rapporter nos actions à la fin pour laquelle Dieu nous a créés.

Toutes ces parties de la Philoſophie ont une utilité évidente.

Il eſt donc utile de s'appliquer à l'étude de la Philoſophie.

Les régles que donnent le Logigique & la Rhétorique, pour bien raiſonner, ne ſont que de judicieuſes obſervations ſur ce que la nature nous fait faire; car nous raiſonnons naturellement, & la raiſon aidée de la lecture & de la réflexion, peut ſuffire pour nous guider dans nos raiſonnemens. Mais il y auroit trop d'orgueil à penſer qu'on n'a pas beſoin du ſecours des régles pour s'aſſûrer qu'on uſe bien de ſa raiſon; car il eſt certain que la conſidération des préceptes, en excitant notre attention,

peut nous aider à découvrir les erreurs où nous pourrions tomber, nous mettre en état d'en démêler plus facilement les causes, & de mieux connoître la nature des opérations de notre esprit.

CHAPITRE IX.

Des mauvais raisonnemens qu'on appelle Sophismes & Paralogismes.

LES mots de Sophisme & de Paralogisme s'employent ordinairement comme synonymes ; on peut pourtant les distinguer en disant, que le Paralogisme est un faux raisonnement qu'on fait par ignorance ou par défaut d'attention ; & le Sophisme, un faux raisonnement qu'on fait par malice, & dans le dessein de tromper. Il nous est important d'en connoître les principales sources, tant pour éviter d'en faire nous-mêmes, que pour nous garantir des piéges qu'on pourroit nous tendre, en abusant de l'Eloquence, pour donner au mensonge les couleurs & l'apparence de la vérité.

La premiere espéce de Sophisme consiste à prouver autre chose que ce qui est en question, soit lorsqu'on ignore ce qu'on doit prouver, soit lorsque la chaleur de la dispute le fait perdre de vûe ; ce qui arrive souvent dans les contestations, où l'on raisonne sans qu'on s'entende les uns & les autres. La passion & la mauvaise-foi s'y mêlent de maniére, qu'on impute à son adversaire ce qu'il ne pense pas, & qu'on tire de ce qu'il dit, des conséquences qu'il désavoue.

La seconde espéce, est de supposer pour vrai ce qui est en question. Rien n'est plus contraire à la droite raison; car dans tout raisonnement, ce qui sert de preuve, doit être plus clair que ce qu'on veut prouver. D'un autre côté il est absurde de prouver une chose inconnue ou incertaine, par quelque chose d'inconnu ou d'incertain.

La troisiéme, est de prendre pour la cause d'une chose, ce qui n'en est pas la cause. Ce Sophisme a ordinairement sa source dans la vanité. Un sçavant présomptueux croira se deshonorer s'il paroît ignorer quelque chose,

chose, & lorsqu'on lui demande la cause de quelques effets, il aimera mieux en donner de chimériques, que de n'en point donner du tout. C'est par cette espéce de Sophisme, que les Astrologues attribuent tout aux influences du Ciel & des Astres, & imposent ridiculement à la multitude ignorante. Delà, cette crainte puérile des Eclipses, des Cométes, des Aurores Boréales; delà, cette criminelle folie d'aller consulter les diseurs de bonne aventure, & les faiseurs d'horoscope.

La quatriéme, est de juger d'une chose par ce qui ne lui convient que par accident, comme lorsque l'on condamne sans restriction l'Eloquence comme dangereuse, parce qu'on a quelquefois abusé du talent de la parole, pour séduire & pour tromper. Ainsi les hérétiques ont fait rejetter aux peuples, dont ils ont surpris la crédulité, l'invocation des Saints, & la vénération pour les Reliques, parce qu'il s'est quelquefois glissé des abus & de la superstition dans ces saintes pratiques, que l'Eglise a autorisées de tous les tems.

Outre les Sophiſmes qui ont rapport à la ſcience, il s'en fait d'autres par amour propre, par intérêt, par humeur, ou par quelque autre paſſion. Ce ſont même les plus communs dans les diſcours ordinaires, & les plus dangereux pour la conduite de la vie.

Premierement, il arrive que l'amour propre, l'intérêt ou la paſſion, nous attache à une opinion plûtôt qu'à une autre, ſans nous laiſſer la liberté d'examiner ſi elle eſt raiſonnable. Alors nous jugeons des choſes, non par ce qu'elles ſont en elles-mêmes, mais par ce qu'elles ſont à notre égard. Nous aurons conçû de l'averſion contre une perſonne; dès ce moment-là, nous ne reconnoîtrons en elle aucune bonne qualité. Quelqu'un nous aura contrarié dans nos ſentimens & dans nos deſirs; cela ſuffit pour nous le faire regarder comme un téméraire, un orgueilleux, un ignorant, un homme ſans honneur & ſans foi. Celui que nous aimons eſt ſans défauts; ce que nous déſirons eſt juſte & facile, & il n'y a d'autre cauſe de ces jugemens & de

ces raiſonnemens, que la paſſion dont nous ſommes préoccupés.

2°. L'envie, la jalouſie & la malignité nous précipitent dans de faux raiſonnemens. Si quelqu'un a quelque avantage ſur nous, &, ſi nous y prenons garde, nous déſirons en avoir ſur tout le monde, nous nous livrons, ſouvent ſans nous en appercevoir, à une paſſion ſecrette de le rabbaiſſer, ce qui nous porte à combattre ſans raiſon ſes opinions & ſes diſcours; de-là vient l'eſprit de contradiction & de pédanterie, qui a ſa ſource dans un ſot orgueil & dans une baſſe malignité.

3°. Il y a au contraire une ſorte de complaiſance, qui nous porte à tout louer & à tout approuver indiſtinctement. On en contracte l'habitude; & cette habitude qui corrompt le diſcours, par une ſuite néceſſaire, corrompt l'eſprit. Cette profuſion de louanges confond les idées & le langage; les mots ne ſont plus les ſignes de nos penſées; mais une ſimple civilité qui ne ſignifie pas plus qu'une révérence.

4°. Il y a dans la plûpart des cho-

ſes un mêlange de vice & de vertu, de perfection & d'imperfection. On ne s'applique pas toujours à les diſcerner pour ſe mettre en état, comme le veut la raiſon, de juger des choſes par ce qu'elles ont de meilleur. On dira, par exemple, qu'un homme eſt éloquent, lorſque ſes périodes ſont bien harmonieuſes, & que ſes mots ſont bien choiſis. On l'écoute ſans faire attention au fonds des choſes; & le faux éclat dont on ſe laiſſe éblouir, dérobe la vûe des mauvais raiſonnemens, qui ſe ſont gliſſés dans un diſcours. D'autres fois l'autorité & la réputation nous impoſent, & trop de déférence pour les gens en qui l'on reconnoît de l'eſprit & de la ſcience, nous fait faire de faux jugemens. On ſera de même porté à croire qu'un homme raiſonne juſte, parce qu'il eſt homme de condition, parce qu'il eſt riche ou conſtitué en dignité. On s'empreſſera d'applaudir à tout ce qu'il dira, & l'on ne daignera pas ſeulement écouter un homme obſcur. C'eſt ce que nous repréſente ce paſſage de l'Eccléſiaſte: *Si le riche parle, tout le monde ſe taît,*

& l'on éleve ses paroles jusques aux nues ; si le pauvre parle, on demande qui est cet homme-là ?

Mais il faut avouer que si la flatterie & la complaisance ont beaucoup de part à l'approbation qu'on donne aux actions & aux discours des personnes de condition, elles se l'attirent souvent par certaines graces extérieures, par des maniéres d'agir & de parler nobles, simples & naturelles, qu'il n'est pas facile d'imiter. C'est une sorte d'éloquence qui peut être d'un grand secours pour persuader, quand elle est jointe à celle des pensées & des expressions. Par-là ces personnes méritent des éloges, & l'on ne doit blâmer que ceux, qui par une sorte de bassesse d'ame, louent sans examen tout ce que font & disent les Grands ; ou ceux qui, trop remplis de l'idée qu'ils se sont faite de leurs richesses ou de leur élévation, les regardent comme des titres pour avoir toujours raison, & pour se croire aussi supérieurs aux autres par l'esprit & par le jugement, qu'ils le sont par la naissance ou par la fortune. Ils se gardent bien de

considérer que ces avantages sont étrangers à l'ame, & qu'ils peuvent avoir le jugement aussi foible que d'autres, & aussi capable de se tromper; mais ils ne s'en doutent pas, & leur amour propre écarte loin d'eux toutes les réflexions humiliantes, pour ne leur laisser voir que leur mérite & leur grandeur.

CHAPITRE X.

Des Mœurs & des Passions.

L'OBJET de la Philosophie est de conduire à la vérité, mais sans se mettre en peine d'en faire connoître les charmes, & de vaincre les obstacles qui empêchent de l'aimer & de l'embrasser; elle débite séchement & froidement ses instructions; elle se contente de convaincre par des raisonnemens sans réplique, & suppose dans ceux qui écoutent, assez d'attention & de docilité, pour n'avoir pas besoin qu'on employe d'autres armes, pour subjuguer l'esprit, & captiver la volonté.

L'Eloquence ſe fait auſſi un principal devoir d'inſtruire par la voie des preuves & des raiſonnemens ; mais elle tourne ſes preuves en ſentimens, parce qu'elle veut plaire en préſentant la vérité avec les couleurs les plus propres à la faire goûter ; parce qu'elle veut toucher en triomphant de la réſiſtance de ſes Auditeurs, & qu'elle ne ſouffre en eux, ni langueur, ni indifférence. D'un côté, elle étudie leurs génies, leurs moeurs & leurs caractères, pour y conformer ſes diſcours, & par-là s'inſinuer doucement dans les eſprits ; d'un autre côté, elle s'applique à exciter les paſſions, & remue les coeurs de tant de façons, qu'elle y allume enfin le feu dont elle-même eſt embraſée.

Le propre de la Philoſophie, eſt de convaincre, en aſſujettiſſant l'eſprit à la vérité ; l'Eloquence ne ſe borne pas à la conviction de l'eſprit, elle s'efforce de perſuader, en aſſujettiſſant la volonté.

On a fait connoître les différentes formes des preuves & des raiſonnemens, dont ſe ſert l'Eloquence pour

convaincre ; on va examiner les deux eſpéces de reſſorts qu'elle met en uſage pour perſuader. Le premier article traitera des Moeurs, & le ſecond des Paſſions.

ARTICLE PREMIER.

Des Mœurs.

LES Moeurs ſont l'image de nos inclinations, de nos habitudes, & de notre conduite. On les découvre dans le diſcours, dans la maniere d'agir, même dans le geſte ; & l'on ſe prévient pour ou contre les perſonnes, ſelon les moeurs qu'elles laiſſent appercevoir. Ainſi rien n'eſt plus important pour celui qui veut perſuader, que d'inſpirer à ceux qui l'écoutent, des ſentimens favorables, par les moeurs qu'on découvre en ſa perſonne ; car chacun ſe peint dans ſes paroles, & l'on ne peut ſe flatter de plaire & de s'inſinuer dans les eſprits, qu'autant que l'impreſſion qu'on donne de ſes moeurs, eſt agréable & avantageuſe. C'eſt par-là qu'on diſpoſe ceux qui écoutent à ſouhai-

ter que celui qui parle ait raiſon, & par conſéquent à ſe laiſſer perſuader. De-là, ce principe général, que la véritable éloquence eſt fondée ſur la probité ; car on n'écoute avec plaiſir que ceux qu'on eſtime ; & l'opinion qu'on a de leur prudence & de leur ſageſſe, fait ſouvent autant d'impreſſion que les preuves les plus convaincantes.

La modeſtie eſt encore une qualité néceſſaire pour gagner les eſprits ; elle conſiſte à ne point parler avantageuſement de ſoi ; car rien n'eſt plus capable de révolter ceux qui écoutent, qu'une fierté ridicule & une vanité mal-entendue. On s'attache, au contraire, à relever ceux qui ne s'en font point accroire, & qui s'abbaiſſent volontairement; mais cette modeſtie ne doit rien avoir de bas, ni de rampant, & n'eſt point incompatible avec la fermeté, ni même avec l'intrépidité qu'il faut faire paroître, lorſqu'il eſt queſtion de montrer ſon zéle pour la vérité. Il faut de plus que la modeſtie puiſſe s'accommoder au rang & à la condition des perſonnes qui parlent ; un

Roi, un Prince, peuvent, ſans ceſſer d'être modeſtes, parler avec la dignité, & la majeſté qui conviennent à leur élévation. Un Magiſtrat, un Evêque, un Miniſtre de l'Evangile, doivent parler avec une noble aſſûrance & avec un ton d'autorité capable d'inſpirer le reſpect.

Un troiſiéme moyen de gagner les hommes, eſt de leur faire ſentir, en leur parlant, qu'on les aime, & qu'on eſt animé d'un véritable zéle pour leurs intérêts; on peut tout dire à ceux qui ſont convaincus qu'on les aime, & ils entendent raiſon ſur les défauts dont on les reprend, quand ils ſont perſuadés de l'affection de ceux qui les reprennent.

Ce ſont-là les mœurs qu'on doit appercevoir dans la perſonne de l'Orateur; mais ſi d'un autre côté, il veut gagner les eſprits en faveur de ceux dont il parle, ou des vérités qu'il veut perſuader, il faut qu'il peigne les perſonnes de maniere à leur concilier l'eſtime & la bienveillance des Auditeurs, ſoit en faiſant valoir leurs bonnes qualités, ſoit en excuſant leurs fautes, par la conſidération

de ce qu'ils ont d'ailleurs de bon & de louable ; ou si l'on ne peut dissimuler ces fautes, ni les diminuer, en invitant à les pardonner, & dans ce dernier cas, il n'est plus question d'inspirer de la bienveillance & de l'estime pour celui dont on parle, mais de recourir à d'innocens artifices, pour ramener un homme irrité, pour le calmer & pour le fléchir.

Ces artifices n'ont rien de mauvais quand on les employe pour des vûes honnêtes, & l'on ne peut en produire d'exemples plus sensibles, que ceux qu'employa Cicéron pour fléchir César justement irrité contre Ligarius, qui avoit marqué le plus grand déchaînement contre lui dans le tems de la guerre civile. Cicéron, sans désavouer la faute, sçut triompher par une douce violence, qui est l'effet de l'expression des moeurs, de la résolution que César avoit prise de ne lui point pardonner.

Il faut donc prendre les hommes par la douceur, & par une complaisance qui n'ait rien de bas ni de servile, quand on peut par ce moyen, leur faire recevoir la vérité. Il faut

en conséquence la leur présenter avec tous ses charmes, leur peindre les vertus de maniere à leur en faire connoître les avantages, & à leur faire sentir le bonheur qu'ils éprouveront en les pratiquant; peindre le vice avec des couleurs contraires; & capables d'en inspirer de l'horreur, en mettant dans un beau jour les maux où il précipite ceux qui s'y laissent entraîner. Mais si ceux à qui l'on parle sont opiniâtres, ou livrés à des passions qu'il soit difficile de détruire; alors il faut recourir à la force & à la véhémence; il faut par des foudres & par des éclairs, les étonner, les confondre, & par des passions contraires, étouffer en eux les passions dont ils sont prévenus.

ARTICLE II.

Des Passions.

LES passions sont des mouvemens dans l'ame qui la poussent vers un bien vrai ou apparent; ou qui la détournent de ce qu'elle croit un mal. Elles sont bonnes en elles-mêmes, & nécessaires à l'homme pour le faire

agir, pour le tirer d'une dangereuſe indolence, & l'animer à ſurmonter ce qui l'empêche de chercher ſon vrai bonheur. Elles ne deviennent mauvaiſes & criminelles, que lorſqu'elles nous pouſſent au mal, lorſqu'elles ſont exceſſives & déréglées, & qu'elles nous aveuglent juſqu'à troubler notre raiſon.

On ne peut conduire les hommes que par les paſſions ; c'eſt le ſeul moyen de donner à l'ame une ſorte de branle, & de la porter où l'on veut, malgré ſa réſiſtance. On ne peut guérir un avare de la ſoif de l'or & de l'argent, qu'en faiſant naître en lui l'eſpérance, & le deſir d'acquérir des richeſſes plus dignes de ſon amour. On ne détournera le voluptueux de ſa paſſion pour les plaiſirs criminels, qu'en lui faiſant fortement enviſager la crainte des douleurs dont il ſera la proye. Le grand effet de l'Eloquence, eſt d'inſpirer tour-à-tour, ou tout à la fois, ſelon le beſoin, la colère, l'indignation, la pitié, l'amour, la crainte, la frayeur, l'admiration, & les autres paſſions dont l'homme eſt ſuſceptible. C'eſt

par-là qu'elle se rend maîtresse des volontés, qu'elle étonne l'Auditeur, qu'elle le transporte hors de lui même, & le remplit de l'enthousiasme dont elle est saisie. C'est alors qu'elle déploye toutes ses richesses, qu'elle amplifie, qu'elle exaggere, & que par des peintures nobles, vives & animées d'un beau feu, elle éleve l'ame, l'échauffe, l'entraîne, & en triomphe invinciblement.

Mais envain voudrions-nous toucher ceux qui nous écoutent, si nous ne sommes touchés nous-mêmes; nous ne ferions que refroidir l'Auditeur, bien loin de le remuer & de l'embraser. Si l'Acteur qui représente sur le théatre un rôle feint, n'inspire aux Spectateurs les passions qu'il imite, qu'autant qu'il paroît lui-même en être agité, il est encore plus vrai que l'Orateur imitera ridiculement la colère, l'indignation, la tristesse, si ces passions ne paroissent que sur son visage, sans que son cœur y ait aucune part.

M. Bossuet eût-il pû inspirer à ses Auditeurs, l'étonnement & la tristesse, à la vûe de la représentation funébre

du Prince de Condé, si son ame n'eût été réellement pénétrée des mêmes sentimens ?

« Venez, peuples, venez, Seigneurs & Potentats; & vous, qui » jugez la terre; & vous, qui ouvrez » aux hommes les portes du Ciel; & » vous, plusque tous les autres, Princes & Princesses, nobles rejettons » de tant de Rois, lumieres de la » France, aujourd'hui obscurcies & » couvertes de votre douleur, comme d'un nuage. Venez voir le peu » qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant » de gloire. Jettez les yeux de toutes parts, voilà tout ce qu'a pû faire » la magnificence & la piété pour honorer un héros. Des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui » n'est plus; des figures qui semblent » pleurer autour d'un tombeau, & de » fragiles images d'une douleur que » le tems emporte avec tout le reste. » Des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant, » & rien enfin ne manque à tous ces » honneurs, que celui à qui on les

» rend. Pleurez donc ſur ces foibles » reſtes de la vie humaine ; pleurez » donc ſur cette triſte immortalité » que nous donnons aux héros. O ! » vous, qui courez avec tant d'ar- » deur dans la carrière de la gloire ; » ames guerrières & intrépides, quel » autre fut plus digne de vous com- » mander ? Pleurez ce grand Ca- » pitaine, & dites en gémiſſant ; » Voilà celui qui nous menoit dans » les hazards, &c. »

On va voir dans cet autre exemple, le concours de différentes paſſions miſes en œuvre dans la bouche de Burrhus, pour détourner Néron de l'horrible deſſein qu'on lui avoit inſpiré, de faire mourir Britannicus.

Et ne ſuffit-il pas, Seigneur, à vos ſouhaits
Que le bonheur public ſoit un de vos bienfaits ?
C'eſt à vous à choiſir, vous êtes encor maître,
Vertueux juſqu'ici, vous pouvez toujours l'être.
Le chemin eſt tracé, rien ne vous retient plus ;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais ſi de vos flatteurs vous ſuivez la maxime,
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime,

Soutenir

Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le ſang vos bras enſanglantés.
Britannicus mourant excitera le zéle
De ſes amis tout prêts à prendre ſa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenſeurs,
Qui même après leur mort auront des ſucceſſeurs.
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre;
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos ſujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuſe expérience
Vous fait-elle, Seigneur, haïr votre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a ſignalés?
Dans quel repos, ô Ciel, les avez-vous coulés!
Quel plaiſir de penſer & de dire en vous-même:
Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime,
On ne voit point le peuple à mon nom s'allarmer,
Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer,
Leur ſombre inimitié ne fuit point mon viſage,
Je vois voler partout les cœurs ſur mon paſſage.
Tels étoient vos plaiſirs; quel changement, ô Dieux!
Le ſang le plus abject vous étoit précieux.

Un jour, il m'en ſouvient, le Sénat équitable
Vous preſſoit de ſouſcrire à la mort d'un coupable ;
Vous réſiſtiez, Seigneur, à leur ſévérité,
Votre cœur s'accuſoit de trop de cruauté,
Et plaignant les malheurs attachés à l'Empire,
Je voudrois, diſiez-vous, ne ſçavoir pas écrire.
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur,
Ma mort m'épargnera la vûe & la douleur.
On ne me verra point ſurvivre à votre gloire,
Si vous allez commettre une action ſi noire.

Il ſe jette à genoux.

Me voilà prêt, Seigneur, avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut conſentir.
Appellez les cruels qui vous l'ont inſpirée,
Qu'ils viennent eſſayer leur main mal aſſûrée.
Mais je vois que mes pleurs touchent mon Empereur,
Je vois que ſa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de tems, nommez-moi les perfides
Qui vous oſent donner ces conſeils parricides,
Appellez votre frere, oubliez dans ſes bras......

Le Pere Bourdaloue eſt rempli d'exemples de paſſions bien maniées, & c'eſt ce qui lui donne ce caractère de force & de véhémence qui l'éleve au-deſſus de tous les Prédicateurs.

L'admiration qu'excitent les grandes vertus & les talens supérieurs, fait naître dans l'esprit de l'Orateur de hautes & de sublimes pensées ; au contraire l'ignorance & l'erreur ne lui donnent que des idées de mépris. L'admiration porte à grossir les objets & à les faire paroître extraordinaires ; le mépris tend à les diminuer & à les rabaisser. Il y a encore une maniére de présenter les objets dans l'intention de faire rire & de réjouir ; c'est celle qu'emploient la Satyre & la Comédie ; mais elles ne doivent s'en servir que pour inspirer aux hommes de la honte de leurs défauts, & les porter à s'en corriger. Quelquefois même dans les affaires les plus sérieuses, une plaisanterie bien placée fera plus d'effet que les plus forts raisonnemens : témoins ces jeunes gens de la ville de Tarente, qui, dans la chaleur du vin, s'étant dit en confidence tout le mal qu'ils pensoient de Pyrrhus, furent trahis, & mandés le lendemain pour rendre compte de leur entretien. Ils ne pouvoient nier le fait ni l'excuser, & ils se sauverent par une plaisanterie qui leur vint fort à propos

dans l'esprit. *Vraiment*, [illegible]*re*, dit l'un deux, *nous en aurions bien dit davantage, si le vin ne nous eût manqué.*

La grande Eloquence peut admettre quelquefois la plaisanterie; mais sa place la plus naturelle est dans les Dialogues, dans les lettres & dans les conversations; l'usage en est difficile, parce qu'elle demande beaucoup de prudence, de retenue & de bienséance. Elle dégénere aisément en bouffonnerie, & il n'y a qu'un pas à faire, pour tomber de la bonne plaisanterie dans la mauvaise.

On peut comprendre dans l'idée de plaisanterie, ce que les Romains appelloient *urbanité*. Ils entendoient par ce mot une façon de s'exprimer, où l'on découvre dans le choix des termes, dans la maniére de les tourner, & dans le son de la voix, un certain goût que donnoit à Rome une bonne éducation, & qu'assaisonnoit une légere teinture d'érudition, prise dans le commerce des gens de lettres. C'étoit, en un mot, le contraire de la rusticité. Et cette urbanité se faisoit encore mieux sentir quand il s'y joignoit un enjouement délicat, & de

ces graces naturelles, qui se répandent comme imperceptiblement dans tout un discours. Leur effet est de causer une joye douce, d'attacher ceux qui écoutent, & de leur faire aimer ce qu'on leur dit. Il en est à peu près de même, de ce que les Grecs entendoient par l'Atticisme, ou autrement le sel Attique. Il est directement opposé à ce qu'on appelle *insipide*, & il se fait remarquer par je ne sçais quoi de piquant qui réjouit, qui réveille l'auditeur, & le préserve de l'ennui. C'est ce sel Attique que les Athéniens ont si bien connu, sur-tout Démosthene, tout sérieux & tout austère qu'il étoit naturellement, & quelque peu de disposition qu'il eût à ce qu'on appelle *raillerie*.

Ce dernier mot signifie pour l'ordinaire, une parole piquante, accompagnée d'un sourire malin; il est dangereux de s'y livrer, & il y a très-peu de railleries qui ne soient offençantes, parce qu'elles marquent presque toujours du mépris pour ceux à qui on les fait; mais si elles sont innocentes, & ne roulent que sur un pur badinage d'esprit, elles peuvent avoir

bonne grace dans la conversation, dans le Dialogue, & même dans les discours les plus sérieux, où l'on a quelquefois besoin d'égayer l'Auditeur pour le délasser.

CHAPITRE XI.

De la Disposition.

TOUT discours doit avoir un commencement, un milieu, & une fin. Une sage distribution des parties qui le composent, y répand la clarté, & en augmente la force. Il faut que les pensées y soient liées entre-elles naturellement & dans une exacte proportion, comme les pierres qui entrent dans un édifice régulier. C'est ce qui leur donne le degré de lumiere qu'elles doivent avoir, pour mettre ceux qui écoutent en état de suivre, sans effort, la marche de l'Orateur, & de ne rien perdre de ce qu'il veut faire entendre. Cet ordre est un don de la nature, & l'on trouve beaucoup d'Ecrivains, dont les pensées, faute d'être liées & bien

ſuivies, ſont toujours enveloppées de nuages & d'obſcurité. C'eſt ce qu'on peut remarquer dans les écrits de quelques nations, qui ont d'ailleurs des Sçavans capables de bien approfondir les matiéres qu'ils traitent.

Mais le défaut d'ordre vient auſſi de ce qu'on n'a pas toujours aſſez médité ſon ſujet, pour pouvoir le bien développer, & en faire conſidérer ſéparément toutes les parties.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aiſément.

Ainſi avant que de parler, il faut apprendre à penſer, & ſe faire l'habitude de bien réfléchir ſur ce qu'on doit dire. C'eſt la régle générale qu'on doit obſerver dans tout genre de diſcours. Mais il y a des préceptes particuliers, pour ce qu'on appelle Diſpoſition oratoire, dans les diſcours deſtinés à la Chaire & au Barreau. Ces préceptes regardent l'Exorde & la Propoſition, la Narration, les preuves qui contiennent la Confirmation & la Réfutation, & enfin la Concluſion ou Peroraiſon.

ARTICLE PREMIER.

De l'Exorde.

L'ORATEUR a trois choses à faire en débutant ; gagner la faveur de ceux qui l'écoutent, exciter leur attention, & les rendre dociles. Il peut gagner leur faveur, en leur faisant connoître son zéle pour leurs intérêts, la pureté de ses intentions, & son amour pour la vérité ; il les rendra attentifs, lorsqu'il sçaura piquer leur curiosité, en leur présentant ce qu'il y a de plus noble, de plus important & de plus intéressant, dans le sujet qu'il va traiter ; & ils deviennent dociles, lorsqu'ils sont prévenus pour l'Orateur, & que la bonne opinion qu'ils ont de lui & du mérite des choses qu'il va dire, leur inspire le désir de le suivre dans les routes où il veut les mener.

S'il est utile de frapper d'abord l'Auditeur par de grandes idées, il faut pouvoir soutenir ce ton jusqu'au bout, & ne pas promettre au-delà de ce qu'on pourra tenir, ni s'exposer ridiculement à ramper sur la terre, après s'être élevé jusqu'aux nuës. Il faut

faut bien se garder aussi de tonner dès le début, & de se tourmenter pour émouvoir l'Auditeur, avant qu'il sçache si le sujet mérite qu'on fasse tant de bruit. Ce seroit faire comme ceux qui ouvrent une grande bouche, pour souffler dans une petite flûte.

Il sied bien d'être modeste en commençant, & quelquefois de paroître timide. C'est marquer de l'attention & du respect pour ceux qui nous écoutent, & un moyen sûr de nous concilier leur bienveillance ; mais on ne peut pas prescrire de régles générales pour chaque espéce d'Exorde ; la nature du sujet doit guider l'Orateur, & il est de sa prudence de considérer ce qui convient, ou ne convient pas.

Voici un Exorde où l'Orateur débute avec une noblesse & une grandeur capables de faire d'abord beaucoup d'impression sur l'esprit des Auditeurs ; & on y voit un rapport bien naturel avec l'importance du sujet dont il est question. C'est le commencement de l'Oraison funebre de la Reine d'Angleterre, par M. Bossuet.

« Celui qui régne dans les Cieux,
» & de qui relévent tous les Empires,

» à qui seul appartient la gloire, la
» Majesté & l'indépendance, est
» aussi le seul qui se glorifie de faire la
» loi aux Rois, & de leur donner,
» quand il lui plaît, de grandes & de
» terribles leçons. Soit qu'il éléve
» les thrônes, soit qu'il les abbaisse;
» soit qu'il communique sa puissance
» aux Princes, soit qu'il la retire à
» lui-même, & ne leur laisse que leur
» propre foiblesse; il leur apprend
» leurs devoirs d'une maniere souve-
» raine & digne de lui. Car, en leur
» donnant sa puissance, il leur com-
» mande d'en user comme il fait lui-
» même pour le bien du monde; &
» il leur fait voir en la retirant, que
» toute leur majesté est empruntée,
» & que pour être assis sur le thrône,
» ils n'en sont pas moins sous sa
» main, & sous son autorité suprê-
» me. C'est ainsi qu'il instruit les Prin-
» ces, non-seulement par des dis-
» cours & par des paroles, mais en-
» core par des effets & par des exem-
» ples, &c. »

ARTICLE II.

De la Propoſition.

L'EXORDE doit être immédiatement ſuivi de la Propoſition, qui conſiſte à préſenter bien nettement le ſujet dont on va parler; s'il eſt ſimple, en le définiſſant; s'il eſt compoſé, en diviſant exactement ſes parties, pour les traiter ſéparément. On définit une choſe, quand on la fait connoître par ce qu'elle a d'eſſentiel, de maniere qu'on ne puiſſe la confondre avec une autre; & pour faire une bonne définition, il eſt néceſſaire d'avoir une connoiſſance claire & diſtincte de la choſe qu'on définit. Il y a des définitions courtes, qui appartiennent proprement à la Logique, mais que l'Eloquence ne rejette pas, comme celle-ci: *Qu'eſt-ce qu'eſprit? Raiſon aſſaiſonnée.* Il y a de longues définitions que l'Eloquence employe plus volontiers, parce qu'elles préſentent les objets dans toutes leurs faces, & frappent l'eſprit par un plus grand nombre

d'images. Telle est cette définition de la vraie valeur.

« La vraie valeur est une hardiesse » sage & réglée, qui s'anime à la » vûe des ennemis, qui dans le pé- » ril même, pourvoit à tout, & prend » tous ses avantages, mais qui se » mesure avec ses forces; qui entre- » prend les choses difficiles, & ne » tente pas les impossibles; qui n'a- » bandonne rien au hasard de ce qui » peut être conduit par la vertu; ca- » pable enfin de tout oser, quand » le conseil est inutile, & prête à » mourir dans la victoire, ou à sur- » vivre à son malheur en accomplis- » sant ses devoirs. »

Telle est encore cette définition :

Je définis la Cour, un pays où les gens
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qu'il plaît au Prince, ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître.
Peuple caméléon, peuple singe du maître.

Si l'on divise un sujet en plusieurs parties, on définit, & l'on traite séparément chaque partie, de maniere

que chacune soit placée en son rang, & que l'une ne rentre point dans l'autre. La Division contribue à la clarté du discours, & soulage également ceux qui parlent & ceux qui écoutent : pour cela elle doit être entiére, c'est-à-dire, qu'elle doit embrasser toute l'étendue du sujet ; & il faut, autant qu'on peut, faire ensorte que le second point d'une division enchérisse sur le premier, & le troisiéme sur le second, afin que le discours aille toujours en croissant. La Division est d'un usage général dans tous les Sermons, & y répand un grand jour, quand elle a les qualités qu'on vient d'exposer. On a donné de grands éloges à cette Division de Cicéron, dans son Plaidoyer pour la défense de Murena, qu'on avoit accusé d'avoir brigué le Consulat.

« Tout ce qu'on vous a dit, Messieurs, contre ma partie, se réduit » à trois points. Premiérement, on » attaque Murena sur ses moeurs ; en » second lieu, on a dit qu'il étoit » inférieur en naissance, en mérite & » en dignité, à Sulpitius son Compétiteur ; troisiémement, on a sou-

» tenu, que pour obtenir le Consu-
» lat, il avoit fait une brigue con-
» traire aux loix. Je vais répondre à
» ces trois chefs d'accusation. »

Il n'est pas inutile d'observer, que la Proposition tient quelquefois lieu d'Exorde, comme dans ce début de l'Eneïde de Virgile.

Je chante les combats & cet homme pieux,
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Aborda le premier les champs de Lavinie.

ARTICLE III.

De la Narration.

LA Proposition amene la Narration d'un ou de plusieurs faits, selon la nature de l'affaire. On la place quelquefois après l'Exorde, quelquefois après la Proposition, & son objet est d'instruire les juges de ce qui fait le fonds d'un procès. Elle doit être simple, courte, claire & vraisemblable. La simplicité la rend plus croyable, & une Narration pompeuse & trop brillante, donneroit de la défiance aux juges qui croiroient qu'on veut

les surprendre & les éblouir; mais elle peut être touchante & pathétique, & il faut sur tout éviter qu'elle soit languissante & ennuyeuse.

Pour cela elle doit être ou paroître courte, c'est-à-dire, qu'on ne la chargera point de circonstances inutiles, & qu'on ne dira que ce qu'il faut dire. On peut y concilier la briéveté avec l'étendue, quand on dit ce qui est nécessaire, & qu'on supprime le superflu.

C'est par là qu'elle deviendra claire, car ce qu'on dit de trop ne peut que l'embarrasser & l'obscurcir.

Enfin la Narration doit être vraisemblable, car on ne croit pas toujours le vrai, si l'on n'a soin d'en écarter les circonstances qui pourroient le rendre suspect, pour y substituer celles qui le rendent probable.

ARTICLE IV.

De la Confirmation & de la Réfutation.

CES deux parties ont lieu dans les plaidoyers & dans les discours de la chaire. Elles tendent à établir les preuves des vérités qu'on veut per-

ſuader, & à détruire la fauſſeté qu'on leur oppoſe. Pour y réüſſir, il faut que les raiſonnemens ſoient fondés ſur des principes clairs, & inconteſtables, & que les conſéquences qu'on en peut tirer, ayent une liaiſon néceſſaire avec ces principes. C'eſt ce qu'on a tâché de développer ci-deſſus, en parlant des preuves & des raiſonnemens qu'employent la Logique & la Rhétorique.

ARTICLE V.

De la Peroraiſon, ou Concluſion du Diſcours.

CETTE partie ſe nomme auſſi Epilogue. Comme le diſcours a eu un commencement, il faut qu'il ait une fin qui s'y rapporte, ce qui ſe fait en rappellant ſommairement ce qu'on s'eſt propoſé d'établir.

La Peroraiſon a deux fonctions; la premiére, de faire une courte récapitulation des principales preuves; & la ſeconde, d'exciter dans l'ame de ceux qui écoutent, les ſentimens & les paſſions qui peuvent achever la perſuaſion. L'Orateur doit y ramaſſer

toutes ses forces, soit qu'il faille enflammer les Juges de colère, soit qu'il faille les attendrir, les porter à la rigueur, ou les tourner vers la clémence. En un mot, la Peroraison doit frapper l'Auditeur par ce qu'il y a de plus vif & de plus animé. Cicéron excelloit dans les Peroraisons, & l'on peut donner le même éloge au P. Bourdaloue; mais souvent un Orateur médiocre épuise d'abord tout son feu, & tombe en finissant dans une langueur qui refroidit & glace ses Auditeurs.

Il est difficile de bien juger du mérite d'une Peroraison, qu'on ne se rappelle tout ce qui a précédé. On peut cependant s'en faire une idée dans celle qui termine l'Oraison funébre du Premier Présidènt de Lamoignon.

« N'attendez pas, Messieurs, que » je fasse ici un dernier effort pour » vous émouvoir à la pitié & à la » douleur. J'offenserois cette ame » sainte, qui après avoir lavé dans le » sang de Jesus-Christ, ces taches » que le péché laisse en nous après » notre mort, jouit, sans doute, d'un » bonheur éternel dans les Taber-

» nacles du Dieu vivant. Vous le sça-
» vez, mon Dieu, & je ne fais que le
» présumer; mais tant de graces que
» vous lui fîtes, & tant de vœux qu'on
» vous a faits; Jesus-Christ tant de
» fois invoqué, tant de fois immolé
» sur l'Autel, sans entrer trop avant
» dans vos jugemens, me donne cet-
» te confiance.

» Puisse-t-il avoir reçû de vos mains
» cette couronne de justice, que vous
» donnez à ceux qui vous aiment!
» Puissent ces flambeaux que la piété
» chrétienne a rallumés, être les mar-
» ques de sa gloire, plûtôt que les
» ornemens de ses funérailles! Puisse
» ce Sacrifice d'expiation qu'on offre
» pour lui, être aujourd'hui un Sacri-
» fice d'action de graces! Et vous,
» Messieurs, puissiez-vous faire re-
» vivre après sa mort les vertus qu'il
» a pratiquées, afin d'arriver à la gloi-
» re qu'il s'est acquise. »



CHAPITRE XII.

Des trois genres d'Eloquence.

LEs parties du discours qu'on vient d'expliquer, peuvent avoir lieu dans les trois genres qu'on distingue dans l'Eloquence ; sçavoir, le genre judiciaire, le genre délibératif, & le genre démonstratif.

ARTICLE PREMIER.

Du genre Judiciaire.

CE genre a pour objet les Plaidoyers qu'on prononce devant les Juges, pour demander, pour accuser, ou pour défendre. On peut y ajoûter les Sermons des Ministres de l'Evangile où ils attaquent les vices, & citent les pécheurs au Tribunal du souverain Juge, soit pour les faire trembler, en leur annonçant ses jugemens ; soit pour les rassûrer, en leur inspirant une juste & salutaire confiance en sa miséricorde.

Les régles pour le fonds de ces

discours, ont été développées ci-dessus, dans les Chapitres qui traitent de l'Invention & de la Disposition. On parlera dans la suite des différens caractères d'élocution qui leur sont propres.

Démosthène & Cicéron se sont exercés dans le genre Judiciaire, & ont laissé bien loin derriere eux tous les autres Orateurs. On trouve aussi d'excellens modéles pour la chaire, dans quelques Sermons des Saints Peres, dans ceux du P. Bourdaloue, du P. Cheminais, de l'Evêque de Clermont, & autres. De simples extraits ne suffiroient pas pour les faire bien connoître, & il faut les lire en entier, surtout les harangues de Démosthène & de Cicéron.

ARTICLE II.

Du genre Délibératif.

ON délibere sur ce qui est honnête ou utile, avantageux ou préjudiciable, dans les conseils des Rois, dans un Sénat, dans les assemblées d'un peuple, dans les conférences entre par-

ticuliers, ou enfin dans des Congrès généraux. Des miniſtres ſont chargés d'inſtruire de la nature des affaires qu'on met en délibération, & d'employer les moyens les plus propres à perſuader ou à diſſuader; en quoi il faut conſidérer le plus ou le moins d'importance des choſes dont il s'agit, le caractère & la diſpoſition d'eſprit des perſonnes qui demandent conſeil, & enfin ce que peuvent & doivent ſe permettre ceux qui ſont conſultés, ſelon les différens dégrés d'autorité & de confiance qu'ils auront acquis. Un Roi, un chef de République, peut auſſi propoſer ſes vûes, ſes projets, & les appùyer plus ou moins, ſelon le plus ou le moins d'avantages qu'il y peut faire enviſager. On doit régler ce qu'on doit dire, & la maniére de le dire, ſelon l'importance ou la médiocrité des affaires; mais en général, l'Eloquence doit y être ſimple, noble & pleine de dignité. On peut encore dans l'occaſion, y faire uſage des paſſions, ſoit qu'il faille exciter la haine, l'indignation, la défiance & la crainte; ſoit qu'on veuille calmer la colère, attendrir, inſpirer

l'amour de la paix, & porter à la conciliation, à la clémence & à la pitié.

Les priéres & les exhortations appartiennent aussi au genre délibératif; car on s'y propose ou de persuader ce qui est avantageux, soit par rapport à l'honneur, soit par rapport à l'intérêt; ou de détourner de ce qui est contraire à l'un ou à l'autre. On ne peut citer de plus parfaits modéles pour ce genre de discours, que Démosthène & Cicéron; mais on peut en connoître la nature dans cette exposition que fait Mithridate à ses enfans, du projet qu'il a formé contre les Romains:

Approchez, mes enfans, enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vûe.
A mes nobles projets je vois tout conspirer;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis, ainsi le veut la fortune ennemie.
Mais vous sçavez trop bien l'histoire de ma vie,
Pour croire que long-tems soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgraces.
Déja, plus d'une fois retournant sur mes traces,

Tandis que l'ennemi par ma fuite trompé,
Tenoit après ſon char un vain peuple occupé,
Et gravant en airain ſes frêles avantages,
De mes états conquis enchaînoit les images;
Le Boſphore m'a vû par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ſes marais;
Et, chaſſant les Romains de l'Aſie étonnée,
Renverſer en un jour, l'ouvrage d'une année.
D'autres tems, d'autres ſoins. L'Orient accablé
Ne peut plus ſoutenir leur effort redoublé.
Il voit plus que jamais, ſes campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations raviſſeurs altérés,
Le bruit de nos thréſors les a tous attirés;
Ils y courent en foule; & jaloux l'un de l'autre,
Déſertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi ſeul je leur réſiſte. Ou laſſés, ou ſoumis,
Ma funeſte amitié péſe à tous mes amis.
Chacun à ce fardeau veut dérober ſa tête.
Le grand nom de Pompée aſſûre ſa conquête.
C'eſt l'effroi de l'Aſie. Et loin de l'y chercher,
C'eſt à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce deſſein vous ſurprend, & vous croyez peut-être
Que le ſeul déſeſpoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuſe votre erreur. Et, pour être approuvés,
De ſemblables projets veulent être achevés.

Ne vous figurez point que de cette contrée,
Par d'éternels remparts Rome soit séparée.
Je sçais tous les chemins par où je dois passer,
Et si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours,
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ?
Que du Scythe, avec moi l'alliance jurée,
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée ?
Recueilli dans leurs ports, accrû de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fiére Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vû l'Espagne, & sur-tout les Gaulois
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois,
Exciter ma vengeance, & jusques dans la Grece,
Par des Ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils sçavent que sur eux, prêt à se déborber,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder ;
Et vous les verrez tous, prévenans son ravage,
Guider dans l'Italie, & suivre mon passage.
C'est-là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez par-tout l'horreur du nom Romain ;

Et

Et la triste Italie encore toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
Non, Princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers ;
Et de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah ! s'ils ont pû choisir pour leur libérateur,
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur,
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un Roi long-tems victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses ayeux ?
Que dis-je ? en quel état croyez-vous la surprendre ?
Vuide de légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfans pourront-ils m'arrêter ?
Marchons, & dans son sein rejettons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre,
Attaquons dans leurs murs ces conquérans si fiers ;
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.

Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme,
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome:
Noyons-la dans son sang justement répandu,
Brûlons ce Capitole où j'étois attendu,
Détruisons ses honneurs, & faisons disparoître
La honte de cent Rois, & la mienne peut-être;
Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms
Que Rome y consacroit à d'éternels affronts.
Voilà l'ambition dont mon ame est saisie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie,
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.
Je sçais où je lui dois trouver des défenseurs.
Je veux que d'ennemis par-tout enveloppée,
Rome rappelle envain le secours de Pompée.
Le Parthe des Romains, comme moi la terreur,
Consent de succéder à ma juste fureur.

Les réponses de l'un de ses fils pour le détourner de sa résolution, & de l'autre pour l'y confirmer, sont encore du genre délibératif.

On peut lire aussi dans la Tragédie de Cinna une délibération d'Auguste avec Maxime & Cinna, sur le parti qu'il doit prendre, ou de quitter l'Empire, ou de le garder.

ARTICLE III.

Du genre Démonstratif.

LA louange & le blâme sont la matiére ordinaire du genre démonstratif, ainsi nommé parce qu'on y *démontre*, & qu'on y expose avec une sorte d'apparat & d'ostentation, les vertus & les vices qui en sont l'objet.

On loue les grands hommes qui se sont distingués, ou par leur valeur & leur conduite dans la guerre, ou par d'importans services dans la paix; les Rois, les Princes dont on se fait un devoir d'orner & d'amplifier les vertus & les talens; les Saints dont on exalte les bonnes actions à la face des autels, pour inviter à les imiter.

Les louanges personnelles qu'on donne aux grands hommes, se tirent ou des biens de l'ame, c'est-à-dire, des qualités du cœur & de l'esprit, ou des avantages extérieurs, comme de la beauté, du crédit, des richesses, de la puissance, des dignités. Homere vante dans Achille les graces

de la figure jointes à une valeur extraordinaire ; & dans Agamemnon, la puissance, les richesses, la bonne mine & l'air de majesté. On doit observer que les biens qui sont hors de nous, & que la fortune dispense à son gré, ne sont recommandables que par le bon usage qu'on en fait ; que le crédit & le pouvoir, en nous donnant les moyens de faire ou beaucoup de bien, ou beaucoup de mal, mettent les moeurs à l'épreuve la plus forte & la plus délicate ; qu'ainsi c'est mériter de grandes louanges, que d'en bien user ; ce qui a son principe dans les qualités du coeur & de l'esprit, qui seules méritent de vrais éloges, & fournissent la plus ample matiére aux Panégyriques.

C'est ce qu'ont excellemment pratiqué Pélisson & Racine, dans les éloges qu'ils ont faits de Louis XIV, & Boileau dans les Epitres qu'il a adressées à ce grand Prince : mais il faut que les éloges soient toujours fondés sur le vrai ; car on feroit rougir ceux à qui, par une basse flaterie, on attribueroit des vertus qu'ils n'ont pas ; ils ne se révolteroient pas moins con-

tre les louanges mal apprêtées ; mais le vrai mérite souffre une louange adroite & délicatement tournée ; c'est un tribut que la reconnoissance lui paye avec justice, & la récompense la plus flateuse que les hommes puissent attendre de leurs vertus. Il est bon d'observer encore que dans les louanges qu'on donne aux vivans, on doit avoir égard au lieu où l'on est, & connoître la disposition de ceux qui écoutent, leurs sentimens, leurs préjugés, & leurs moeurs ; parce qu'il faut que l'estime que nous voulons inspirer, s'accommode au jugement du Public, & que la bonne réputation de ceux que nous louons, autorise nos éloges.

On doit avoir la même attention, quand on loue les morts dans les Oraisons funébres, dont le propre est de relever avec pompe & avec adresse, leurs vertus & leur bonne conduite, en dissimulant, s'il est possible, les fautes & les foiblesses qui en terniroient l'éclat ; ou si l'on est obligé de les avouer, en les couvrant de quelques ombres, pour mieux faire sortir ce qui doit être éclairé : c'est

ainſi qu'en a uſé M. Boſſuet dans les Oraiſons funébres de la Princeſſe Palatine, & du grand Prince de Condé.

L'uſage des Eloges funébres eſt très-ancien, & paroît avoir commencé en Egypte. Quand on avoit embaumé un corps, on annonçoit aux Juges prépoſés pour examiner la conduite du mort, le jour de ſa ſépulture ; & on avertiſſoit ſa famille & ſes amis. Les Juges, au nombre de quarante venoient s'aſſeoir ſur un tribunal, & là il étoit permis à tout le monde de porter des plaintes contre le mort. Si l'on prouvoit qu'il avoit tenu pendant ſa vie une mauvaiſe conduite, les Juges déclaroient publiquement par leur ſentence, qu'il étoit indigne de la ſépulture qu'on lui avoit deſtinée ; mais l'accuſateur ſubiſſoit de rigoureuſes peines, s'il étoit convaincu de calomnie, & alors les parens quittoient les marques de deuil, & louoient le défunt. On commençoit ſon éloge par ſon éducation ; on parcouroit toute la ſuite de ſa vie dans ſes différens âges ; on relevoit ſa piété, ſa juſtice, ſon courage, & l'on finiſſoit par une priére aux Dieux des

Enfers, de le recevoir dans le séjour des bienheureux.

Les Grecs adoptérent en partie cette coutume, & les Athéniens la restraignirent à l'éloge public des Citoyens qui étoient morts pour le service de la patrie. On nommoit tous les ans un Orateur pour faire cet éloge, & on lui donnoit tout le tems de se préparer. Toute l'antiquité a vanté l'Oraison funebre que Periclès avoit prononcée après la guerre de Samos, & on la trouva si admirable, que lorsqu'il eut cessé de parler, les meres & les femmes de ceux qu'il avoit loués, coururent l'embrasser, & lui donnerent des couronnes, comme à un Athléte victorieux.

Voici l'idée que Platon a donnée de ces discours, & l'on appercevra dans ce qu'on y pratiquoit, les régles qu'on doit suivre encore aujourd'hui dans ce genre d'Eloquence. L'Orateur n'étoit point obligé d'y cacher son artifice, & pouvoit sans crainte, étaler dans son discours, toutes les fleurs & toutes les richesses d'une Eloquence aussi brillante que pompeuse. Il s'agissoit de louer les Athé-

niens en général sur la noblesse de leur origine, & sur les qualités qui les distinguoient des autres peuples de la Gréce; de célébrer la vertu & le courage de ceux qui avoient généreusement sacrifié leur repos & leur vie, pour le service de leurs Concitoyens; d'élever leurs exploits au-dessus de ce que leurs ancêtres avoient jamais fait de plus grand & de plus glorieux; de les proposer pour exemple aux vivans, d'inviter leurs enfans & leurs freres à se rendre dignes d'eux, & de mettre en usage, pour la consolation des peres & des meres, les raisons les plus capables de diminuer le sentiment de leurs pertes. Le beau choix des expressions, la variété des tours & des figures, la brillante harmonie des phrases, faisoient sur l'ame des Auditeurs une impression de joye & de surprise, qui tenoit de l'enchantement; & à la faveur des plus doux sons, ces discours pénétroient jusqu'au fond de l'ame, & y causoient d'admirables transports.

L'usage des Oraisons funébres passa chez les Romains. Elles étoient une

des fonctions des premiers Magistrats, qui souvent en étoient chargés par des Arrêts du Sénat ; quelquefois même les particuliers obtenoient la permission de monter sur la tribune aux harangues, pour y honorer publiquement par des discours funébres, leurs proches parens ou leurs amis. Mais la France a produit les plus grands modéles pour ce genre d'Eloquence, dans Messieurs Bossuet & Fléchier, dans M. Massillon, dans le P. Bourdaloue, & dans le P. de la Rue. Ces trois derniers ont aussi donné d'excellens panégyriques des Saints.

On peut encore rapporter au genre Démonstratif, les complimens qu'on fait aux Princes & aux Puissances, & les discours Académiques. Il est extrêmement difficile d'y réussir, parce que tout y semble épuisé depuis long-tems ; souvent, pour donner du nouveau, on se jette mal-à-propos dans le galimathias ; on débite des phrases vuides de sens, & l'on cherche à se sauver par des lueurs trompeuses, & par de faux brillans,

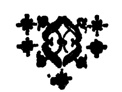
qui ſont directement contraires à la vraie & à la ſolide Eloquence.

Il reſte à parler du blâme qui appartient au genre Démonſtratif, & qu'on tire du même fonds que la louange ; c'eſt-à-dire, des qualités du cœur & de l'eſprit. L'ame a ſes défauts auſſi-bien que ſes perfections, & l'on obſerve le même ordre pour les peindre ; la différence n'eſt que dans les couleurs qu'on employe. Mais on ne ſe permet guéres de blâmer, que dans les Plaidoyers, où il eſt quelquefois utile d'expoſer au jour les vices & les crimes de ceux qu'on accuſe. Les Satyres perſonnelles ſont auſſi du même genre, mais elles ſont toujours odieuſes, & les loix ont établi des peines pour les réprimer.

On peut encore placer ici les réprimandes, & l'on en peut donner pour exemple, celle que dans Racine, Mardochée fait à Eſther, ſur le peu de zéle & de courage qu'elle montre pour ſauver la nation Juive, qu'Aſſuérus veut proſcrire par le conſeil d'Aman.

Quoi ? lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !
Dieu parle, & d'un mortel vous craignez le courroux !
Que dis-je ? votre vie, Esther, est-elle à vous ?
N'est-elle pas au Sang dont vous êtes issue ?
N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue ?
Et qui sçait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple, il ne vous gardoit pas ?
Songez-y bien. Ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains ;
Pour un plus noble usage il réserve ses Saints.
S'immoler pour son nom, & pour son héritage,
D'un enfant d'Israël, voilà le vrai partage.
Trop heureuse, pour lui, de hasarder vos jours !
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
Que peuvent contre lui tous les Rois de la terre ?
Envain ils s'uniroient pour lui faire la guerre ;
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer ;
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.

Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble ;
Il voit comme un néant tout l'Univers ensemble,
Et les foibles mortels, vains jouets du trepas,
Sont tous devant ses yeux, comme s'ils n'étoient pas.
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il vouloit éprouver votre zéle.
C'est lui, qui m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chere Esther, a bien voulu marcher,
Et s'il faut que sa voix frape envain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
Par la plus foible main qui soit dans l'Univers.
Er vous, qui n'aurez point accepté cette grace,
Vous périrez peut-être, & toute votre race.



CHAPITRE XIII.

De l'Elocution.

APRÈS avoir examiné ce qui regarde l'Invention & la Disposition, il reste à parler de l'Elocution, qui est le troisiéme objet des préceptes de l'Eloquence ; mais qui en est l'objet le plus difficile & le plus important. C'est principalement par l'Elocution, que les pensées acquiérent de la force, de la douceur, du brillant, de la magnificence ; c'est par le choix des mots, par leur industrieux arrangement, & par les divers genres d'harmonie qui en résultent, que l'Orateur, tantôt se répandant comme une douce rosée, pénétre, amollit, & s'ouvre insensiblement le chemin du cœur ; tantôt se repliant, pour ainsi dire, sur lui-même, & ramassant tout ce qu'il a de forces, les déploye tout-à-coup, & tel que la foudre, frappe & renverse par sa violence, en même-tems qu'il éblouit par ses éclairs ; c'est par

les différens tours d'expression, & par les différentes figures, que l'homme vraiment éloquent, attache l'Auditeur, qu'il l'échauffe, qu'il l'amuse, qu'il le remue, qu'il enléve son admiration. Enfin, sans l'Elocution, le mérite de l'Invention disparoît ; les meilleures pensées sont comme l'épée renfermée dans le fourreau, & l'on ne tient d'ailleurs aucun compte de l'ordre le plus régulier, parce qu'il ne paroît demander, ni un grand talent, ni un grand sçavoir.

Un Ecrivain peut avoir un style dur, sec, ennuyeux, dégoûtant, & n'être pas pour cela dépourvû de raison & de jugement, dans ce qui regarde le choix & la distribution des pensées & des raisonnemens ; mais on ne soutiendra pas la lecture de ses ouvrages ; tandis qu'un Ecrivain frivole, à la faveur d'une Elocution fleurie, brillante, harmonieuse, entraînera tous les suffrages, & fera oublier l'irrégularité de son plan dans la construction de son ouvrage, la bisarrerie & la fausseté de ses pensées Romanesques, & directement contraires au bon sens.

Mais en vantant le prix d'une belle Elocution, on n'a garde de prétendre qu'il faille s'occuper uniquement des mots ; car c'eſt le reproche que font aux Ecrivains ſoigneux de bien écrire, quelques Philoſophes pointilleux, & trop prompts à rejetter ſur l'Eloquence même, les défauts de ceux qui en abuſent. Peut-on concevoir, diſent-ils, une plus frivole occupation, que celle de meſurer des ſyllabes, & d'arranger des mots ? & ne ſuffit-il pas de s'appliquer à penſer & à perfectionner ſa raiſon ? On conviendroit de la vérité de ce reproche, ſi l'Eloquence n'avoit effectivement pour objet qu'un pompeux étalage de mots bruyans & vuides de ſens ; mais elle veut que les ornemens qu'elle employe, ſoient toujours ſubordonnés aux penſées & aux raiſonnemens, & ne ſervent qu'à leur donner plus de force & plus d'éclat. Elle eſt fondée ſur les mêmes principes que la Logique, ou l'art de penſer ; mais au lieu que la Logique réduit l'expreſſion des idées à une préciſion ſéche & rigoureuſe, & n'en montre, pour ainſi dire, que

le ſimple trait, l'Eloquence ajoûte à la juſteſſe que demande l'Invention, & à la régularité de la diſtribution, les couleurs qui donnent aux penſées le relief, le mouvement & la vie.

C'eſt dans l'heureux accord de ces trois parties, que conſiſte la vraye & la ſolide Eloquence. La nature elle-même nous y conduit, & l'on ne peut s'en écarter qu'on ne tombe dans un faux goût, qui par des maniéres ſéduiſantes, paſſe de l'eſprit juſqu'au cœur, & y porte la corruption.

C'eſt ſur ce fondement, que Platon vouloit qu'on maintînt ſévérement dans une République, le goût & le caractère de la Muſique qui y étoit établie. L'idée de la Muſique avoit alors plus d'étendue qu'elle n'en a aujourd'hui. Elle n'étoit pas bornée à de frivoles combinaiſons de ſons artiſtement diſtribués, & qui n'ont d'autre effet que d'étourdir l'oreille par un vain bruit; elle étoit faite pour accompagner des paroles, mais des paroles pleines de ſens, & l'on n'y admettoit point alors ces lieux communs de galanterie, ni cette poëſie

molle qui a énervé notre Musique. Elle tendoit à enseigner la morale & la politique, par conséquent à former les moeurs; & les sons qu'on marioit aux instructions, servoient non-seulement à les rendre plus agréables, mais à les mieux graver dans la mémoire par le moyen du chant. Ainsi Platon soûtenoit avec raison, que tout changement qu'on souffriroit dans une Musique de cette espéce, entraîneroit nécessairement celui des moeurs & des loix; car dans la Musique, disoit-il, (& il en faut dire autant de l'Eloquence & de tout autre genre de littérature,) l'esprit d'innovation se présente sous un dehors flatteur, & s'insinue, comme par maniére de badinage, sans faire d'abord aucun mal. Ses premiers progrès sont insensibles, & il se glisse, sans qu'on s'en apperçoive, dans les moeurs & dans les inclinations. Devenu plus fort, il se communique plus hardiment, & se répand dans les différentes sociétés; mais bientôt il ne garde plus de mesures, & attaquant ouvertement les loix, les moeurs, & les constitutions d'une

République, il ne s'arrête point qu'il ne les ait détruites & anéanties.

Ce n'est pas ici le lieu de pousser plus loin ces réflexions, sur les désordres où peut précipiter l'esprit d'innovation. Je passe à l'examen des différens caractères de style qu'employe l'Eloquence, suivant les matiéres qu'elle se propose de traiter.

CHAPITRE XIV.

Des différents caractères de l'Elocution.

ON en compte trois principaux, le Style simple, le Style sublime, & le Style moyen qui participe des deux autres, & qu'on appelle aussi le Style tempéré.

ARTICLE PREMIER.

Du Style simple.

LE Style simple tire son principal mérite de la pureté du langage, de la clarté & de la netteté. Il évite de paroître nombreux, & n'employe

qu'avec beaucoup de circonſpection, ces circuits de paroles qu'on appelle Périodes. S'il fait uſage de quelques ornemens, ils ſont toujours modeſtes, & n'ont rien de faſtueux ni d'éclatant. Il a un air de négligence qui lui ſied, mais qui eſt le fruit d'une grande attention à cacher tout ce qui peut ſentir l'art & le travail. On ne s'imagine pas qu'il demande beaucoup de génie & d'habileté, & les moins éloquents ſe croient capables de l'imiter; mais s'ils en font l'eſſai, ils s'apperçoivent après bien des efforts, qu'ils ont travaillé inutilement pour y parvenir. C'eſt l'éloge que Cicéron fait des Commentaires de Céſar. Ils ſont écrits dans ce Style ſimple, & ils lui firent autant d'honneur que ſes harangues dans le Sénat de Rome, où il avoit employé la plus haute Eloquence. Le Style ſimple n'admet que des mots communs, & pris dans l'uſage ordinaire, & il ne connoît, ni la pompe, ni l'oſtentation; mais il rejette les mots bas, & ne s'accommode, ni de la platitude Bourgeoiſe, ni du langage burleſque, & qui viſe

au bouffon & au bas comique. En un mot, on peut le comparer à ces tables frugales, où l'œil n'est ébloui par aucune sorte de magnificence, mais où régnent l'élégance & la propreté. Ce Style est propre aux Récits historiques, aux Mémoires, aux Dialogues, aux Ouvrages faits pour instruire, & aux conversations polies.

Il est bon de remarquer que ce style simple demande, selon les sujets & les personnes, de la noblesse & de la dignité. Alors, il devient le Style des Rois dans leurs dépêches, dans les lettres qu'ils écrivent aux Souverains, & dans les discours où ils expliquent publiquement leurs volontés.

On peut associer au genre simple ce qu'on appelle le Style naïf, tel que celui des Fables de la Fontaine ; de quelques Chansons qui roulent sur un élégant badinage, & de notre ancien langage qu'on appelle Gaulois ; comme dans cette Epigramme :

Amour trouva celle qui m'est amère,
Et j'y étois, j'en sçais bien mieux le compte :
Bon jour, dit-il, bon jour, Venus ma mere,
Puis aussi-tôt il voit qu'il se mécompte,

Dont la rougeur au viſage lui monte,
D'avoir failli, honteux, Dieu ſçait combien.
Non, non, Amour, lui dis-je, n'ayez honte,
Plus clairvoyans que vous s'y trompent bien.

Voici encore une Epigramme du même tems dans le genre naïf :

Di-moi, ami, que vaut-il mieux avoir,
Beaucoup de biens, ou beaucoup de ſçavoir ?
Je n'en ſçais rien; mais les ſçavans je voi
Faire la cour à ceux qui ont de quoi.

ARTICLE II.

Du Style Sublime.

LE Style Sublime a un air de grandeur & de majeſté qui impoſe, & pour l'ordinaire ſes mouvemens animés d'une noble ardeur, tendent à ſoumettre les eſprits & les cœurs. Il faut que tout céde à ſa fécondité, à ſa force, à ſon adreſſe, à ſa promptitude & à ſa véhémence. Il eſt propre à élever l'ame & à la remplir d'admiration. Il faut obſerver qu'on diſtingue le Style Sublime, de ce qu'on appelle proprement le Sublime ou le Merveilleux dans le diſcours, & qui ne conſiſte pas toujours dans la ma-

gnificence des expressions, mais qui peut se trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un tour de paroles simples & communes; comme, *Dieu dit que la lumiére se fasse, & la lumiére se fit.* Ce Sublime suppose une maniére de penser noble, grande, magnifique, & marque par conséquent dans celui qui parle ou qui écrit, un esprit qui n'ait rien de bas ni de rampant, mais qui soit rempli de sentimens généreux, & de je ne sçais quelle noble fierté qui se fasse sentir en tout. Cette élévation d'esprit doit être l'image & l'effet de la grandeur d'ame. Darius offroit à Aléxandre, pour avoir la paix, la moitié de l'Asie, & sa fille en mariage: *Si j'étois Aléxandre*, lui disoit Parménion, *j'accepterois ces offres: Et moi aussi*, repliqua ce Prince, *si j'étois Parménion.*

Il faut observer encore que le Style Sublime n'est pas toujours impétueux & véhément. Il peut être élevé sans être rapide, & sans faire de bruit, comme une grande riviére qui roule majestueusement ses eaux, & qui porte partout où elle passe, l'abondance & la fertilité.

On peut remarquer en général, que la noblesse des pensées entraîne ordinairement celle des paroles, qui à leur tour servent infiniment à relever les pensées.

On connoîtra facilement par des exemples, le vrai caractère du Style Sublime. Tel est ce commencement de l'Oraison funébre de M. de Turenne, où M. Fléchier parle ainsi de Judas Machabée : « Cet homme qui » défendoit les villes de Juda, qui » domptoit l'orgueil des enfans d'Am» non & d'Esaü, qui revenoit chargé » des dépouilles de Samarie, après » avoir brûlé sur leurs propres Autels, » les Dieux des Nations étrangeres ; » cet homme que Dieu avoit mis au» tour d'Israël, comme un mur d'ai» rain, où se briserent tant de fois » toutes les forces de l'Asie, & qui, » après avoir défait tant de nombreu» ses armées, déconcerté les plus » fiers & les plus habiles Généraux » des Rois de Syrie, venoit tous les » ans, comme le moindre des Israë» lites, réparer avec ses mains triom» phantes, les ruines du Sanctuaire, » & ne vouloit d'autre récompense

» des services qu'il rendoit à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie : ce vaillant homme poussant enfin avec un courage invincible, les ennemis qu'il avoit réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, & demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émûes ; des ruisseaux de larmes coulerent des yeux de tous ses habitans ; ils furent quelque tems saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long & morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots que formoient dans leurs coeurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrierent : Comment est mort cet homme puissant qui sauvoit Israël ? A ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs, les voûtes du temple s'ébranlerent, le Jourdain se troubla, & tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles ; Comment est mort cet homme puissant qui sauvoit le peuple d'Israël ? »

Voici un autre exemple du Style Sublime

Sublime dans cette prophétie, que Racine met dans la bouche du Grand-Prêtre Joad :

Cieux, écoutez ma voix, Terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille;
Pêcheurs, disparoissez, le Seigneur se réveille.
Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?
Quel est dans le lieu saint ce Pontife égorgé?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des Prophétes divins malheureuse homicide;
De ton amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé,
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfans & ces femmes?
Le Seigneur a détruit la Reine des cités;
Ses Prêtres sont captifs, ses Rois sont rejettés,
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnités.
Temple, renverse-toi, cédres jettez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en ce jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur?

Le Style Sublime perd toute sa grandeur quand il est outré, & qu'il tombe dans une enflûre ridicule qu'on a justement comparée à celle des hy-

dropiques ; qu'on l'examine au grand jour, ce qui paroissoit merveilleux devient tout-à-coup une puérilité & une extravagance. C'est ce qui arrive quand on veut aller au-delà du grand ; on s'embarrasse dans des phrases pompeuses qui n'ont que du vent, on se guinde pour se hausser, & l'on se perd dans les nuës. Le fameux Corneille n'est pas exempt de ce défaut. Il avoit l'esprit naturellement porté au sublime, & ses Tragédies en fournissent des traits d'une beauté merveilleuse ; mais il ne se soutient pas toujours, & assez souvent il s'égare dans de vaines imaginations, qu'on nomme du Phebus & du galimathias.

Emilie occupée d'un violent désir de venger son pere, qu'Auguste avoit fait proscrire, débute dans la Tragédie de Cinna par ces vers :

Impatients désirs d'une illustre vengeance,
A qui la mort d'un pere a donné la naissance,
Enfans impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
Vous régnez sur mon ame avecque trop d'empire,
Pour le moins un moment souffrez que je respire.

On ne s'exprime point dans la douleur en termes si empoulés, & ils ne seroient pas supportables même dans une situation tranquille.

Corneille avoit pris cet air gigantesque dans les Ecrivains Espagnols qui avoient été ses premiers maîtres, & dont les ouvrages se sentent presque par tout de ce caractère de fierté qui leur a fait dire tant de rodomontades. L'un de leurs plus fameux Poëtes croit les bien louer en disant : « C'est une fiere nation que l'Espagnole ; quand elle a une entreprise » à coeur, la mer tremble devant elle, » la mort la fuit, j'en atteste Numance » qui coûta si cher aux Romains. »

Un autre Auteur Espagnol croit s'exprimer grandement, quand au lieu de dire qu'un monde seul ne suffisoit pas au courage & à l'ambition d'Alexandre, il charge la pensée en disant » que le coeur d'Alexandre étoit un » Géant, que c'étoit un archi-coeur, » dans une partie duquel ce monde » pouvoit loger commodément, & » qu'il y restoit de la place pour six » autres mondes. »

C'est à l'imitation des Espagnols

que Corneille fait dire à Chimene, dans un moment où elle ressent la plus vive douleur pour la mort de son pere que son amant a tué :

Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous
en eau,
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus, sur celle qui me reste.

Et auparavant, lorsqu'elle demande justice au Roi de la mort de son pere :

Sire, mon pere est mort, mes yeux ont vû son
sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc;
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batail-
les,
Ce sang qui tout sorti, brûle encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous.

On pardonne à Corneille ce faux Sublime, en faveur du véritable qu'il sçavoit merveilleusement saisir, par la force & par l'élévation de son génie. Il faut dire en général que le Style Sublime déplaît, quand il s'éloigne

de la nature & de la vérité, & qu'il fatigue & ennuye quand il eſt continu, ſans mêlange & ſans variété ; car quelque beauté qu'ait un ouvrage, il dégoûte à la longue, s'il eſt uniforme & toujours ſur le même ton, comme on peut le remarquer dans le Télémaque de M. l'Archevêque de Cambrai.

ARTICLE III.

Du Style moyen ou tempéré

LE Style qu'on appelle moyen, eſt plus abondant, plus riche & plus nourri que le Style ſimple, mais moins pompeux & moins élevé que le Syle ſublime. Il ne ſe refuſe ni aux figures brillantes, ni aux cadences nombreuſes. Son but eſt d'attirer les regards par une parure bien entendue, & de s'inſinuer dans les cœurs par la douceur.

Ce Style, quand il eſt manié avec habileté, rend le diſcours plus agréable, & même plus propre à perſuader, parce qu'on ne s'y borne pas, comme dans le Style ſimple, à ſe faire entendre ; on veut toucher, & pour réuſſir,

il faut chercher le moyen de plaire, car le plaisir aide à la persuasion, & l'on est disposé à croire ce que l'on trouve agréable.

Le Style moyen est le plus propre pour l'Histoire, pour les ouvrages de Morale, où rien n'est plus important que d'orner la vérité, pour la mieux faire goûter ; mais il faut que les ornemens y soient distribués avec sagesse & avec sobriété ; que tout y soit naturel, judicieux, & qu'on y apperçoive, non de la bouffissure, mais un véritable embonpoint.

On peut se permettre plus d'indulgence dans quelques Panégyriques, & dans les Discours Académiques, parce que tout y est pour l'ostentation, qu'on a la liberté de montrer l'art à découvert, & d'étaler tout ce que l'Eloquence a de pompe & de magnificence. Les auditeurs ne viennent que pour entendre un beau Discours, & on n'obtient leurs suffrages, qu'autant qu'ils y voient d'élégance & de beauté.

Il faut pourtant prendre garde d'y prodiguer les fleurs de l'Eloquence jusqu'à en rassasier les auditeurs, &

sur-tout de courir après ces faux brillans qui n'ont qu'un vain éclat ; ils peuvent ébloüir pour quelques instans, mais ils disparoissent dès qu'on les expose aux rayons du jugement & du bon sens.

Les vices du Style fleuri, sont l'affectation & le raffinement, d'autant plus dangereux, qu'on les recherche avec soin, pendant qu'on évite les autres. On reproche aux Ecrivains d'Italie d'avoir trop donné dans ces excès, & il n'y en a guéres qui s'en soient garantis. L'exemple d'une même pensée différemment traitée par Térence & par le Tasse, fera sentir ce que c'est qu'affectation.

Dans Térence, un jeune homme cherche par tout une personne dont la beauté extraordinaire l'avoit frappé, & dit : « Elle ne paroît point, où » la chercherai-je ? à qui pourrai-je » m'en informer ? quel chemin pren- » dre ? Une seule espérance me reste, » c'est qu'en quelque lieu qu'elle soit, » elle ne peut être long-tems ca- » chée. »

Tout cela est naturel & délicat ; mais le Tasse est affecté en traitant la

même pensée, & il la gâte pour vouloir l'exprimer avec trop de délicatesse. Après avoir dit que la modeste Sophronie se déroboit dans sa retraite aux regards des hommes, il ajoûte : « Mais il n'y a point de retraite qui » puisse entiérement cacher une beauté digne de paroître, & d'être admirée. Tu ne le permets pas, amour, » & tu la découvres aux désirs empressés d'un jeune homme ; Amour, » qui tantôt aveugle & tantôt Argus, » couvres tantôt tes yeux d'un bandeau ; tantôt les ouvres, les tournes, & les proménes de tous » côtés. »

Le raffinement est un excès de finesse & de subtilité. Le trop est vicieux partout ; & la finesse a ses bornes aussi-bien que la grandeur & l'agrément. Dans un combat où Tancréde tue Clorinde sans la connoître, le Tasse lui fait faire dans son désespoir, cette apostrophe à sa main : « Perces-moi avec l'épée que tu » tiens, & mets mon coeur en piéces ; mais peut-être, qu'accoûtumée à des actions atroces & impies, » tu crois que ce seroit faire un acte

» de

» de piété, de faire mourir ma dou-
» leur. »

Les Espagnols ne sont pas moins sujets que les Italiens à passer le but, pour vouloir aller plus loin que les autres. Un Poëte Espagnol, pour louer des yeux noirs, dit qu'ils portent le deüil de ceux qu'ils font mourir. Un autre Poëte Espagnol, qui avoit un ennemi dont il vouloit se défaire, demande gravement à une Dame, ses yeux pour le tuer. Mais les Espagnols & les Italiens ne sont pas les seuls qui ayent des pensées si alambiquées, & il n'y a aujourd'hui que trop d'Ecrivains François, qui donnent dans l'affectation & dans le raffinement.



CHAPITRE XV.

Du choix des Mots.

LES mots ſont les ſignes de nos penſées, & ceux qui les repréſentent le mieux à l'eſprit, ſont ſans contredit les meilleurs. Il faut en conſéquence choiſir ceux qui ſont les plus propres, les plus clairs & les plus ſignificatifs ; c'eſt ce qui donne aux écrits, de la grandeur, de l'élégance, de la netteté, de la force & de l'agrément.

Pour ſe mettre en état de les bien choiſir, il eſt néceſſaire d'étudier avec ſoin ſa langue, & de ſe faire, ſoit par la lecture des bons ouvrages, ſoit par le commerce des gens de lettres, un amas de riches expreſſions, qu'on puiſſe trouver au beſoin, & qui tombent en quelque façon ſous la plume, ſans qu'on ſoit obligé de prendre trop de peine pour les chercher. De tous nos Ecrivains, Boileau eſt peut-être le plus heureux dans le choix des mots, & la gran-

de attention qu'on ſçait hiſtoriquement qu'il y donnoit, n'y laiſſe rien voir qui ſente la contrainte ni le travail ; c'eſt même par-là que ſes mots paroiſſent toujours venir ſe placer d'eux-mêmes, *comme dans leurs niches, & de ſes vers heureux remplir les hémiſtiches.* On peut après lui citer Racine, Meſſieurs Boſſuet, Fléchier, Péliſſon, & pluſieurs autres Ecrivains du premier ordre, qui dans le dernier ſiécle, ont tant contribué à perfectionner la langue Françoiſe, & l'ont rendue la langue univerſelle de l'Europe. On n'en rapporte point d'exemples, parce qu'il ſuffit de lire leurs écrits, pour y trouver une foule d'expreſſions bien choiſies, ſoit lorſqu'ils ont voulu parler avec vivacité, avec force & avec énergie, ſoit qu'ils ayent eu deſſein de répandre dans leurs écrits, les fleurs d'une Eloquence douce, agréable & brillante.

Il n'eſt pas néceſſaire de recommander d'éviter les mots bas & trop populaires. On ſçait que rien n'eſt plus capable d'avilir un diſcours, & ne ſent plus la mauvaiſe éducation.

On doit auſſi éviter, autant qu'on le peut, les mots rudes & choquans pour l'oreille, ou ſi l'on eſt obligé de les employer, il faut tâcher de les enchaſſer de maniere qu'on en faſſe diſparoître la rudeſſe & le déſagrément; mais on doit ſur-tout proſcrire ceux qui préſentent des idées contraires à la pudeur & aux bonnes mœurs.

CHAPITRE XVI.

De l'arrangement des Mots.

LES mots arrangés d'une certaine façon, donnent aux phraſes une cadence & une ſorte d'harmonie qui flatte l'oreille, & qui produit dans l'ame un ſentiment agréable. Le contraire arrive s'ils ſont mal arrangés, & les plus ignorans y ſentent le défaut d'harmonie, quoiqu'ils ne puiſſent pas en dire la raiſon. Cet arrangement conſiſte à lier les mots de maniére, que leur aſſemblage donne à la phraſe une ſorte d'arrondiſſement, & que par la proportion qui

se trouve entre toutes ses parties, il en résulte un concert qui n'ait rien de discordant. Il y faut du soin & de l'attention, mais sans que le travail s'y fasse trop sentir; car une trop scrupuleuse exactitude feroit penser qu'on est moins occupé des choses que des mots. On acquiert par l'usage & par un fréquent exercice, la facilité d'arranger les mots, & comme, lorsqu'on lit, on voit d'un coup d'œil les syllabes qui précédent & celles qui suivent; de même, un Ecrivain exercé dans la composition, apperçoit d'une seule vûe de l'esprit, l'emplacement qu'il doit donner à chaque mot, & sçait éviter la rencontre des mauvais sons, qui par leur dureté, & par leur rudesse, choqueroient une oreille sensible à l'harmonie.

Cicéron connoissoit si bien la nécessité de rendre les phrases harmonieuses, & l'effet que doit produire une marche nombreuse & cadencée, qu'il ne comprenoit pas qu'on pût y être insensible. *Je ne conçois rien*, dit-il, *à la conformation de leurs oreilles, & je ne sçais à quoi reconnoître qu'ils sont hommes.*

Qu'on entende, par exemple, prononcer ces vers :

La belle antiquité fut toûjours vénérable,
Mais je ne crus jamais qu'elle fut adorable.
Je lis les anciens sans plier les genoux.
Ils sont grands, il est vrai, mais hommes comme nous;
Et l'on peut comparer, sans craindre d'être injuste,
Le siécle de Loüis au beau siécle d'Auguste.

On s'apperçoit tout d'un coup que les mots ne s'y soutiennent point les uns & les autres, que le tissu en est lâche & traînant, que la marche & la cadence en sont molles & languissantes; en un mot, qu'il n'y a aücune sorte d'harmonie, & il est certain qu'une suite de pareils vers, causeroit aux Lecteurs beaucoup d'ennui & de dégoût.

Qu'on entende au contraire ceux-ci:

On diroit que pour plaire, instruit par la Nature,
Homere ait à Venus dérobé sa ceinture.
Son livre est d'agrémens un fertile thrésor.
Tout ce qu'il a touché, se convertit en or.
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace.
Partout il divertit, & jamais il ne lasse.

L'oreille est flattée par l'harmonie que produit dans ces vers l'arrangement des mots, qui sont liés entre-eux avec une admirable proportion, & ont un arrondissement qui remplit la bouche quand on les prononce.

Voici d'autres vers d'une rudesse bien choquante, & qui vient du mauvais arrangement des mots.

De l'un à l'autre bout la déplorable France
Aux heureux révoltés prêtoit obéissance,
Et Marne, & Seine, & Loire à peine en leurs courans,
Trouvoient un boulevard franc du joug des tyrans.
Orléans seul encor de tant de places fortes,
Se pouvoit dire libre au-dedans de ses portes,
Bien qu'entre cent terreurs, il vît de toutes parts
Une armée innombrable entourer ses remparts.

On peut y opposer des vers forts, & qui peignent des objets terribles, mais sans avoir rien de rude ni de choquant pour l'oreille.

Déja grondoient les horribles tonnerres
Par qui sont brisés les remparts;
Déja marchoit devant les étendarts
Bellone les cheveux épars,
Et se flattoit d'éterniser les guerres
Que sa fureur souffloit de toutes parts.

Les mots ſont comme une cire molle, & peuvent prendre entre les mains d'un bon Ecrivain, toutes les formes qu'il voudra leur donner. Ceux qui n'ont pas le talent de les façonner comme il faut, ſe gardent bien d'avouer leur ſtérilité ou leur incapacité; ils aiment mieux s'en prendre à la langue Françoiſe, & rien n'eſt plus commun que le reproche qu'on lui fait ſur ſa foibleſſe & ſur ſa pauvreté; mais ce reproche eſt bien injuſte, & pour s'en convaincre, il ne faut que jetter les yeux ſur les grands Ecrivains, qui ont illuſtré le régne de Louis le Grand. La langue dans leurs ouvrages eſt riche, abondante, harmonieuſe; ils n'ont jamais été embarraſſés pour exprimer leurs penſées, ſoit avec force, ſoit avec élégance, ſur quelque matiére qu'ils ſe ſoient exercés; & quoique dans ſes conſtructions, notre langue ſuive l'ordre naturel, & ſoit fort ſévére ſur la tranſpoſition des mots, elle ne laiſſe pas de ſe plier à toutes ſortes de ſtyles, & de bien ſaiſir tous les caractères des penſées qu'on veut exprimer, ou en proſe, ou en vers.

Son génie eſt naturellement noble ; elle a de la dignité ſans faſte & ſans orgueil ; elle a des graces légères, naïves & touchantes ; elle aime ſurtout la décence, & ne ſouffre ni l'affectation, ni le raffinement, ni une ridicule mignardiſe.

On va examiner en détail dans les Chapitres ſuivans, comment on doit arranger les mots, pour produire les différentes eſpéces d'harmonie, dont on peut frapper l'oreille, ſelon la nature des penſées qu'on peut exprimer.

CHAPITRE XVII.

Des Périodes.

COMME on diſtingue dans la Poëſie différentes meſures de vers, les unes plus longues, les autres plus courtes ; ainſi l'on diſtingue dans la proſe des parties qu'on appelle Membres, dont l'effet eſt de ſuſpendre la marche du diſcours, en l'interrompant par de fréquentes pauſes ; autrement il courroit ſans s'arrêter juſqu'à

faire perdre haleine, & par sa continuité suffoqueroit ceux qui parlent & ceux qui écoutent.

Les Membres doivent renfermer une pensée ; quelquefois elle est entiere, comme celle-ci :

Le propre de la vertu est de se faire respecter même de ses ennemis. Quelquefois le Membre n'embrasse pas la pensée toute entiere, mais une partie entiere de cette pensée ; comme, *Rome en effet triomphe, & Mithridate est mort.* Le premier Membre, *Rome en effet triomphe*, exprime une partie entiere de la pensée ; il en est de même de l'autre Membre, *& Mithridate est mort.*

Les Membres ne doivent pas être trop longs, car on auroit de la peine à les suivre ; ils ne doivent pas non plus être trop courts, car on tomberoit dans ce qu'on appelle le Style sec, comme dans cet exemple, *la vie est courte, l'étude longue, le tems rapide.* Ce Style trop coupé, & comme haché par morceaux, seroit insupportable, même dans les lettres & dans la conversation.

Les Membres peuvent être longs

dans le grand Style, & lui donnent de la majesté. Par exemple; *C'est Dieu qui dirige & conduit, comme par la main, la révolution de cet Univers.* Car le discours semble s'accroître & s'élever à proportion que le Membre acquiert d'étendue. C'est pour cette raison que les grands vers sont appellés Héroïques, & conviennent pour chanter les actions des Héros. Mais si les objets sont petits, il faut que les Membres soient courts. Comme :

La Cigale ayant chanté
Tout l'Eté,
Se trouva fort dépourvûe,
Quand la bise fut venue ;
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.

On peut encore faire usage de Membres courts dans la véhémence d'une passion, où l'on dit rapidement beaucoup de choses en peu de mots ; comme, lorsqu'on fait dire à Phédre :

Ils s'aiment ! par quels charme ont-ils trompé mes yeux ?
Comment se sont-ils vûs ? dans quels tems ? dans quels lieux ?
Tu le sçavois ; pourquoi me laissois-tu séduire ?

On peut remarquer que les Lacédémoniens affectoient la briéveté, pour donner plus de force à ce qu'ils disoient. Le Style de commandement est court & précis, & un Maître impérieux parle volontiers par monosyllabes, au lieu qu'on est long dans les priéres & dans les lamentations. Voici un exemple de ce Style concis des Lacédémoniens, qui a donné le nom au Style Laconique. Philippe, Roi de Macédoine, leur avoit écrit pour les sommer de se soumettre à sa puissance. Ils lui récrivirent ces mots : *Denys à Corinthe.* Une réponse si courte avoit bien plus de force, que si en l'étendant, ils eussent écrit : *Souviens-toi que Denys, Tyran de Syracuse, qui comme toi étoit un puissant Souverain, réduit aud'hui à une condition privée, fait sa demeure à Corinthe.* Ce discours ainsi allongé eût perdu sa véhémence, & le ton de fierté & d'indignation qu'on remarque dans ces deux mots, *Denys à Corinthe.*

Cette briéveté dans le discours se nomme *Comma* ou Incise. On appelle Incise ce qui est plus court que le

Membre ; comme ces maximes des Sages : *Connois-toi toi-même ; hâte-toi lentement ; rien de trop.* Car la briéveté est sententieuse, & cherche à renfermer beaucoupde sens en peu de mots.

L'enchaînement de ces membres & de ces Incises forme ce qu'on appelle une Période, qu'on a ainsi nommée, à cause de sa ressemblance avec les routes qui vont en tournant. On peut la définir, un assemblage de membres ou d'incises qui ont un retour naturel sur eux-mêmes, & dont le circuit embrasse exactement la pensée qui en est le sujet. Comme, « Au » moment que j'ouvre la bouche pour » célébrer la gloire immortelle du » Prince de Condé, je me sens con» fondu non-seulement par la gran» deur du sujet, mais, s'il m'est permis » de l'avouer, par l'inutilité du tra» vail. » La liaison des trois membres de cette Période est sensible, & l'on voit qu'elle prend, pour finir, une espéce de tournant qui la ramene sur elle-même. Ce n'est autre chose qu'un arrangement de mots ; car si on les délie, il n'y aura plus de Période, & les pensées demeureront les mê-

mes; comme si on disoit: *J'entreprends de célébrer la gloire immortelle du Prince de Condé, & dans ce moment je suis confondu par la grandeur du sujet, & s'il faut l'avouer, par l'inutilité du travail.*

Il faut observer qu'un discours qui seroit entiérement tissû de périodes, produiroit ce qu'on appelle une Elocution tortueuse, & deviendroit fatiguant pour l'Auditeur. Il y a aussi une Elocution qu'on appelle décousue, dont les parties sont détachées, & n'ont entre elles presqu'aucune liaison. Elle est séche & désagréable par elle-même. C'est un tas de membres qu'on jette au hasard les uns auprès des autres; comme un tas de pierres qu'on décharge, & qui n'ont encore aucune liaison pour s'étayer l'une & l'autre. Au lieu que les membres périodiques peuvent être comparés à ces pierres, qui par leur assemblage régulier, embrassent & soutiennent les édifices faits en forme de dôme.

Un discours ne doit être ni tout enchaîné de périodes, ni entiérement décousu; mais en l'entremêlant de périodes & de membres détachés, il paroîtra simple, sans avoir l'air né-

gligé, & n'aura ni la platitude du langage populaire, ni l'affectation du Style empoulé.

Les plus courtes périodes ſont de deux membres, les plus longues de quatre. Ce qui eſt au-delà, n'eſt plus dans la juſte meſure de la période.

Exemple d'une période de deux membres :

Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appas de la liberté, elle ſuit en aveugle, pourvû qu'elle en entende ſeulement le nom.

Période de trois membres :

Quelque vains & quelque injuſtes que nous ſuppoſions les jugemens du monde, nous n'en craignons pas tant après tout l'iniquité & la malignité, que nous en craignons la vérité.

Période de quatre membres :

Si le Héros dont je fais l'éloge, n'avoit ſçû que combattre & que vaincre, ſans que ſa valeur & que ſa prudence fuſſent animées d'un eſprit de foi & de charité, content de le mettre au rang des Scipions & des Fabius, je laiſſerois à la vanité le ſoin de louer la vanité, & je ne parlerois de ſa gloire, que pour déplorer ſon malheur.

Un membre seul qui auroit de l'étendue, & où l'on appercevroit une sorte de circuit & de suspension jusqu'à la fin, pourroit être regardé comme une période simple. Par exemple, *Le Royaume du Ciel ne peut être emporté que par la violence.* Ou, *Dans ce monde il n'est point de parfaite sagesse.* Ou, *Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.*

Dans les périodes composées de plusieurs membres, le dernier doit être communément le plus long, & embrasser en quelque façon tous les autres. Alors la période aura de la magnificence & de la dignité, à cause de l'étendue & de la noblesse du membre qui la termine; autrement elle seroit comme écourtée, & paroîtroit boiteuse. Exemple :

« Quand Dieu laisse sortir du puits » de l'abysme la fumée qui obscurcit » le soleil, selon l'expression de l'A» pocalypse; c'est-à-dire, l'erreur & » l'hérésie; | Quand pour punir les » scandales, ou pour réveiller les peu» ples & les pasteurs, il permet à l'es» prit de séduction de tromper les » ames hautaines, & de répandre par» tout

» tout un chagrin ſuperbe, une in-
» docile curioſité, & un eſprit de ré-
» volte, | Il détermine dans ſa ſageſſe
» profonde les limites qu'il veut don-
» ner aux malheureux progrès de l'hé-
» réſie, & aux ſouffrances de ſon
» Egliſe. »

Si l'on abrégeoit ainſi le dernier membre, *il marque à l'héréſie des limites*; la chûte de cette longue période ſeroit précipitée, & lui feroit perdre ſenſiblement ce qu'elle a de pompe & de magnificence.

On diſtingue trois genres de périodes, l'hiſtorique, l'oratoire, & celle qui eſt propre au Dialogue.

La période hiſtorique n'eſt ni trop réguliere dans ſon circuit, ni trop négligée; elle doit garder un juſte milieu, de maniere que par un grand circuit, elle ne paroiſſe pas trop oratoire, ce qui lui ôteroit l'air de vérité qu'elle doit avoir; car elle tire de ſa ſimplicité même toute ſa dignité, & le caractère hiſtorique. Exemple :

La guerre que j'entreprends d'écrire, & que les Romains ſoutinrent pendant ſeize ans contre Hannibal, eſt la plus mémo-

rable qui fût jamais, & la plus fertile en grands événemens.

La période oratoire se replie sur elle-même, & demande que pour la prononcer, la bouche s'arrondisse en quelque sorte, & que la main suive le mouvement & le circuit des paroles. Exemple :

« S'il y a une occasion au monde, où » l'ame pleine d'elle-même, soit en » danger d'oublier son Dieu, c'est » dans ces postes éclatans, où un » homme devient comme le Dieu » des autres hommes, & rempli de » gloire en lui-même, remplit le reste » du monde d'amour, d'admiration » ou de frayeur. »

La période propre au Dialogue, est encore plus simple & plus négligée que la période historique. A peine laisse-t-elle entrevoir qu'elle est une période. Exemple :

Eudoxe & Philanthe sont deux hommes de lettres que la science n'a point gâtés, & qui n'ont guéres moins de politesse que d'érudition ; quoiqu'ils ayent fait les mêmes études, le caractère de leur esprit est bien différent, &c.

Pour résumer en peu de mots ce

qui vient d'être dit de la période, il faut y obſerver ces conditions :

1°. Que la plus longue n'ait, autant qu'on le peut, que la meſure de ſept ou huit grands vers, ce qui fait à peu près la durée de la reſpiration, pour ne pas fatiguer par une longueur exceſſive celui qui parle & celui qui écoute.

2°. Que la Période ſoit claire, & qu'elle ſe dévelope de maniére qu'on l'entende aiſément.

3°. Qu'elle ſoit nombreuſe, coulante & facile à prononcer.

Enfin qu'elle n'ait rien de trop peigné ni de trop ajuſté, car l'affectation eſt vicieuſe en tout.

Une Période eſt nombreuſe quand les membres qui la compoſent ont entre eux une juſte proportion, & que la variété de leurs ſons & de leurs meſures, forme un concert qui flatte l'oreille, comme la plus excellente muſique. C'eſt ſur-tout à la fin de la Période, que cette harmonie ſe fait le plus ſentir, quand la chûte en eſt heureuſe, & qu'elle ſe termine par des mots qui ayent du poids & du ſoutien.

Malherbe fut entre les Poëtes françois le premier qui donna aux vers

cette proportion & cette cadence qui les rend si nombreux. On en pourra juger par cet exemple :

Ainsi quand Mausole fut mort,
Artemise accusa le sort,
De pleurs se noya le visage;
Et dit aux astres innocens
Tout ce que fait dire la rage,
Quand elle est maîtresse des sens.
. . . .
De combien de jeunes maris
Dans la querelle de Paris
Tomba la vie entre les armes,
Qui fussent retournés un jour,
Si la mort se payoit de larmes,
A Mycénes faire l'amour.
. . . .
Le tems d'un insensible cours,
Nous porte à la fin de nos jours;
C'est à notre sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite,
En le ménageant comme il faut.

Balzac, contemporain de Malherbe, fit de son côté pour la prose, ce que Malherbe avoit fait pour les vers; il donna aux périodes une mar-

che nombreuse & cadencée. On disoit de son tems, qu'il n'étoit point de mortel qui parlât comme lui; mais il passa le but, & ne sçut ni varier son style, ni le proportionner aux matiéres qu'il traitoit, ni placer à propos les ornemens. En un mot, il ne connut point cette bienséance, qui consiste à dire les choses comme il faut, selon les lieux, les tems & les personnes; & au lieu de conserver un air simple & naturel, il ne s'étudia qu'à s'en éloigner, comme s'il eût craint que ses ouvrages parussent lui avoir trop peu coûté. On a dit de lui qu'il n'écrivoit rien pour l'ame, mais qu'il n'écrivoit que pour l'imagination & pour les oreilles, & que le jugement qui l'accompagnoit toujours en ce qui concernoit le choix & l'arrangement des mots, le nombre & le tour harmonieux d'une période, l'abandonnoit très-souvent en ce qui regardoit la pensée. Cependant il faut avouer qu'il a été pour son siécle un maître & un modéle digne à beaucoup d'égards d'être imité, & que s'il y a eu des Ecrivains qui n'ont pris en lui que ce qu'il avoit

d'extraordinaire & de ſingulier, d'autres ont ſçû démêler dans ſes ouvrages le bon & le mauvais, & ont tourné à leur profit ſes défauts mêmes, en réduiſant la période Françoiſe à ſa juſte meſure, & en plaçant à propos les ornemens qu'il leur a indiqués. Ces ornemens conſiſtent en partie, dans la maniére de figurer les mots, & ils vont faire la matiére du Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XVIII.

Des Tropes & des Figures de Mots.

ON appelle Trope, tout changement par lequel on tranſporte un mot de ſa propre ſignification, à une autre qui le rend plus expréſſif, ou plus agréable; comme quand je tranſporte le mot de *Sel* de ſa ſignification naturelle, à une autre qui exprime ce qui pique & réjouit dans les ouvrages d'eſprit, le *Sel Attique*, le *Sel* de la plaiſanterie.

On appelle figure de mots, une maniére de tourner les expreſſions &

les phrases, qui s'éloigne de la façon commune de parler, & dont l'effet est de donner au discours, ou plus de force, ou plus de grace, ou plus d'éclat, comme quand au lieu de dire simplement *Dieu*, je dis, par une circonlocution, *Celui qui met un frein à la fureur des flots.*

ARTICLE PREMIER.

Des Tropes.

DE tous les Tropes qu'on peut employer en parlant, le plus commun & le plus beau, est sans contredit, la métaphore. Elle est si naturelle que nous l'employons, même sans y penser, dans les conversations les plus familiéres; elle répand dans un discours une vive lumiere, quand elle est bien maniée, parce qu'elle présente à la fois deux idées qui s'éclaircissent l'une & l'autre; elle est d'ailleurs d'une grande ressource pour enrichir une langue, quand elle a besoin d'emprunter un mot pour exprimer une pensée dont le mot propre lui manque, ou dont le mot propre est choquant, & qu'on veut pour la bien-

séance, l'échanger avec un autre.

Ainsi la Métaphore consiste à transporter un mot de l'endroit où il étoit propre, à un autre où le mot propre manque, ce qui est de nécessité, & où le mot transporté vaut mieux que le mot propre, ce qui est de bienséance.

La Métaphore est fondée sur la nécessité, lorsque pour exprimer, par exemple, le besoin que la terre a d'être arrosée, nous disons que la terre est *altérée*; on dit de même que la campagne est *riante*, qu'un arbre est *malade*, que la vigne *pleure*; & ces Métaphores sont si naturelles que les gens de la campagne ne parlent pas autrement. Nous disons aussi par la même nécessité, *un petit génie*, *un esprit vaste*, *un caractère dur*, *une humeur douce*; parce qu'il n'y a pas d'autres noms pour exprimer ces qualités de l'ame, & qu'on a été obligé de les emprunter de celles du corps.

Mais ce qui a été inventé par la nécessité, a été tourné en ornement par de bons Ecrivains, soit pour donner plus de force au discours, soit pour l'embellir. On lui donne plus de

force, quand au lieu de dire qu'un homme eſt en colère, on dit qu'il *eſt enflammé de colère;* quand on dit qu'un voluptueux *eſt plongé dans les délices*, qu'un prodigue *eſt abîmé de dettes*.

On embellit le diſcours quand on dit, qu'un Orateur *a déployé toutes les richeſſes de ſon éloquence*, que S. Auguſtin *a été une des plus brillantes lumiéres de l'Egliſe.*

La Métaphore ſert encore à expliquer certaines choſes qu'on ne pourroit pas dire honnêtement, ou qui préſenteroient des idées dégoûtantes, comme on dit *dévoyement*, au lieu du mot propre. Il en eſt de même de *garderobe*, &c.

On diſtingue pluſieurs eſpéces de Métaphores; la premiére, lorſqu'en parlant de choſes vivantes & animées, on employe un mot pour l'autre; par exemple, au lieu du mot *Jardinier*, Boileau a dit, *gouverneur de mon jardin;* pour caractériſer un Miniſtre, on l'appelle *un ſage Pilote*, & un Evêque, *un Paſteur*.

La ſeconde, lorſque dans des choſes inanimées, on prend le mot

qui exprime l'une pour exprimer l'autre. Comme, *prendre le timon des affaires; donner un frein à la mer.*

La troisiéme, lorsque pour exprimer des choses animées, on prend des termes de choses qui ne le sont pas; comme, *le fer les moissonna tous, le glaive du Seigneur les extermina.*

La quatriéme enfin, lorsqu'en parlant d'une chose inanimée, on employe des mots qui marquent de la vie & de l'action. Comme, *le plomb vole; la mer irritée, courroucée; la voix du tonnerre s'est fait entendre.*

Cette derniere espéce de Métaphore est la plus hardie, & pour cette raison, la plus propre au Style sublime.

Il faut observer qu'autant que les Métaphores contribuent à l'ornement d'un discours, quand elles sont bien ménagées & placées à propos, autant elles le déparent quand elles sont trop fréquentes, parce qu'elles le rendent obscur, & fatiguant pour l'esprit; car les Enigmes ne sont autre chose que des Métaphores entassées l'une sur l'autre. Il ne faut pas non plus qu'elles soient trop hardies,

comme celle d'un Poëte Italien, qui pour exprimer une violente passion qui enflamme un de ses personnages, dit, *que sa poitrine est un mont Gibel.*

Un autre défaut des Métaphores, est d'être tirées de trop loin, comme quand on a appellé le comble du bonheur, *l'Apogée du bonheur;* quand on a dit qu'un homme étoit *au Zénit de la fortune.* Car elles ne peuvent être claires & agréables, qu'autant qu'elles sont tirées d'endroits semblables à ceux où on les transporte; comme, *cent canons tonnerent de tous côtés.*

Il y a deux moyens de remédier aux Métaphores, qui paroîtroient trop dures & trop hardies; l'un en se servant de ces correctifs, *pour ainsi dire, s'il m'est permis de le dire*; comme dans cet exemple de M. Bossuet: *Lorsque* (la Reine d'Angleterre,) *venant prendre possession du Sceptre de la Grande Bretagne, voyoit, pour ainsi dire, les ondes se courber sous elle, & soumettre leurs vagues à la dominatrice des mers.*

Le second moyen d'adoucir les Métaphores, est de les tourner en images ou en comparaisons; car la

Métaphore n'eſt par elle-même qu'une comparaiſon abrégée. Ainſi quand je dis, *qu'un guerrier s'eſt battu comme un lion*, je fais une comparaiſon; quand je dis que *ce guerrier eſt un lion*, c'eſt une Métaphore. On peut dire métaphoriquement dans le Style ſublime, *que l'Angleterre eſt inondée par un effroyable débordement de mille Sectes bizarres.* Je tournerai la Métaphore en image, en diſant, que l'Angleterre eſt *comme inondée* par un effroyable débordement de mille Sectes bizarres.

Il ne faut pas oublier ici un autre genre de Métaphore, qu'on appelle Métonymie, ou changement de nom, & qui conſiſte à mettre un nom à la place d'un autre, comme quand on marque la cauſe par l'effet qu'elle produit; *la pâle* maladie, *la triſte* vieilleſſe, une *aveugle* colère; quand on met l'Inventeur, pour l'Invention, *Bacchus*, pour dire *le vin*, *Cérés*, pour dire *le bled*, &c. Ce qui contient pour ce qui eſt contenu; comme, *pleure, Jéruſalem, pleure, Cité perfide*, pour, *pleurez, habitans de Jéruſalem. La France* eſt en armes, pour *les François.*

L'Allégorie eſt une continuation de Métaphores, dont le propre eſt de dire une choſe, & d'en ſignifier une autre. Elle renferme par ſa nature un ſens caché; mais il faut qu'il ſoit aiſé à découvrir. Horace voulant peindre aux Romains les funeſtes effets des guerres civiles, & leur inſpirer l'amour de la concorde & de la paix, leur préſente l'image d'un vaiſſeau battu par d'affreuſes tempêtes, & qui ne peut éviter le naufrage qu'en regagnant au plûtôt le port.

Les Paraboles, dont il y a beaucoup d'exemples dans l'Ecriture, ſont à peu-près de la même eſpéce.

Il y a des Allégories plus courtes, & les exemples en ſont communs. Telle eſt celle-ci de M. Boſſuet: « Ces terres trop remuées, & deve» nues incapables de conſiſtance, » ſont tombées de toutes parts, & » n'ont fait voir que d'effroyables pré» cipices. J'appelle ainſi tant d'er» reurs téméraires & extravagantes, » qu'on voyoit paroître tous les jours » en Angleterre. »

En voici une autre de Cicéron plus étendue: « Quelle mer penſez-vous,

» Messieurs, qui soit aussi orageuse
» que l'assemblée du peuple ? Non,
» l'une dans son flux & dans son re-
» flux, n'a pas plus de flots, plus de
» variation & d'agitation, que l'autre
» dans ses suffrages, a d'inconstance,
» de troubles & de mouvemens di-
» vers. Souvent il ne faut que l'es-
» pace d'un jour ou d'une nuit, pour
» donner aux affaires une nouvelle
» face. Quelquefois même la moin-
» dre nouvelle, le moindre bruit qui
» se répand est un vent qui se le-
» vant subitement, change les es-
» prits, & renverse les délibéra-
» tions. »

Il faut conserver dans l'Allégorie le même genre de Métaphore, par lequel on a commencé ; car celui qui après avoir fait rouler ses Métaphores sur une tempête, les finiroit par un incendie, commettroit une grande faute de jugement. C'est pourquoi on a justement repris cette Allégorie de Malherbe :

Prends ta foudre, Louis, & vas comme un lion,
Donner le dernier coup à la derniére tête
De la Rébellion.

Ces trois Métaphores sont tirées, l'une de la foudre, l'autre d'un lion, l'autre de l'Hydre du marais de Lerne qu'Hercule combattit.

Quand l'Allégorie est trop obscure, elle devient une Enigme, ce qui est un grand vice, puisque sa perfection est d'être intelligible.

Le Trope qu'on appelle Catachrese, sert à donner un nom aux choses qui n'en ont point, en empruntant le nom d'une chose contraire à celle qu'on veut signifier, comme on diroit, *un cheval ferré d'argent; aller à cheval sur un bâton.* La nécessité fait passer ces expressions, quelque abusives qu'elles soient, & l'on n'est point trompé à la contradiction qu'elles renferment.

L'Antonomasie est un Trope, par lequel on met un équivalent à la place du nom propre, comme on a dit, *le destructeur de Carthage*, pour dire, Scipion; *le Poëte favori d'Auguste*, pour dire, Horace.

Ce Trope ressemble à la périphrase qu'on peut aussi nommer Circonlocution, & qui sert à expliquer par un détour, & en plusieurs paroles,

ce qu'on pourroit dire en un ſeul mot, ou en très-peu de mots. Comme au lieu de dire des canons, on dit, *ces foudres de bronze, que l'Enfer inventa pour la deſtruction des hommes.* On s'en ſert quelquefois pour exprimer des choſes qu'on ne pourroit pas dire avec bienſéance; quelquefois pour l'ornement du diſcours, ſoit qu'on veuille exprimer plus noblement des choſes communes, ſoit qu'on veuille adoucir par un circuit de paroles, des propoſitions qui choqueroient. Boileau, pour dire poëtiquement & noblement qu'il avoit 58. ans, s'exprime ainſi :

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieilleſſe venue,
Sous mes faux cheveux blonds déja toute chenue,
A jetté ſur ma tête avec ſes doigts péſans,
Onze luſtres complets ſurchargés de trois ans.

Voici un exemple d'une Périphraſe où il s'agit d'adoucir une propoſition capable de révolter. Thémiſtocle, aux approches de l'armée de Xerxès, conſeilloit aux Athéniens d'abandonner leur ville, & pour ne les pas effarou-

cher, il les exhorta seulement à *mettre leur ville en dépôt entre les mains des Dieux.* On peut voir l'exemple d'une pareille Periphrase, dans ce passage où M. Bossuet veut adoucir l'idée de l'emprisonnement & de la révolte du Prince de Condé : « Ce Prince que » l'on regardoit comme le Héros de » son siécle, rendu inutile à sa patrie » dont il avoit été le soutien, & ensui- » te, je ne sçais comment, contre sa » propre inclination, armé contre » elle. »

La Répétition est un Trope dont l'usage est fort commun. On s'en sert, par exemple, dans la colère, dans la douleur, & dans les autres passions de l'ame, ou quand on insiste fortement sur une chose pour la faire mieux sentir. Exemples :

Hélas! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems?

Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan & sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence & d'erreur,
De la chûte des Rois funeste avant-coureur.

La Répétition donne beaucoup de force à ce discours de Joad à Josabeth :

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat
pour nous?
Dieu qui de l'orphelin protége l'innocence,
Et fait dans la foiblesse éclatter sa puissance;
Dieu qui hait les tyrans, & qui dans Jésraël
Jura d'exterminer Achab & Jesabel;
Dieu qui frappant Joram le mari de leur fille,
A jusque sur son fils poursuivi sa famille;
Dieu, dont le bras vengeur pour un tems suspendu,
Sur cette race impie est toûjours étendu.

ARTICLE II.

Des Figures de Mots.

L'IRONIE peut être regardée comme un Trope, quand elle est courte, & comme une figure quand elle est étendue. Elle consiste à tourner ce qu'on dit de maniére qu'on entende le contraire de ce que les paroles signifient. Le ton de la voix, & la connoissance qu'on a de celui sur qui tombe l'Ironie, en facilite l'intelligence, comme si on disoit en se moquant d'un scélérat connu, *c'est un grand homme de bien*; d'un libertin, *c'est un Caton.* L'effet ordinaire de l'Ironie est de faire remarquer par des louanges évi-

demment fausses, le mépris qu'on a pour quelqu'un.

Elle est ou amère ou enjouée.

Hermione outrée de dépit contre l'infidélité de Pyrrhus, dissimule sa fureur, & lui tient ce discours plein d'amertume :

Seigneur, dans ce discours dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice ;
Et que voulant bien rompre un nœud si solemnel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'abaisse
Sous la servile loi de garder sa promesse ?
Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter,
Et vous ne me cherchiez que pour vous en vanter.
Quoi ! sans que ni serment ni devoir vous retienne,
Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne,
Me quitter, me reprendre, & retourner encor
De la fille d'Héléne à la veuve d'Hector ;
Couronner tour à tour l'esclave & la Princesse,
Immoler Troye aux Grecs, au fils d'Hector la Grece !
Tout cela part d'un cœur toûjours maître de soi
D'un héros qui n'est point esclave de sa foi, *&c.*

On donne encore à cette sorte d'Ironie, le nom de Sarcasme.

L'Ironie enjouée est plus propre à la Comédie & à la Satyre. Boileau dans sa 9e. Satyre, feint agréablement qu'il veut se réconcilier avec les Poëtes qu'il a maltraités :

Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers, les maux qu'ils ont commis.
Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc, Quinault est un Virgile ;
Pradon comme un Phénix en nos ans a paru ;
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru ;
Cotin à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire;
Sofal est le Phénix des esprits relevés ;
Perrin... Bon, mon esprit, courage, poursuivez.

Il y a encore dans Boileau plusieurs autres exemples de cette figure, & un entre autres dans sa 12e. Épître. On en trouve aussi dans Ciceron & dans les autres Orateurs.

Les discours de Socrate étoient une Ironie continuelle. Il se donnoit

pour ignorant; & feignant d'admirer la doctrine & les principes de ceux avec qui il conversoit, dans l'intention de leur en faire avouer à eux-mêmes la fausseté & le ridicule, il les y amenoit peu à peu par des questions simples en apparence, & dont ils ne se défioient point. Platon a suivi cette méthode dans tous ses Dialogues, & comme Socrate y joue toujours le principal rolle, cette maniére d'interroger est devenue célébre, sous le nom d'Ironie de Socrate.

On peut encore regarder comme Ironie, ce qu'on appelle des contre-vérités, comme quand on dit en badinant d'un homme d'esprit, qu'*il n'a pas le sens commun*, d'une belle personne, qu'*elle est horrible*, &c. On entend tout d'un coup ce qu'on dit, ou plûtôt ce qu'on ne dit pas, & à la faveur de l'Ironie, ces mensonges deviennent des vérités.

L'Hyperbole est par elle-même une exaggération outrée, & qui va au-delà du vrai. Elle est propre à amplifier les objets, comme a fait Homère, en parlant de la Discorde, qui a, dit-il,

La tête dans les cieux, & les pieds sur la
terre.

La Fontaine, à son exemple, pour exprimer la force & la violence du vent, dit :

Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête aux cieux étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des
morts.

Ces Hyperboles ont beaucoup de grandeur, & n'ont rien qui révolte, parce que l'intention des deux Poëtes n'a point été de nous tromper, mais de nous représenter les objets d'une maniere qui nous en fît concevoir une grande idée, ce qu'ils n'eussent pû faire avec les termes ordinaires. Ils ont dit plus, dans la crainte de ne pas dire assez, & ils n'ont voulu par ces mensonges apparens, que nous amener à la vérité. Mais il faut bien prendre garde d'abuser de cette figure ; car si on la porte trop haut, on la détruit, & elle fait un effet tout contraire à ce que nous voulons. C'est ainsi qu'un Poëte Italien nous

donne une puérilité, dans cette Hyperbole au ſujet des fuſées volantes : *Il ſemble*, dit-il, *qu'elles s'élancent pour aller embraſer la Sphére du feu, pour foudroyer les foudres mêmes, & pour ſonner l'allarme contre les étoiles.* Il a crû faire paſſer ces vaines exaggérations, en diſant, *il ſemble ;* mais cet adouciſſement ne ſuffiſoit pas pour corriger ce qui va ſi loin au-delà des bornes.

Au reſte, il y a pluſieurs Hyperboles, qui toutes hardies qu'elles ſont, peuvent être employées avec ſuccès, lorſqu'on les prépare, & qu'on les améne peu-à-peu ; comme celle d'Homére au ſujet du Cyclope Polyphéme, dont ce Poëte a eu ſoin de décrire la taille énorme, avant que de lui faire dévorer les compagnons d'Ulyſſe ; ſoit lorſqu'on les adoucit par ces mots, *il ſemble, on diroit, on croiroit ;* comme a fait Virgile en parlant des flottes d'Auguſte & d'Antoine à la bataille d'Actium : *à les voir on diroit que ce ſont les Iſles Cyclades qui flottent ſur les eaux.*

Il y a même des Hyperboles qui n'ont plus beſoin d'adouciſſemens, parce que l'uſage les a autoriſées, &

en a fait des façons de parler communes. On dit qu'un homme *va plus vîte que le vent*, qu'une femme est *plus blanche que la neige*, qu'elle est *la beauté même, la sagesse même*. Mais il faut observer, que comme il y a des Hyperboles qui augmentent & aggrandissent les objets, il y en a aussi qui les diminuent; comme on dit d'un homme maigre, *qu'il n'a que la peau & les os*; d'un autre, *qu'il est plus noir qu'une taupe*; ou d'un homme foible, *qu'un souffle le jetteroit par terre.*

Les ignorans comme les sçavans, usent tous les jours d'Hyperboles, parce qu'on est naturellement porté à faire les choses plus grandes qu'elles ne sont, & que personne ne se contente du vrai, sur-tout quand on parle avec passion; mais l'abus de cette figure est dangereux, & n'est que trop commun dans les panégyriques, dans les complimens, & surtout dans les Romans, où, le Héros *est toujours sans pareil*,

Et fût-il louche & borgne, est réputé soleil.

L'Antithèse, qu'on nomme en François

François Oppoſition, conſiſte à oppoſer un mot à un mot, une penſée à une penſée, une phraſe à une phraſe; comme:

Si je veux dire blanc, la quinteuſe dit noir,
Aujourd'hui dans un caſque, & demain dans un froc.

Quand cette figure eſt bien ménagée, elle donne au diſcours de l'agrément & de la clarté. Mais ſi elle roule principalement ſur les mots, & que la ſymmétrie en ſoit trop remarquable, elle ne peut guéres convenir qu'à l'Epigramme; comme,

Pauvre Didon, où ta réduite
De tes maris le triſte ſort;
L'un en mourant, cauſe ta fuite,
L'autre en fuyant cauſe ta mort.

Ou comme Corneille au ſujet du Cardinal de Richelieu:

En parle qui voudra du fameux Cardinal,
Ma proſe ni mes vers n'en diront jamais rien.
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal;
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Ainſi l'on ne peut approuver dans un diſcours ſérieux, cette Antithèſe de M. Fléchier, en parlant de M.

de Turenne : « Il a eu dans la jeu-
» nesse, toute la prudence d'un âge
» avancé ; & dans un âge avancé,
» toute la vigueur de la jeunesse. »
Et un peu plus bas : « Comme il ne
» perdit pas ses jeunes années dans
» la mollesse & dans la volupté, il
» n'a pas été contraint de passer les
» dernieres dans l'oisiveté & dans la
» foiblesse. » Ces mots qu'on fait ri-
mer à dessein, & ces membres de
période trop compassés, ont un air
d'affectation & de badinage peu séant
dans une matiére aussi grave que l'est
une Oraison funébre, & seroient en-
core plus déplacés dans un Sermon.

Mais l'Antithèse peut trouver pla-
ce, même dans la plus haute élo-
quence, quand elle paroît se pré-
senter naturellement, & qu'elle n'a
rien d'étudié. M. Bossuet, tout su-
blime & tout austère qu'il étoit, ne
s'est pas refusé cet agrément, quand
il l'a trouvé sous sa main, & qu'il ne
lui a point fallu faire d'effort pour
le chercher ; comme lorsqu'il dit de
Charles I. Roi d'Angleterre :

« Poursuivi à toute outrance par
» l'implacable malignité de la fortu-

» ne, trahi de tous les siens, il ne s'est
» pas manqué à lui-même. Malgré
» le mauvais succès de ses armes in-
» fortunées, si on a pû le vaincre,
» on n'a pû le forcer ; & comme il
» n'a jamais refusé ce qui étoit rai-
» sonnable étant vainqueur, il a tou-
» jours rejetté ce qui étoit foible &
» injuste, étant captif. »

L'usage fréquent des Antithèses est un grand vice dans tout discours, surtout quand elles sont entassées les unes sur les autres. M. Fléchier n'a pris aucun soin pour s'en garantir, & comme il a été plus aisé de l'imiter dans ces figures brillantes & dans ce jeu des paroles, que dans la pureté, dans l'élégance, & dans les graces de son style, on les a depuis prodiguées à l'excès, & on en a infecté toute l'éloquence.

Voici un exemple d'Antithèses entassées dans l'Oraison funébre de la Duchesse d'Aiguillon :

« On la vit souffrir, mais on ne
» l'entendit pas se plaindre ; elle fit
» des voeux pour son salut, & n'en
» fit pas pour sa santé. Prête à vivre
» pour achever sa pénitence, prête

» à mourir pour consommer son sa-
» crifice ; soûpirant après le repos de
» la patrie, supportant patiemment
» les peines de son exil. Entre la dou-
» leur & la joye, entre la possession
» & l'espérance, se réservant toute
» entiere à son Créateur, elle atten-
» dit tout ce qui pouvoit arriver, &
» ne souhaita que ce que Dieu vou-
» droit faire d'elle. »

L'Orateur n'a songé qu'à plaire dans cet endroit, où il ne devoit être question que de toucher ses Auditeurs.

On pourroit encore mettre au nombre des Tropes ou des figures, les épithetes dont on accompagne les mots, pour donner aux pensées qu'ils présentent, plus de force & plus d'agrément. L'effet qu'une épithete doit produire, est d'ajoûter quelques traits frappans à la chose dont on parle, sans quoi elle paroîtroit trop simple & trop nuë. On auroit pu dire, *Dieu pour punir l'instabilité de ces peuples* (on parle des Anglois) *les a livrés à leur curiosité.* Mais l'image est devenue plus noble & plus vive par les Epithetes dont on l'a ornée. *Dieu pour punir l'irreligieuse insta-*

bilité de ces peuples, les a livrés à l'intempérance de leur folle curiosité.

Les Poëtes usent des épithétes beaucoup plus librement que les Ecrivains en Prose; elles leur servent à rendre leurs pensées avec plus de précision, de vivacité & d'énergie, surtout quand les épithétes sont métaphoriques, comme la *honteuse* Indigence, l'*aveugle* Jalousie; mais si elles sont froides, & ne disent rien; si le discours en est trop chargé, ce n'est plus qu'un verbiage fastidieux & embarrassant, qu'on a justement comparé aux bouches inutiles dans une armée, qui ne font que l'affoiblir par leur nombre, au lieu de la fortifier.

On ne finiroit point, si l'on vouloit parcourir toutes les figures dont on use, soit en parlant, soit en écrivant. On s'est borné à celles dont l'usage est le plus fréquent & le plus connu. Elles sont toutes des expressions naturelles de nos passions, qui se diversifiant à l'infini, se montrent dans le Discours, sous une infinité de formes différentes.

CONCLUSION.

Les préceptes de la Rhétorique nous apprennent à faire un uſage raiſonnable des ornemens du diſcours, & à juger ſainement de l'uſage qu'en font les Ecrivains en tout genre. Un Auteur, avant que de s'attacher à la compoſition, doit s'être bien nourri de ces préceptes, & avoir lû les bons modéles ; il doit s'être rendu capable de découvrir du premier coup d'oeil, ce qu'il faut dire ſur quelque matiére que ce ſoit, & comment il faut le dire, ſelon les tems, les lieux & les perſonnes ; car s'il falloit qu'à meſure qu'il travaille, il conſultât les préceptes l'un après l'autre, & allât, pour ainſi dire, frapper à leur porte, pour ſçavoir, par exemple, quelle ſorte de période ou de figure il doit employer en chaque place, il ne feroit que des ouvrages informes, ſans goût, ſans ame & ſans vie ; l'art s'y montreroit trop groſſiérement, & l'on y chercheroit envain la nature & la vérité.

FIN.

NOUVELLE HISTOIRE POËTIQUE.

PREMIERE PARTIE.



NOUVELLE HISTOIRE POËTIQUE,

ET DEUX *TRAITÉS ABREGES,* L'UN DE LA POËSIE, L'AUTRE DE L'ÉLOQUENCE;

Composés pour l'usage de MESDAMES.

PREMIERE PARTIE.

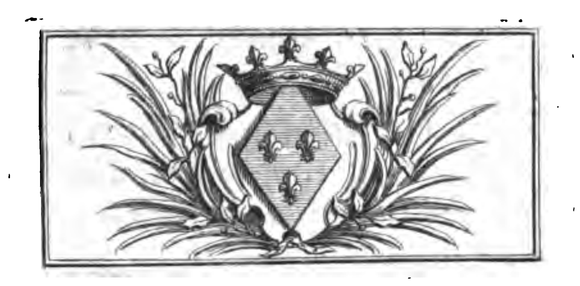


A PARIS,

Chez { JACQUES GUERIN, Libraire-Imprimeur de Mesdames, rue du Foin.
DESPREZ, CAVELIER, rue S. Jacques, à S. Prosper & aux trois Vertus.

M. DCC. LI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



A

MADAME.

MADAME,

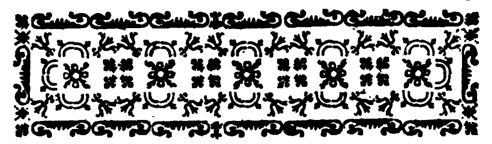
APRE'S *avoir oſé mettre ces Ecrits ſous vos yeux, je dois moins craindre de les expoſer au grand jour. Vous avez daigné,*

MADAME; honorer de votre approbation le zéle qui me les a dictés. J'espérerois celle du Public, si j'avois pû remplir l'intention que j'ai eue, de me conformer à ce goût sage; toûjours guidé par une exacte raison, & qui s'allie, MADAME, si parfaitement avec ces graces nobles & touchantes que toute la France admire en votre Auguste Personne.

Je suis avec un très-profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
HARDION.



PRÉFACE.

LORSQUE je me suis proposé d'écrire cette nouvelle Histoire Poëtique, j'ai dû, par respect pour les Augustes & Pieuses Princesses à qui j'ai l'honneur d'être attaché, donner ma principale attention à me renfermer dans les bornes de la plus scrupuleuse bienséance. C'est peut-être le seul mérite qu'elle aura auprès du Public; & c'est aussi le seul où j'ai senti qu'il m'étoit permis d'aspirer.

Uniquement occupé de mon objet, je n'aurois point pensé à la faire imprimer, si l'on ne m'eût fait entendre qu'elle pourroit être utile aux jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe, dont on doit, en tra-

vaillant à leur éclairer l'esprit, mettre, avant toutes choses, les mœurs en sûreté.

A la suite de l'Histoire Poëtique, on trouvera un Traité de la Poësie Françoise, & une Rhétorique abrégée. Ces trois Ouvrages ont été pour MESDAMES, comme une préparation à des études plus profondes, où leur goût naturel pour tout ce qui tend à perfectionner la raison, & une pénétration singuliére, leur ont fait faire des progrès plus réels que vraisemblables.

Je me suis borné dans les deux Traités de la Poësie & de l'Éloquence, à recueillir les préceptes ordinaires, des plus grands Maîtres anciens & modernes. Si je n'ai pas fait usage de ceux qu'une nouvelle Métaphysique a introduits depuis quelque tems, ce n'est pas que je prétende les condamner; mais on ne peut les adopter, que lorsqu'ils auront été en quelque sorte con-

ſacrés par des écrits, qu'on puiſſe comparer avec les chef-d'œuvres en tout genre, où l'on a ſuivi les anciennes régles, & qui nous rappellent tout à la fois, les beaux ſiécles d'Alexandre, d'Auguſte & de Loüis le Grand.

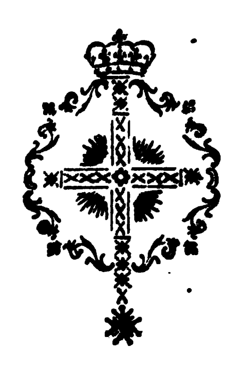


TABLE
DES CHAPITRES ET ARTICLES
de la Premiére Partie.

Fin de la Table de la premiére Partie.



APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé : *Nouveaux Traités de la Fable, de la Poësie & de l'Eloquence*; il m'a paru que ces trois Ouvrages remplissoient parfaitement les vûes qu'on s'y est proposées ; & qu'après avoir servi si utilement aux Augustes Princesses pour lesquelles ils ont été composés, les jeunes Personnes de toute sorte d'état pourroient s'y former l'esprit & le goût. A Paris, ce 15. Novembre 1750.

VATRY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux conseillers les gens tenans nos cours de parlement, maîtres des requêtes ordinaires de notre hôtel, grand-conseil, prévôt de Paris, baillifs, sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos justiciers qu'il appartiendra, SALUT, Notre amé JACQUES GUERIN le jeune, Imprimeur Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa communauté; Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public, un ouvrage qui a pour titre : *Nouvelle Histoire Poëtique, avec un Traité de la Poësie & de l'Eloquence, composés pour l'usage de* MESDAMES : s'il Nous plaisoit lui accorder nos lettres de privilége pour ce nécessaires ? A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, d'imprimer ledit ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre royaume, pendant le tems de *six* années consécutives à compter du jour de la date des présentes : faisons

défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre débiter ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces présentes seront enrégistrées tout au long sur le registre de la communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des présentes; que l'impétrant se conformera en tout aux réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal chevalier chancelier de France le sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre bibliotheque publique, un dans celle de notre château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal chevalier chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal chevalier Garde des Sceaux de France le sieur DE MACHAULT, commandeur de nos ordres; le tout à peine de nullité des présentes: Du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Sécrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original: Commandons au premier notre

Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le dixiéme jour du mois de Février, l'an de grace mil ſept cent cinquante-un & de notre regne le trente-ſixiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé* SAINSON.

Regiſtré enſemble la Ceſſion ſur le Regiſtre Douze de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 542. fol. 415. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. *à Paris le* 16. *Février* 1751. Signé, LEGRAS, Syndic.

J'ai cédé à Meſſieurs Deſprez & Cavelier fils, la moitié au préſent Privilége. A Paris ce 16. Février 1751. *Signé*, J. GUERIN.



NOUVELLE



NOUVELLE HISTOIRE POËTIQUE.

PREMIERE PARTIE.

Origine du Monde, selon les Poëtes.



LE culte des Idoles commença dans l'Assyrie, dans l'Egypte & dans la Phoenicie ; delà fut introduit dans l'Europe par les Colonies que les Phœniciens & les Egyptiens transporterent dans la Gréce, lorsqu'ils eurent inventé l'art de construire des vaisseaux, & que sur la foi des étoiles, ils oserent s'éloigner des côtes & traverser les mers. Le premier soin des chefs de

ces Colonies, fut de raſſembler les peuples qui vivoient diſperſés dans les campagnes & dans les forêts, ſans loix & ſans religion. Ils adoucirent peu-à-peu les moeurs de ces peuples ſauvages, établirent parmi eux des loix & le culte de la Divinité, & leur inſpirerent le goût des ſciences & des Arts, que l'on cultivoit ſur-tout dans l'Egypte & dans la Phœnicie. Mais à peine furent-ils civiliſés, qu'ils voulurent ſe faire une religion qui leur appartînt, & en conſervant les noms de quelques-uns des Dieux qui leur étoient venus d'Egypte, ils leur donnerent une origine Grecque. Les Poëtes qui furent leurs premiers Théologiens, ajoûterent aux Dieux étrangers une infinité d'autres Divinités dont ils peuplerent le Ciel, les Aſtres, la Mer, la Terre & les Enfers. On ne pouvoit rien concevoir de plus abſurde que cette multitude de Dieux; mais l'imagination y trouvoit de quoi s'amuſer, & ſe promenoit agréablement dans des enchantemens continuels. Etoit-on ſur le bord d'un fleuve, on voyoit un Dieu penché ſur ſon urne, &

couronné de roseaux ; les fontaines étoient des grottes tapissées de verdure, où des Nymphes, appellées *Nayades*, faisoient leur demeure. Les Oreades habitoient les montagnes ; & dans la solitude des forêts, on se trouvoit parmi les Faunes, les Satyres, les Dryades ; on entendoit leurs chansons, & l'on voyoit leurs danses. En un mot, la Poësie avoit transformé en Divinités tous les Etres qui concourent à former & à embellir l'Univers. Et pour commencer par ce qu'ils avoient imaginé sur l'origine du monde ; voici à peu près de quelle maniere ils l'avoient conçue, ou, plûtôt, de quelle maniere ils avoient défiguré le récit qu'a fait Moyse des merveilles de la création de l'Univers.

Avant que la mer, la terre & le ciel qui les environne, eussent été produits, la Nature entiere n'étoit qu'une masse informe. C'est ce que les Grecs appelloient le Cahos. Tous les élémens étoient mêlés les uns dans les autres ; le Soleil n'éclairoit point, la Lune n'avoit ni son croissant ni son décours, la Terre n'é-

toit point suspendue au milieu des airs, & la Mer étoit sans rivages. Le froid & le chaud, le sec & l'humide, les corps durs & les corps mous, les pesants & les légers, s'entrechoquoient continuellement, lorsque Dieu ou la Nature elle-même, termina ces combats, en séparant le ciel d'avec la terre, la terre d'avec les eaux, & l'air le plus pur d'avec l'air le plus grossier. Le cahos ayant été ainsi débrouillé, Dieu établit chaque corps dans le lieu qu'il devoit occuper. Le feu qui est le plus léger des élémens, fut placé dans la région la plus élevée, l'air fut mis au-dessous du feu, la terre, toute pesante qu'elle étoit, trouva son équilibre au milieu de l'Univers, & les eaux occuperent les parties les plus basses. Dieu arrondit ensuite la surface de la terre, & répandit les eaux par-dessus ; il permit aux vents d'agiter les mers ; mais il prescrivit aux flots des bornes qu'ils ne purent passer. Il forma les fontaines, les étangs, les lacs, & les fleuves. Il commanda aux campagnes de s'étendre, aux arbres de se couvrir de feuilles, aux montagnes de s'élever, aux vallées de s'abaisser. La terre fut

partagée en cinq zones qui répondoient à celles qui partageoient le ciel. Celle du milieu étoit inhabitable par sa grande chaleur, celles des extrémités toujours couvertes de neiges & de frimats, les deux autres tempérées par le mélange du chaud & du froid. Les brouillards, les nuages & les tonnerres, se formoient dans la région de l'air. Les vents y avoient leurs routes marquées, sans quoi ils eussent bien-tôt bouleversé tout l'Univers. L'Eurus fut établi dans les pays où se léve l'Aurore; le Zéphyre, du côté où se couche le Soleil; l'Aquilon ou Borée s'empara des climats glacés du septentrion; & l'Auster ou vent du midi, qui améne les nuages & les pluies, regna dans les parties opposées. Enfin, l'Ether ou l'air le plus subtil devint la matiére dont le ciel fut composé. Les astres brillerent dans la voute céleste sous des formes divines; les poissons habiterent les eaux; les quadrupédes eurent la terre pour demeure; les oiseaux volerent dans l'air, & y firent entendre leurs chants harmonieux. Il manquoit à

l'Univers un Etre plus parfait. Prométhée forma l'homme à la reſſemblance des Dieux, avec un peu de terre qu'il détrempa dans l'eau : & au lieu que tous les autres animaux ont la tête penchée vers la terre, l'homme ſeul la léve vers le ciel. Dès le premier inſtant l'age d'or commença. L'homme vécut dans la juſtice & dans la bonne foi, ſans y être contraint par les loix. Les villes, ſans murailles ni foſſés, étoient un aſyle inviolable ; les trompettes, les caſques & les épées n'étoient point en uſage, & l'on n'avoit pas beſoin de ſoldats pour aſſurer la vie des citoyens. La terre, ſans le ſecours de la charrue, fourniſſoit libéralement les alimens néceſſaires aux hommes. Ils ſe contentoient des fruits ſauvages qu'elle leur préſentoit, & des glands qui tomboient des chênes. Le printemps étoit perpétuel. Les zéphirs careſſoient les fleurs qui ſortoient du ſein de la terre, ſans avoir été ſemées. On voyoit de toutes parts des ruiſſeaux de lait & de nectar ſerpenter dans les plaines, & le miel couloit en abondance du creux des arbres.

Tel fut l'état du genre humain ſous le regne de Saturne; mais lorſque Jupiter ſon fils l'eut précipité dans le Tartare & ſe fut emparé de l'empire du monde, on vit paroître le ſiécle d'argent, moins heureux que le premier, mais plus précieux que le ſiécle d'airain qui le ſuivit. Jupiter abrégea le Printemps, forma l'Eté, l'Automne & l'Hyver. Les hommes, pour ſe garantir des grandes chaleurs, ou du froid exceſſif, ſe retirerent dans des antres, dans le creux des buiſſons, ou ſous des cabanes conſtruites de branches d'arbres; la terre eut beſoin d'être cultivée, & les taureaux gémirent ſous le joug de la charruë.

A ce ſecond âge ſuccéda celui d'airain. Les hommes, devenus plus inſociables, ne reſpirerent que la guerre; mais ils ne ſe livrerent pas encore aux crimes qui caractériſent le ſiécle de fer, qui ſuivit bientôt. Ce fut alors que tous les vices inonderent la terre, que la pudeur, la bonne foi & la vérité en furent bannies, & firent place à la fraude, à la violence & à l'avarice. Les ar-

bres furent changés en vaisseaux, & allerent affronter la fureur des mers. Les hommes peu contens des biens que la terre leur offroit, fouillerent dans ses entrailles, pour y chercher l'or, le fer & les autres métaux. La Discorde fit entendre de tous côtés le bruit des armes; les freres, les parens se redouterent; les enfans abrégerent les jours de leurs peres; le mari attenta sur la vie de sa femme, & la femme sur celle de son mari. La piété fut méprisée, & de toutes les Divinités qui habitoient sur la terre, Astrée fut la derniere qui en abandonna le séjour.

Cependant le Ciel même ne fut pas à couvert de l'insulte des Géants, fils de la Terre, qui tenterent de l'escalader : pour y parvenir, ils entasserent montagnes sur montagnes; * mais Jupiter, armé de sa foudre, détruisit leurs vains projets, mit les montagnes en poudre, & ensevelit les Géants sous leurs ruines. La terre abreuvée de leur sang en fit naître d'autres hommes aussi méchans que

* Le mont Pélion & le mont Ossa sur le mont Olympe.

les premiers, & qui firent gloire de mépriser toute Religion. Jupiter, dans son courroux, assemble les Dieux dans son palais; la route qui y conduit s'appelle la voie lactée; à droite & à gauche sont les demeures des Dieux du premier rang; les Divinités inférieures habitent plus loin, & l'assemblage de tous ces palais, compose la Cour céleste. Quand les Dieux furent assemblés, Jupiter placé sur un thrône élevé, & appuyé sur son sceptre d'ivoire, secoue la tête, & du mouvement de ses sourcils, fait trembler le ciel, la terre & la mer; il expose en termes qui expriment son indignation, les crimes des habitans de la terre. « Je les ai tous, » dit-il, pour ennemis, & je dois » les perdre tous, si je veux regner. » Lorsqu'une plaie est incurable, il » faut y appliquer le feu, pour garantir » les parties saines. J'ai sous mon » empire les demi-Dieux, les Nym» phes, les Faunes, les Satyres, les » Silvains & les autres Divinités » champêtres; s'ils ne joüissent pas des » honneurs du Ciel, du moins qu'ils » habitent en sûreté sur la Terre. »

A ce discours les Dieux frémissent d'horreur; plusieurs d'entr'eux exhortent Jupiter à exterminer le genre humain ; les autres demandent ce que deviendra le monde, lorsqu'il ne sera plus habité ; s'il livrera la terre aux bêtes sauvages, & s'il n'y restera plus d'habitans pour faire fumer l'encens sur les autels des Dieux. Jupiter leur promet de la repeupler d'une race meilleure, & dont l'origine aura quelque chose de merveilleux. Son premier dessein fut de lancer ses foudres sur la Terre ; mais il craignit que le Ciel n'en fût embrasé. Il se souvint qu'il avoit lû dans les livres du Destin, qu'un jour le Ciel, la Terre & la Mer seroient en feu, & que tout l'Univers périroit dans un embrasement général. Il prend le parti d'ensevelir tous les hommes sous les eaux. Il renferme sur le champ dans les antres d'Eole, l'Aquilon & les autres vents qui écartent les nuées, & ne laisse en liberté que le vent du Midi, qui vole avec ses aîles humides, le visage couvert de nuages, & la barbe chargée de brouillards. Iris la messagère de Ju-

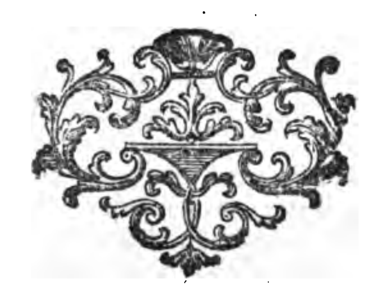
non améne de nouvelles eaux, & Neptune, frere de Jupiter, lui prête le secours de ses ondes; il frappe la terre de son trident: aussi-tôt l'eau sort impétueusement de ses gouffres les plus profonds. Les fleuves débordés inondent les campagnes, entraînent les bleds, les arbres, les troupeaux & les hommes, renversent les temples, les maisons & les tours les plus élevées. Les Néreides sont étonnées de voir sous les ondes des villes & des forêts. L'inondation avoit couvert toutes les montagnes, à l'exception du Parnasse;* Deucalion s'y réfugia sur une petite barque, avec sa femme Pyrrha. Tous deux avoient toujours vécu dans la justice & dans la piété. Jupiter voyant qu'ils sont seuls, & que le reste des hommes a été submergé, ordonne à l'Aquilon de dissiper les nuages. L'air devient serein, la terre se découvre. Neptune ordonne à un Triton de sonner de sa conque, pour faire retirer les eaux, & obliger les fleuves de rentrer dans leurs lits.

* Dans la Phocide, entre l'Attique & la Bœotie.

Deucalion affligé de voir la terre entiérement déserte, ne put retenir ses larmes. Il implore avec sa femme le secours du Ciel ; ils vont au temple de Themis qui rendoit des oracles au pied du Parnasse, & la prient de leur enseigner les moyens de réparer le genre humain ; ils en reçurent cet oracle : « Sortez du temple, voilez-» vous le visage, détachez vos cein-» tures, & jettez derriere vous les » os de votre grand-mere. » Après avoir cherché long-temps le sens de cet oracle, ils prennent des pierres & les jettent derriere leur dos, en observant les cérémonies qui leur avoient été prescrites. Ils voient les pierres s'amollir, & prendre peu à peu la figure d'hommes. Ce qu'elles avoient d'humide & de terrestre fut changé en chair, & les parties dures en os ; leurs veines ne changerent ni de forme ni de nom : les pierres que Deucalion avoit jettées, devinrent des hommes, & les femmes furent formées de celles que jetta Pyrrha. De là vient la dureté qui caractérise les moeurs de l'homme & sa patience dans les travaux. La ter-

re, ainsi repeuplée, vit renaître les arts & le culte des Dieux.

On distinguoit les Dieux du ciel, de la mer, de la terre & des enfers, les demi-Dieux & les Héros. Il est temps de les faire connoître, en commençant par les Dieux du Ciel.





CHAPITRE PREMIER.

Des Dieux du Ciel.

ARTICLE PREMIER.

URANUS ET SATURNE.

URANUS, qui ſignifie le Ciel, fut la grande Divinité des Phœniciens, qui tranſporterent ſon culte dans la Gréce. On lui donne pour femme Titée, la même que Veſta ou la Terre, dont il eut deux fils, Titan & Saturne. Celui-ci obligea ſon frere de lui céder ſon droit d'aîneſſe, mais il accepta, en même temps, la condition de ne point élever d'enfans mâles. En exécution de ce traité, Saturne dévoroit tous ſes enfans, ſans exception, au moment de leur naiſſance. Déja Veſta ſa fille aînée, Cérès, Junon & Neptune avoient été dévorés, lorſque Cybéle ou Rhea étant groſſe & voulant ſauver

ſon enfant, s'en alla en l'Iſle de Créte, où elle accoucha de Jupiter, qu'elle fit nourrir ſecrettement par deux Nymphes du pays : elle recommanda ſon enfance aux Curétes ou Corybantes, car on leur donne ces deux noms. C'étoient des Prêtres fort ſçavans dans la religion & dans le métier des armes. Ces Curétes danſoient autour de l'antre où Jupiter étoit caché, & en frappant leurs boucliers avec leurs lances, faiſoient aſſez de bruit pour empêcher que Saturne ne pût entendre ſes cris. Cependant Cybéle, pour mieux tromper Saturne, qui ſçavoit qu'elle étoit accouchée, lui fit avaler, au lieu de l'enfant, une pierre qu'elle avoit emmaillottée.

Jupiter devenu grand, fit prendre à Saturne un breuvage qui lui fit vomir tous les enfans qu'il avoit dévorés.

Titan ayant découvert qu'on n'avoit pas exécuté le traité, déclara la guerre à Saturne, le vainquit & l'enferma avec Cybéle, dans une étroite priſon ; mais après quelques années, Jupiter les remit en

liberté. Cependant Saturne avoit des inquiétudes sur son fils ; car le destin lui avoit appris que ce même Jupiter, qui l'avoit délivré de prison, lui enleveroit son Royaume ; il chercha d'abord à le faire périr secrettement, & lui fit ensuite une guerre ouverte ; Jupiter eut la victoire & chassa son pere du Ciel. On a même dit qu'il l'avoit précipité dans le Tartare. Les Romains publioient qu'il étoit venu se réfugier en Italie, dans le lieu même où, depuis, Rome avoit été bâtie ; que cette contrée avoit été appellée *Latium*, d'un mot qui signifie *se cacher*, d'où est venu le mot de *Latins* ; que Janus, Roi du pays, reçut honorablement Saturne, & que, par reconnoissance, ce Dieu lui accorda le don de prévoir l'avenir & de se ressouvenir du passé. C'est pour cela qu'on le représentoit avec deux visages.

Numa Pompilius, second Roi de Rome, lui fit bâtir un temple qu'on tenoit ouvert pendant la guerre, & fermé pendant la paix. Il faut observer, que pendant sept cent ans, il n'a été fermé que deux fois.

Tant

Tant que Saturne habita ſur la terre, la paix, l'innocence, les bonnes moeurs & les beaux arts furent en honneur ; Aſtrée ou la Déeſſe de la juſtice, établit alors ſon ſéjour parmi les hommes.

Janus, après ſa mort, fut mis au nombre des Dieux. On le repréſentoit avec une baguette dans une main, parce qu'il préſidoit aux grands chemins, & une clef dans l'autre main, parce qu'on le regardoit comme l'inventeur des portes & des ſerrures. Il a donné ſon nom au mois de Janvier ; car il ouvroit, pour ainſi dire, l'année avec ſa clef.

ARTICLE II.

CYBELE.

LES Poëtes & les Hiſtoriens ont donné à Cybéle differens noms, la plûpart tirés des lieux où elle étoit adorée. On l'a confondue avec Veſta qui étoit le nom de la femme d'Uranus. On l'appelloit auſſi la mere des Dieux, la bonne Déeſſe, la Grand-mere, &c. quelquefois on la déſigne ſous le nom de Rhea.

On la représentoit tantôt assise, pour exprimer la pesanteur & l'immobilité de la terre, dont elle étoit la figure. On lui donnoit un tambour, dont la forme ronde imitoit celle du globe terrestre. On lui couronnoit la tête de tours, ce qui designoit les Villes. Enfin, on mettoit à ses pieds un lion qui paroissoit privé, pour marquer qu'il n'y a point de terre si stérile, qu'on ne puisse domter en la cultivant. On l'a aussi représentée dans un char traîné par des lions. Elle étoit honorée principalement dans la Phrygie, & ce fut de ce pays-là, que son culte se répandit dans la Gréce & dans l'Italie. Les Prêtres de Cybéle s'appelloient Corybantes, & ils célébroient ses fêtes avec un grand bruit de tambours & d'instrumens d'airain. Ils frappoient leurs boucliers avec des lances, s'agitoient comme des furieux, & poussoient des hurlemens affreux, pour exprimer leur douleur pour la mort d'Atys, dont Cybéle avoit été amoureuse, & qui avoit péri malheureusement. Voici le trait d'histoire qu'on en conte. Cybéle

étoit fille d'un Roi de Phrygie ; elle conçut une violente passion pour un jeune homme nommé Atys. Le Roi, pour venger l'honneur de sa famille, le fit mourir, après lui avoir fait souffrir les plus cruels traitemens. Cybéle au désespoir, devint folle, & se mit à courir le pays comme une forcenée, hurlant & battant du tambour. Delà étoit venu l'usage des Corybantes, de courir çà & là comme des insensés, & même de se déchiqueter le corps avec des épées, pour imiter les cruels traitemens qu'on avoit faits à Atys.

On célébroit à Rome les fêtes de Cybéle avec beaucoup de cérémonies. On lui consacra des jeunes filles sous le nom de Vestales ; car Cybéle s'appelloit aussi Vesta, comme on l'a vû plus haut. Ces Vestales étoient chargées d'entretenir dans son temple & sur son autel, un feu perpétuel. Elles faisoient voeu de chasteté, pour le temps où elles devoient s'occuper du culte de la Déesse, & si elles manquoient à leur voeu, on les enterroit toutes vives. L'histoire Romaine en fournit plu-

ſieurs exemples. Elles ſubiſſoient le même ſupplice, ſi elles laiſſoient éteindre le feu ſacré, qu'on ne pouvoit rallumer qu'avec les rayons du ſoleil. Ce malheur annonçoit, ſelon l'opinion des Romains, quelque grande calamité, & toutes les affaires ceſſoient, jusqu'à ce que le feu eût été rallumé. On choiſiſſoit les Veſtales dans les premiéres maiſons de Rome, & on les prenoit dès l'âge de dix ans. Elles paſſoient les dix premiéres années à s'inſtruire; & ſans faire aucunes fonctions de Prêtreſſes; pendant les dix années ſuivantes, elles exerçoient; & dans les dix derniéres années, elles étoient chargées de l'inſtruction des jeunes Veſtales. Elles avoient, au bout de trente ans, la liberté de ſortir, & même de ſe marier, ſans qu'on pût leur en faire un crime.

ARTICLE III.

JUPITER.

ON a vû que Saturne avoit été menacé par le Deſtin d'être déthrôné par Jupiter ſon fils; que

Cybéle l'avoit fait élever secrettement dans un antre de l'Isle de Créte. Il y fut nourri par une chévre nommée Amalthée. Cette chévre fut placée parmi les astres, & d'une de ses cornes, les Poëtes ont fait leur corne d'abondance. On a dit aussi, qu'une aigle avoit soin de fournir l'ambrosie au jeune Jupiter, & que pour récompense, ce Dieu lui donna le glorieux emploi de porter sa foudre. Cependant Saturne ne put changer le cours des destinées. Jupiter devenu grand, lui fit la guerre, le vainquit & le chassa du Ciel. Il disposa ensuite de l'Empire de l'Univers, prit pour sa part le Royaume du ciel & de la terre, donna l'Empire de la mer à Neptune son frere, & celui des enfers à Pluton son autre frere. Il ne fut pas tranquille dans les commencemens de son regne; les Titans, fils de la Terre & d'Uranus, se révolterent & tenterent de le déthrôner. Jupiter les voyant s'approcher, appella tous les Dieux à son secours; la plûpart furent saisis d'épouvante, & abandonnerent le Ciel pour se réfugier en

Egypte, où ne se croyant pas assez en sûreté, ils se cacherent sous des formes différentes, de plantes & d'animaux; delà vint le culte que rendoient les Egyptiens aux animaux & aux plantes.

On vit le Peuple fou, qui du Nil boit les eaux,
Adorer les serpens, les poissons, les oiseaux;
Aux chiens, aux chats, aux boucs, offrir des sacrifices;
Conjurer l'ail, l'oignon, d'être à leurs vœux propices,
Et croire, follement, maîtres de ses destins,
Ces Dieux nés du fumier porté dans ses jardins.

Parmi les Géants qui causerent le plus d'épouvante aux Dieux, on compte principalement, Encelade, Briarée & Egeon, qui avoient chacun cent bras & cent mains, avec lesquels ils lançoient tout à la fois, contre le Ciel, les plus gros rochers; Typhée ou Typhon demi-homme & demi-serpent; Otus, Ephialte, Mimas, Porphyrion & plusieurs autres. Bacchus fut, dit-on, le seul qui n'abandonna pas Jupiter. Il prit, pour le défendre, la figure d'un lion terrible. D'autres disent, qu'Apollon, Diane & Hercule se joignirent à Bacchus. Enfin, après un combat

qui fut longtemps douteux, Jupiter acheva leur défaite, en lançant sur eux tous ses foudres. Les uns furent précipités dans les Enfers, & d'autres furent enterrés sous le mont Etna dans la Sicile, d'où ils vomissoient sans cesse des flammes contre le Ciel.

Jupiter eut bien-tôt après un autre sujet de chagrin. Prométhée, fils de Japet, prit du limon, & en forma les hommes ; pour les animer, il s'éleva jusqu'aux Cieux, & s'étant approché du char du Soleil, il déroba quelques-uns de ses rayons. Jupiter, pour punir sa témérité, donna ordre à Vulcain, forgeron des Dieux, de l'attacher sur le mont Caucase avec de grosses chaînes de fer. De plus, Jupiter envoya une aigle ou un vautour, qui dévoroit chaque jour une partie du foie de ce malheureux, & chaque nuit le foie renaissoit, de maniere que le vautour y trouvoit continuellement une nouvelle pâture, & perpétuoit ainsi la durée du supplice. Les Dieux furent touchés de cette punition, & pour en adoucir la rigueur, ils lui formerent une

femme qu'ils appellerent Pandore, c'eſt-à-dire, *aſſemblage de tous les dons.* Mais Jupiter, pour tromper leur eſpérance, ordonna à cette femme, d'aller trouver Epiméthée, frere de Prométhée, & de lui remettre une boëte qui renfermoit tous les maux. Epiméthée eut la curioſité de voir ce qu'elle contenoit; il l'ouvrit, & ſur le champ, les maladies, les peines, les ſoucis & tous les autres maux qui tourmentent les hommes, ſortirent en foule de la boëte fatale, & ſe répandirent ſur la terre; il ne reſta au fond que l'eſpérance, unique reſſource des malheureux.

Jupiter délivré de tous ſes ennemis, s'abandonna, ſans retenue, à toutes ſes paſſions, & prit différentes formes pour ſéduire les femmes. C'eſt ainſi que les Payens crurent pouvoir autoriſer leurs déſordres, par l'exemple de leurs Dieux. Il ſe transforma en aigle, pour enlever Ganyméde, fils de Tros roi des Troyens, à qui il donna la fonction de verſer aux Dieux le nectar. Hébé, Déeſſe de la jeuneſſe, étoit auparavant chargée de cet emploi. Il prit

la forme d'un taureau, pour enlever Europe, fille d'Agenor roi de Phoenicie. Il se transforma en pluie d'or, pour corrompre Danaé, fille d'Acrisius roi d'Argos : en cygne pour corrompre Leda, femme de Tyndare roi de Sparte, mere de Castor & de Pollux. On parlera dans la suite plus en détail de toutes ces fables. Il eut un grand nombre de femmes. La derniére & la plus considérable fut Junon sa soeur.

On représentoit Jupiter de plusieurs manieres, mais la plus ordinaire étoit sous la figure d'un homme majestueux, & avec une barbe longue & épaisse, assis sur un thrône, tenant la foudre de la main droite, & de l'autre la figure de la Victoire; il avoit à ses pieds une Aigle dont les aîles étoient éployées; quelquefois cette Aigle portoit la foudre dans ses serres; d'autres fois elle étoit posée sur le haut du sceptre.

Les habitans de l'Isle de Créte, représentoient Jupiter sans oreilles, & vouloient marquer par là que Jupiter n'écoutoit personne par préférence, & répandoit ses bienfaits éga-

lement sur tous les hommes. Les Lacédémoniens au contraire lui donnoient quatre oreilles, afin qu'il fût plus en état d'entendre les prieres qui lui venoient de tous côtés.

ARTICLE IV.

JUNON.

JUNON femme & sœur de Jupiter, étoit regardée comme la principale Déesse du Paganisme. Plusieurs pays se disputoient l'honneur de lui avoir donné le jour, surtout la ville d'Argos & l'Isle de Samos, où elle étoit en effet honorée d'un culte particulier. Elle fut nourrie par l'Océan & par Téthys sa femme. Les Heures prirent soin de son éducation, car les Heures étoient regardées comme des Déesses, dont les fonctions étoient d'ouvrir le Ciel & de le fermer au moyen d'une trape qu'elles levoient & baissoient.

Lorsque Jupiter épousa Junon, il donna ordre à Mercure d'inviter à ses nôces tous les Dieux, tous les hommes & tous les animaux. Une seule Nymphe nommée *Cheloné* qui

n'approuvoit pas ce mariage, chercha des prétextes pour n'y pas assister. Mercure, pour la punir, la précipita dans un fleuve, & la changea en l'animal appellé *Tortue* de son nom, l'obligea de porter sa maison sur son dos, & la condamna de plus à un silence éternel. C'est de-là qu'on a regardé la Tortue comme le symbole du silence.

Jupiter, comme on l'a vû, étoit fort déréglé dans ses moeurs, & Junon se brouilla plusieurs fois avec lui au sujet de ses maîtresses. Les Poëtes font souvent mention de sa jalousie, de ses emportemens & de l'aigreur de son esprit. Elle prit à tâche de persécuter tous les enfans de Jupiter, Hercule, Bacchus, & les autres.

On donne à Junon quatre enfans, Hébé Déesse de la jeunesse, Lucine qui présidoit aux accouchemens, Vulcain le forgeron des Dieux, & Mars le Dieu de la guerre; mais ces quatre enfans n'avoient pas Jupiter pour pere.

Mercure étoit le messager de Jupiter, & Iris ou l'Arc-en-Ciel, la

meſſagère de Junon. Vulcain étoit boîteux, & cet accident étoit venu de ce qu'à ſa naiſſance, Jupiter l'avoit trouvé ſi difforme & ſi hideux, qu'il le précipita du ciel en terre, & dans cette chûte il ſe caſſa une jambe dont il fut toûjours eſtropié. Pour le conſoler de ſa diſgrace, Jupiter lui donna la charge de forger ſes foudres ; il avoit pour compagnons de ſon travail les Cyclopes, ſorte de Demi-Dieux, d'une taille & d'une figure monſtrueuſes, & qui n'avoient qu'un œil au milieu du front. Les plus renommés d'entre ſes ouvriers étoient Bronté, Stéropé & Pyracmon. Ils avoient leurs principales forges dans l'Iſle de Lemnos, dans celle de Lipari, & dans les cavernes du mont Etna en Sicile.

Junon ayant enfanté Mars le Dieu de la guerre, Jupiter à ſon exemple enfanta Pallas, qu'on appella auſſi Minerve ; & elle fut tout à la fois Déeſſe de la guerre, ſous le premier nom, & Déeſſe des ſciences & des beaux arts, ſous celui de Minerve. Pallas fut conçûe dans le cerveau de Jupiter qui donna ordre à Vulcain

de lui ouvrir la tête avec une hache, pour la faire paroître au jour. Elle ſortit armée d'un caſque, d'une cuiraſſe, d'une lance & d'un bouclier. Comme Déeſſe des ſciences, on lui conſacra l'Olivier, ſymbole de la paix & de l'abondance.

Cependant Junon que la conduite de Jupiter inquiétoit ſans ceſſe, le fit épier par un homme nommé Argus qui avoit cent yeux, dont cinquante veilloient pendant que les cinquante autres dormoient.

Jupiter qu'un eſpion ſi vigilant incommodoit, chargea Mercure de l'en délivrer, ce qu'il fit en l'endormant par les charmes d'une flûte douce qui lui fit fermer tous ſes yeux. Il le tua ; & Junon, pour immortaliſer ſa mémoire, attacha ſes yeux à la queue d'un Paon, & voulut que cet oiſeau lui fût conſacré. On la repréſentoit ſous la figure d'une femme aſſiſe ſur un thrône, tenant d'une main un ſceptre, de l'autre un fuſeau, avec une couronne de rayons ſur la tête, & un Paon à ſes pieds. Elle avoit en partage, comme femme de Jupiter, les royaumes, les

empires & les richesses; & c'est ce qu'elle offrit au berger Paris, lorsque les trois Déesses, Junon, Minerve & Venus, le prirent pour juge de leur beauté.

ARTICLE V.

PALLAS OU MINERVE, ET BELLONE.

CETTE Déesse à qui les Poëtes donnoient un des premiers rangs dans le Ciel, étoit sortie, comme on l'a dit, toute armée du cerveau de Jupiter : c'étoit la plus commune opinion; car on varie beaucoup sur sa naissance. Les uns lui donnent pour pere & pour mere, Neptune & la Nymphe d'un marais d'Afrique appellée Tritonis; d'autres la disent fille de Cécrops premier Roi d'Athènes. Comme elle étoit venue d'Egypte où les sciences florissoient, & qu'elle étoit elle-même très-sçavante, elle fut honorée après sa mort, comme la divinité qui préside aux sciences & aux beaux arts; mais elle avoit aussi les talens propres pour la guerre, &

l'on en fit en conséquence une Déesse guerriere, sous le nom de Pallas : son sçavoir, son courage & sa prudence, ont fait naître la pensée qu'elle étoit née du cerveau de Jupiter.

On l'honoroit particuliérement à Athènes & à Rhodes. Les Athéniens tiroient vanité de porter son nom; car le mot *Athéné* en grec signifie *Minerve*. On prétend à ce sujet qu'elle & Neptune s'étoient disputé l'honneur de nommer cette ville; que les douze principaux Dieux furent choisis pour juger ce différend, & déciderent que celui des deux qui donneroit à cette ville la chose la plus utile, lui feroit porter son nom; que Neptune d'un coup de son trident, fit sortir de terre un cheval, symbole de la guerre, & que Minerve ayant produit un Olivier, symbole de la paix, la victoire lui fut adjugée.

Elle eut un autre différend avec Arachné fille d'Idmon de la ville de Colophon dans l'Asie mineure. Cette fille prétendoit mieux travailler que Minerve en toile & en tapisserie, & lui fit un défi que la Déesse accepta; mais ayant vû l'ouvrage de sa rivale

qui étoit d'une beauté parfaite, elle lui jetta de dépit sa navette à la tête, ce qui affligea tellement Arachné, qu'elle se pendit de désespoir. Les Dieux par pitié, la changerent en araignée, & sa métamorphose ne lui ôta point le goût du travail en tapisserie.

Le culte que la ville de Rhodes rendoit à Minerve, étoit fondé sur ce que cette ville qui s'étoit mise sous la protection de cette Déesse, excella dans l'art de faire des statues; & comme cet art en enrichit les habitans, ils publiérent que le jour de la naissance de Minerve, il étoit tombé dans leur Isle une pluie d'or.

On la représentoit, comme on l'a dit ailleurs, le casque en tête, tenant une pique d'une main, & un bouclier de l'autre, avec une cuirasse sur sa poitrine, qu'on appelloit *l'Egide*, sur laquelle étoit gravée la tête de Méduse environnée de Serpens, & qu'on ne pouvoit regarder sans être saisi d'épouvante.

La Choüette, oiseau nocturne, lui étoit particuliérement consacrée; c'étoit le symbole de la Sagesse qui

ne s'endort jamais. Les monnoies des Athéniens portoient l'empreinte d'une Choüette.

On a souvent confondu Pallas avec Bellone, mais les plus anciens Autheurs les distinguent, & disent que Bellone étoit fille de Phorcus Dieu marin, & de Ceto. On ajoûte qu'elle étoit soeur de Mars. Les Poëtes la dépeignent comme une Divinité guerriere qui préparoit le char & les chevaux de Mars, lorsqu'il partoit pour la guerre. Elle avoit quelquefois dans la main un foüet sanglant qu'elle faisoit claquer avec grand bruit pour animer les guerriers dans les combats, & d'autres fois une torche ardente.

ARTICLE VI.

MARS ET LA VICTOIRE.

L'HISTOIRE de Mars & de la Victoire doit suivre naturellement celle de Bellone & de Pallas. Ce Dieu étoit fils de Junon, & sa mere le fit élever par l'un des Titans fils de la Terre, qui lui apprit, dans ses premieres années, la danse & les autres

exercices du corps, pour le préparer aux instructions qu'il devoit lui donner sur le métier de la guerre, & il en fit en effet un grand & redoutable général.

Il faut observer qu'il y avoit plusieurs Dieux de ce nom. Celui de l'Assyrie, qui pouvoit être le même que Belus : il fut l'inventeur des armes, & de l'art de ranger les troupes en bataille. Le Mars d'Egypte; celui de Thrace; celui des anciens Gaulois, qu'ils appelloient *Hesus*; & enfin celui de la Gréce, à qui les Grecs ont attribué les avantures de tous les autres.

Alcipe fille de Mars ayant été insultée par un fils de Neptune nommé *Alirrhotius*, Mars lui ôta la vie, & Neptune irrité de la mort de son fils, fit appeller Mars en jugement au fameux tribunal d'Athènes nommé *l'Aréopage*. Douze Dieux du prémier rang présidoient à ce tribunal : Mars y fut absous, & cet événement qui fait une époque considérable dans l'histoire fabuleuse, arriva sous le regne de Cranaüs successeur de Cécrops. Ces douze Dieux qui rendirent

le jugement, étoient vraisemblablement douze Athéniens, distingués par leur naissance, & renommés par leur intégrité.

Les Romains, peuple guerrier, étoient fort attachés au culte de Mars. Ils le faisoient passer pour le pere de Romulus leur fondateur. Numa Pompilius, second Roi de Rome, institua en son honneur un collége de Prêtres nommés Saliens ; & voici à quelle occasion. Un Bouclier étant, dit-on, tombé du Ciel, on consulta les devins sur ce prodige, & ils répondirent que l'empire du monde étoit destiné à la ville où l'on conserveroit ce Bouclier. Numa Pompilius en fit faire onze semblables, parmi lesquels il mêla le Bouclier fatal, afin qu'on ne pût le reconnoître, ni le voler, & les mit tous en dépôt dans le temple de Mars. Les Prêtres Saliens portoient ces Boucliers en procession dans une fête qu'on célébroit tous les ans le premier de Mars, & qui duroit treize jours. Ils couroient dans toute la ville de Rome, sautant, dansant, & chantant des hymnes qui avoient rapport à la

ſolemnité. Pendant ces treize jours il n'étoit permis de vacquer à aucune affaire ſérieuſe ; on ne pouvoit ni ſe marier ni voyager, ni entreprendre aucune expédition militaire ; ce qui s'obſerva long-temps avec beaucoup de régularité.

On repréſentoit Mars ſous la figure d'un homme armé d'un caſque, d'une pique & d'un Bouclier, tantôt nud, tantôt avec l'habit militaire ; quelquefois barbu, le plus ſouvent ſans barbe ; quelquefois avec le bâton de commandement à la main, & preſque toûjours dans l'attitude d'un homme qui marche à grands pas.

Il étoit pour l'ordinaire, accompagné de la Victoire, dont les Grecs avoient fait une divinité, qu'ils diſoient fille du Styx & de Pallante, ou de l'Achéron. Elle fut d'un grand ſecours à Jupiter dans le combat des Géants. Les Grecs & les Romains lui avoient conſacré un grand nombre de temples, & ils la repréſentoient ſur leurs monnoies, & ſur les monumens publics, ſous la figure d'une femme aîlée, prenant ſon vol dans les airs, avec une couronne de

laurier, ou une palme dans la main. On la voit quelquefois debout fur un globe dans les médailles des Empereurs, qui par là vouloient faire entendre qu'ils se regardoient comme les maîtres du monde; ou sur une proue de navire, pour désigner une bataille navale.

ARTICLE VII.

VENUS,

CUPIDON ET LES GRACES.

LE CULTE de Vénus étoit venu originairement de Phœnicie, où cette Déesse étoit honorée sous le nom d'Astarté. On la connoissoit en Gréce sous deux noms principaux. On appelloit l'une *Vénus Uranie*, ou *Vénus Céleste*, & celle là présidoit aux amours honnêtes; l'autre appellée *Vénus Terrestre*, présidoit aux déréglemens du cœur. Pour les distinguer, quoique ce ne fût qu'une même divinité honorée sous différents noms, on disoit que l'une des deux étoit née de l'écume de la mer, près de l'Isle de Cythère, & que l'autre étoit

fille de Jupiter & de Dioné.

Jupiter chargea les Heures de l'éducation de cette Déesse : elles la conduisirent dans le Ciel, où les Dieux épris de sa beauté, la demanderent en mariage. Vulcain le plus difforme de tous l'épousa, elle se deshonora ensuite par ses galanteries, avec Mars, Mercure & Adonis. Les Isles de Chypre, de Cythère, de Paphos & la ville de Cnide, lui étoient particuliérement consacrées. La rose étoit sa fleur favorite, parce qu'elle avoit été teinte du sang d'Adonis qu'une de ses épines avoit blessé ; ce qui lui avoit donné la couleur rouge, car jusques-là elle avoit été blanche. Le Myrthe lui étoit dédié, parce qu'il vient ordinairement sur le bord de la mer, où cette Déesse étoit née. Elle faisoit ses voyages sur un char tiré par des Cygnes, par des Pigeons, ou par des moineaux. On la représentoit d'une infinité de manieres différentes. En qualité de Vénus Uranie, on lui mettoit un globe à la main. Elle paroissoit quelquefois assise sur un Dauphin, tenant un pigeon sur ses genoux, d'autres fois sur une

coquille portée par deux Tritons, Dieux marins, ou sur un char attelé de deux chevaux marins, accompagnée d'une troupe d'Amours, & de Néréïdes Nymphes de la mer.

Vénus n'alloit guère sans l'Amour, autrement nommé *Cupidon*. Quoique l'amour ne fût pas un personnage réel, mais une chimère forgée dans l'imagination des Poëtes, on n'a pas laissé de lui donner des peres & des meres. On a même compté plusieurs Amours ou Cupidons; on disoit l'un fils de Mercure & de Diane, un autre de Mercure & de Vénus, un autre de Vénus & de Mars; mais on en distinguoit deux principaux, l'un céleste qui accompagnoit Vénus Uranie, & l'autre qui accompagnoit la Vénus Terrestre,

On représentoit ordinairement l'amour comme un jeune enfant aveugle, ou avec un bandeau sur les yeux, tenant un arc dans sa main, & sur son épaule un carquois garni de fléches. On lui rendoit un culte pareil à celui dont on honoroit Vénus: il avoit, comme elle, des temples, des autels, les mêmes

sacrifices, & on lui adressoit les mêmes voeux.

Les Graces étoient le plus brillant ornement de la cour de Vénus. Les Poëtes ne pouvoient rien imaginer de si charmant que ces Déesses; elles étoient la source de tout ce qu'il y avoit d'aimable dans la nature, & donnoient aux personnes, aux ouvrages & aux lieux, ce qui embellit toutes les autres perfections. On n'est pas trop d'accord sur leur naissance; mais l'opinion générale leur donne pour pere & mere, Jupiter & Eurynome fille de l'Océan. Elles étoient trois soeurs, & on les nommoit *Aglaïe, Thalie & Euphrosine*. Quelques auteurs les ont multipliées; & en effet leur nombre seroit infini, si l'on personnifioit tous leurs attributs. On ne représentoit d'abord ces trois Déesses que par de simples pierres; bientôt on leur donna des figures humaines, habillées d'une simple gaze, & ensuite toutes nues, pour faire entendre que rien n'est plus aimable que la simple nature. On les peignoit jeunes, parce que les Graces sont communément le partage de la jeunesse. On leur donnoit

donnoit l'attitude de perſonnes qui danſent & qui ſe tiennent par la main ſans ſe quitter, ce qui étoit le ſymbole de l'union entre les ſœurs. Il n'y avoit point de peuples qui n'euſſent bâti des temples en leur honneur; & le premier qui régla ce qui concernoit leur culte, fut Etéocle Roi d'Orchoméne dans la Bœotie ; c'étoit un pays charmant arroſé par le fleuve Céphiſe,& où les Graces ſe plaiſoient plus qu'en aucun autre endroit de la terre. Le Printems leur étoit particuliérement conſacré ; c'étoit proprement la ſaiſon des Graces, & c'étoit alors qu'elles ſe paroient de roſes, leur fleur favorite. Leur pouvoir s'étendoit à tous les agrémens de la vie ; elles diſpenſoient non-ſeulement la bonne grace, la gaieté, l'égalité d'humeur, & les autres qualités qui font le charme de la ſociété; mais encore l'éloquence, la ſageſſe & la libéralité ; elles préſidoient aux bienfaits & à la reconnoiſſance, & l'on s'eſt ſervi dans tous les tems de leur nom pour exprimer la reconnoiſſance & le bienfait.

ARTICLE VIII.

VULCAIN ET LES CYCLOPES.

VULCAIN étoit le Dieu du feu. On compte plusieurs Vulcains ; le premier qu'on disoit fils du Ciel, le second qui avoit reçû la naissance du Nil, & qui étoit en grande vénération chez les Egyptiens, & le troisiéme fils de Junon. Les Grecs regardoient celui-ci comme le Dieu des forgerons, & comme forgeron lui-même, parce qu'il étoit l'inventeur des ouvrages qui se fabriquent avec le fer, l'airain, l'or & l'argent. Il avoit établi ses premieres forges dans l'Isle de Lemnos, parce que cette Isle est sujette aux tremblemens de terre, & qu'elle jettoit des flammes par des volcans, ou parce qu'on y a inventé la fabrique des armes. Il a eu aussi des forges dans le mont Etna en Sicile, & dans les Isles qu'on appelloit de son nom *Vulcaniennes*, surtout dans celle qu'on nomme aujourd'hui *Lipari* ; en un mot dans tous les lieux où il y avoit des volcans. On lui attribuoit tous les ou-

vrages qui passoient pour des chef-d'œuvres, tels que le palais du Soleil; Pandore cette femme si accomplie, & qui tenoit dans une boëte tous les maux qui affligent les hommes; les armes d'Achille, celles d'Enée, &c. L'établissement des forges de Vulcain dans l'Isle de Lemnos avoit donné lieu de dire qu'il y avoit été précipité du Ciel par Jupiter.

Le culte de ce Dieu étoit venu d'Egypte où il avoit un temple superbe, & une statue haute de 75. pieds. Les Romains lui avoient bâti un temple; Romulus lui consacra des quadriges d'airain, c'est-à-dire, un char attelé de quatre chevaux de front. On avoit coutume dans ses sacrifices, de faire consumer par le feu les victimes, sans en rien réserver pour le festin sacré. Tarquin le vieux, Roi de Rome, après avoir défait les Sabins, fit brûler en l'honneur de ce Dieu, leurs armes & leurs dépouilles.

Les chiens étoient destinés à garder ses temples, & le Lion lui étoit particuliérement consacré. Entre les fêtes qu'on avoit établies en son hon-

neur, la principale étoit celle où l'on couroit avec des torches allumées qu'il falloit porter jusqu'à un certain but, sans les éteindre, sous peine d'infamie.

Dans les monumens où il est représenté, on le voit avec de la barbe, les cheveux négligés, vêtu d'un habit qui ne lui descend que jusqu'au dessus des genoux, portant sur la tête un bonnet pointu, dans la main droite un marteau, & des tenailles dans la gauche.

Les Cyclopes étoient d'anciens habitans de la Sicile, aux environs du mont Etna; & parce qu'on ne connoissoit pas leur origine, on les disoit enfans de Neptune, &, selon d'autres, fils du Ciel & de la terre. Ils étoient brutaux, féroces, & ennemis de toute société. On les nommoit Cyclopes, à cause d'un oeil rond qu'ils avoient au milieu du front. On les a dit ouvriers de Vulcain, parce qu'ils habitoient près du mont Etna, où ce Dieu avoit ses principales forges; & le bruit que les feux souterrains font dans l'intérieur de cette montagne, s'attribuoit aux coups redoublés

que ces ouvriers donnoient sur leurs enclumes. Ils furent employés à forger les foudres dont Jupiter se servit pour combattre les Géants. Ils avoient aussi fabriqué le Trident de Neptune, la fourche & le casque de Pluton, & une infinité d'autres ouvrages. Les Grecs les mirent au nombre des Dieux, & il est fait mention d'un temple qu'ils avoient à Corinthe, & d'un autel sur lequel on leur offroit des sacrifices. Le plus célébre d'entre eux s'appelloit *Polyphême*; il avoit sur eux un empire absolu, & les anciens Poëtes l'ont représenté comme un Géant d'une taille énorme, mais plus monstrueux encore par ses moeurs & par sa cruauté que par sa taille. Cependant il s'étoit laissé séduire aux charmes d'une Nymphe de la mer appellée Galatée qu'il s'efforça en vain de fléchir, en jouant d'un flageolet, composé de sept tuyaux d'inégale longueur. Il avoit pour rival un jeune Prince nommé Acis. Dans un transport de jalousie, il l'accabla sous un rocher qu'il avoit déraciné, & les Dieux transformérent ce malheureux en un fleuve de

ſon nom, & qui avoit ſa ſource dans le mont Etna.

ARTICLE IX.

MERCURE ET IRIS.

DE TOUS les Dieux du Paganiſme, Mercure eſt celui à qui l'on a donné le plus de fonctions. Il étoit l'interpréte & le meſſager des Dieux, mais particuliérement attaché au ſervice de Jupiter, & en cette qualité, il étoit perpétuellement en courſe ; il ne ſe faiſoit rien où ſon miniſtère n'intervînt, & il n'y avoit point de traités de paix & d'alliance, où ſa préſence ne fût néceſſaire. Une autre de ſes fonctions ordinaires, étoit de conduire dans les enfers les ames des morts, & de les ramener au jour quand elles revenoient habiter d'autres corps, ce qui lui donnoit beaucoup d'occupation. Il étoit outre cela le Dieu de l'éloquence, des marchands, des voyageurs, & même des filoux. Tous ces emplois ſi différens, ont fait penſer qu'il y avoit eu pluſieurs Mercures, & qu'on avoit appliqué à un ſeul, les attributs

de plusieurs Dieux du même nom. L'un étoit fils de Jupiter & de Maia, l'une des Pleïades filles d'Atlas; le second, fils du Ciel & du jour; le troisiéme de Bacchus & de Proserpine; le quatriéme de Jupiter & de la Nymphe Cylléne. Celui-ci tua Argus & s'enfuit en Egypte, où il porta, dit-on, la connoissance des lettres.

Le principal parmi les Grecs étoit le fils de Jupiter & de Maïa; c'est à lui qu'ils bâtirent des temples, & dresserent des statues. En recherchant ce que la fable de Mercure peut avoir d'historique, on découvre qu'il étoit de la race de Titan, fils d'Uranus & frere de Saturne; que c'étoit un Prince rusé, artificieux, fourbe & dissimulé; qu'il avoit fait plusieurs voyages en Egypte, pour s'instruire dans les moeurs, dans les coutumes & dans les sciences des Egyptiens, surtout dans la magie à laquelle ils étoient fort adonnés; qu'il avoit ensuite regné dans l'Italie, dans les Gaules & dans l'Espagne, & avoit enseigné à ces peuples le culte que les Dieux vouloient qu'on leur rendît sur la terre, & que c'est

pour cela qu'on l'a fait passer pour l'interpréte des Dieux. Il contribua beaucoup par son éloquence, & par la douceur de ses moeurs, à cultiver l'esprit des nations qu'il gouverna; il les unit par les liens de la société & du commerce, établit des loix sages pour réprimer le vice, & inventa ou perfectionna plusieurs arts utiles. Il fut aussi employé par Jupiter, dans les guerres qu'il eut à soutenir, & dans les négociations de paix: ce qui l'a fait regarder comme le Dieu de la paix & des alliances. On lui a fait honneur de l'invention de la lyre, des lettres, de la musique, de la lutte, du commerce, de la magie & de plusieurs autres sciences & arts.

On le peignoit quelquefois avec la moitié du visage de couleur noire, & l'autre moitié de couleur blanche, parce qu'il étoit tantôt sur la terre, & tantôt dans les enfers, où il conduisoit, comme on l'a dit, les ames des morts. Les Egyptiens le représentoient avec une tête de chien sous le nom d'*Anubis*, pour marquer sa vigilance; on lui donnoit dans la main un caducée, c'est-à-dire, une

verge où deux Serpens étoient entrelacés, de maniere que leurs têtes s'élevoient en haut. On prétend que Mercure ayant rencontré deux Serpents qui se battoient, les sépara en les frappant de sa baguette, autour de laquelle ils s'entortillerent; & que pour cela le caducée avoit été regardé comme le symbole de la paix & de la réconciliation. On attribuoit en conséquence au caducée, la vertu de charmer & d'assoupir ceux qui en étoient touchés, & Mercure s'en servit pour endormir Argus aux cent yeux; mais cette vertu d'assoupir n'étoit autre chose qu'un genre de musique que ce Dieu avoit inventé, & dont l'effet étoit de calmer les sens.

Mercure étoit le Dieu du commerce & des voleurs. On dit qu'étant encore enfant, il avoit volé le Trident de Neptune, les fléches d'Apollon, l'épée de Mars & la ceinture de Vénus. Cette fable étoit fondée sur ce qu'il étoit grand navigateur, brave dans les combats, adroit à tirer de l'arc, & qu'à ces qualités il joignoit tous les agrémens du dis-

cours. Cependant il fut chassé du Ciel pour ses filouteries, & obligé de garder les troupeaux, dans le même tems qu'Apollon qui avoit encouru la disgrace de Jupiter, fut obligé d'exercer sur la terre la même profession. On dit qu'un jour Mercure lui vola ses Boeufs; que le berger Battus, le seul qui l'avoit vû, & qui lui avoit promis le secret, lui ayant manqué de parole, fut changé en pierre de touche.

On offroit à Mercure en sacrifice, les langues des victimes, comme au Dieu de l'éloquence. On lui offroit aussi du miel & du lait, pour désigner la douceur & le charme de ses discours; de plus on lui sacrifioit des coqs symboles de la vigilance. On a de lui un grand nombre de figures & de statues. Comme Dieu des marchands & des voleurs, on le représente ordinairement avec une bourse à la main; comme interpréte & négociateur des Dieux, il porte le caducée, & on lui donne des aîles sur son bonnet, à ses pieds & à son caducée, pour marquer sa promptitude à exécuter les ordres des Dieux.

Les bergers l'avoient aussi choisi pour un de leurs patrons, & c'est pour cela qu'on l'a quelquefois représenté avec un bélier à ses pieds; & comme il avoit inventé un instrument de musique qui avoit la forme d'une écaille de tortue, on le voit quelquefois représenté avec une tortue à ses pieds; enfin on lui donnoit la figure d'un jeune homme, beau de visage, d'une taille leste & dégagée, avec un manteau sur les épaules qui ne le couvroit qu'à demi.

Iris étoit la messagère de Junon, comme Mercure étoit le messager de Jupiter. Ce n'est autre chose que ce météore qu'on appelle l'Arc-en-ciel; mais comme les Grecs personnifioient tous les êtres, ils en avoient fait une Divinité qu'ils représentoient sous la figure d'une jeune personne, vêtue d'un habit de différentes couleurs, assise auprès du trône de Junon, & toûjours prête à exécuter ses ordres; & comme il falloit lui faire une généalogie, on a dit qu'elle étoit fille de Thaumas, mot qui signifie *admiration*, ce qui caractérise la beauté de l'Arc-en-ciel. Les Poëtes font

mention de plusieurs de ses messages, & sur-tout de l'emploi qu'elle avoit de couper le cheveu fatal des femmes, au moment qu'elles alloient mourir.

ARTICLE X.

APOLLON.

IL N'Y A point de Divinité dans le Paganisme sur laquelle l'imagination des Poëtes se soit autant exercée que sur Apollon. Il avoit été originairement distingué du Soleil, l'un des premiers objets du culte des Idolâtres; mais les Grecs les confondirent peu-à-peu, & n'en firent qu'une même Divinité. Ils le disoient fils de Jupiter & de Latone. Junon toûjours appliquée à persécuter ses rivales, suscita contre celle-ci, un monstre nommé le serpent Python, qui se mit à sa poursuite de maniere qu'elle ne put trouver sur la terre aucun endroit où elle pût faire tranquillement ses couches. Neptune touché de son état, d'un coup de son trident, fit sortir du fond de la mer, une Isle qu'on nomma *Délos*. Latone s'y ré-

fugia, & mit au monde Apollon & Diane. Cette Isle étoit flottante, & dans la suite Apollon la fixa entre deux petites Isles de son voisinage, qu'on appelloit *Mycone* & *Gyare*, & qui font partie de celles qu'on nomme *Cyclades* dans la mer Egée.

Le premier soin d'Apollon fut de venger sa mere des persécutions que lui avoit fait essuyer le serpent Python. C'étoit, selon la fable, un monstre produit du limon qui étoit resté sur la terre, après l'écoulement des eaux du déluge de Deucalion, & qui faisoit beaucoup de ravages aux environs du mont Parnasse; mais selon l'histoire, c'étoit un brigand qui s'étoit établi aux environs de Delphes, & qui détroussoit ceux qui alloient avec de riches offrandes y consulter l'oracle d'Apollon. Cette victoire du fils de Latone fut célébrée dans la suite par l'établissement des jeux Pythiens qui revenoient tous les quatre ans. On s'y exerçoit principalement à chanter, à danser & à jouer des instrumens, & une couronne de laurier étoit le prix des vainqueurs. Le laurier étoit la plante favorite d'A-

pollon. Il aimoit Daphné jeune Nymphe fille du fleuve Pénée, & n'en étoit point aimé. Un jour, pour se dérober à ses poursuites, Daphné implora le secours de son pere, & dans l'instant elle fut changée en l'arbre qui de son nom fut appellé *Laurier*. Apollon voulut que cet arbre lui fût consacré ; il en couronna sa tête, & en orna sa lyre & son carquois. Il établit aussi que dans la suite les généraux Romains en seroient couronnés, lorsqu'ils iroient en triomphe sacrifier au Capitole, & ordonna que les feuilles de cet arbre conserveroient toûjours leur verdure.

Apollon excella dans la Poësie, dans la Musique & dans l'éloquence; & il présidoit aux concerts des Muses sur le Parnasse. Aucun des Dieux ne possédoit, comme lui, la connoissance de l'avenir,&il rendoit lui seul plus d'oracles que tous les autres ensemble ; à ces dons il joignoit la science de la médecine, & une grande connoissance des plantes propres à fournir des remédes contre les maladies. Ses talens le firent passer pour le pere

d'Esculape, Dieu de la médecine; d'Orphée & de Linus, célébres musiciens; en un mot, tous ceux qui cultivoient les beaux arts, étoient regardés comme ses favoris, entre autres Hyacinthe & Cyparisse.

Hyacinthe étoit un jeune Prince de la Laconie fils d'Œbalus, fort appliqué aux sciences, & sur-tout à la poësie. Un jour pendant qu'il jouoit avec Apollon, il fut frappé à la tête d'un coup de palet, & l'on attribua ce malheur à la jalousie de Borée qui détourna le palet, & le poussa contre la tête du jeune Hyacinthe. Apollon employa envain pour le guérir, les plantes qui avoient le plus de vertu; le coup étoit mortel, & Apollon, pour consacrer sa mémoire, le changea en une fleur de son nom.

Cyparisse étoit un autre jeune homme de l'Isle de Cos qui avoit beaucoup de talent pour la poësie. Il y avoit un cerf consacré aux Nymphes de la campagne, que Cyparisse aimoit particuliérement; il le conduisoit dans les meilleurs pâturages, le faisoit boire dans les fontaines les plus pures, & ornoit son bois de guirlandes

de fleurs. Un jour que ce cerf s'étoit couché sur l'herbe pour se reposer à l'ombre, Cyparisse qui ne le reconnut point, le perça d'un coup de fleche. Cette méprise lui causa un si grand désespoir, qu'il résolut de se laisser mourir ; & il fut sourd à tout ce qu'Apollon put lui dire pour le consoler. Les larmes qu'il versoit continuellement, eurent bientôt desséché son sang. Son corps prit une couleur verdâtre, ses beaux cheveux se hérisserent & s'éleverent vers le Ciel en forme de pyramide ; ce qui forma l'arbre appellé *Cyprès*. Apollon affligé de cette métamorphose, ordonna que le Cyprès seroit le symbole du deuil; qu'il accompagneroit les funérailles; & qu'on ne planteroit point d'autres arbres auprès des tombeaux.

Si Apollon eut le malheur de voir périr quelques-uns de ses favoris, il fut plus heureux contre ceux qui voulurent lui disputer la gloire d'exceller dans la musique. Tels furent le Dieu Pan, le Roi Midas & le satyre Marsyas.

Midas étoit fils de Gordius, & de

Cybéle, & regnoit dans la ville de Célénes capitale de la grande Phrygie. Ce Prince étoit fort riche, car le Pactole qui roule de l'or dans son sable, traversoit ses états; on disoit que tout ce qu'il touchoit se convertissoit en or. C'étoit un don qu'il avoit reçû de Siléne, nourricier de Bacchus, mais qui lui étoit devenu fort à charge: car il ne pouvoit rien toucher qui ne devînt or, jusqu'au pain, au vin & aux viandes qu'on lui servoit; mais comme en vertu de sa richesse, il vouloit tout sçavoir, & qu'il étoit aussi stupide qu'ignorant, on imagina la métamorphose de ses oreilles en oreilles d'âne, & voici à quelle occasion. Le Dieu Pan voulant un jour, en présence de quelques jeunes Nymphes, faire valoir la beauté de sa voix & les doux sons de sa flûte, eut la témérité de les préférer à la lyre & aux chants d'Apollon; il alla même jusqu'à lui faire un défi, & prit pour arbitre le vieux Tmolus; c'étoit une montagne de la Lydie près de Sardes, fort haute & fort escarpée. Pan s'assit sur le sommet de cette montagne; Tmolus, pour

mieux entendre, écarta tous les arbres qui l'environnoient, & ne garda qu'une couronne de chêne dont les glands pendoient sur son front. Aussitôt Pan joua sur sa flûte un air rustique, dont Midas qui se trouvoit présent, fut enchanté. Lorsque Pan eut fini, Apollon couronné de laurier & vêtu d'une robe de couleur de pourpre, se mit à chanter & s'accompagna de sa lyre, avec tant de goût & de finesse, que Tmolus, charmé de ses accens, décida que la flûte de Pan devoit céder à la lyre d'Apollon. Midas osa contredire ce jugement, & Apollon ne voulant pas que des oreilles si grossieres conservassent plus long-tems la figure de celles des autres hommes, les lui allongea, les couvrit de poil, & les rendit semblables de tout point à des oreilles d'âne. Midas, pour cacher cette difformité, couvroit toute sa tête d'une tiare magnifique; le barbier qui avoit soin de ses cheveux, s'en étoit apperçû, mais il n'avoit osé en parler; cependant comme ce secret lui pesoit trop, il va dans un lieu écarté, fait un trou en terre,

s'en approche le plus qu'il peut, & dit d'une voix basse, que Midas son maître a des oreilles d'âne; après quoi il rebouche le trou, & se retire. Quelque tems après, il sortit de cet endroit une grande quantité de roseaux, qui ayant été agités par le vent, rendoient en se heurtant les uns contre les autres, les paroles du barbier, & publierent ainsi que le Roi Midas avoit des oreilles d'âne.

Le Satyre Marsyas fut cruellement puni pour avoir osé lutter contre Apollon, pour le prix de la musique. C'étoit un joueur de flûte, fils d'Hyagnis musicien célébre de la ville de Célénes en Phrygie. Il joignoit à un beau génie beaucoup de sçavoir, & ce fut lui qui perfectionna la flûte douce. Il rencontra un jour Apollon, & trop rempli de la bonne opinion qu'il avoit de ses talens, il lui fit un défi que le Dieu accepta, mais à condition que celui qui demeureroit vainqueur, feroit à son concurrent le traitement qu'il lui plairoit. Apollon eut la victoire, & le fit écorcher vif; on ajoûte que son sang fut métamorphosé en un fleuve de son nom,

dont en effet les eaux étoient rougeâtres.

On représentoit Apollon sous la figure d'un jeune homme sans barbe, avec un carquois sur le dos, garni de fléches, & ces fléches n'étoient autre chose que les rayons du soleil; delà on lui attribuoit les morts subites & les maladies épidémiques causées par les chaleurs de l'Eté. L'exemple le plus remarquable du pouvoir de ses fléches, est ce qui arriva aux enfans de Niobé. Cette femme qui étoit fille de Tantale & sœur de Pélops, étoit venue avec son frere dans le Péloponnèse, & avoit épousé Amphion, Prince aussi distingué par son éloquence, que par l'autorité qu'il avoit acquise sur les habitans de Thébes. Elle en avoit eu douze enfans, six garçons & six filles; fiere de sa fécondité, elle méprisoit Latone, qui n'avoit eu que deux enfans, Apollon & Diane, & croyant mieux mériter les honneurs divins, elle couroit dans les rues de Thébes, pour faire cesser les sacrifices qu'on offroit à Latone. Cette Déesse engagea ses enfans à la venger. Apollon se char-

gea de tuer les garçons avec ses fléches, & Diane fit mourir les filles ; c'est-à-dire, que la peste causée par les ardeurs du soleil, ravagea la ville de Thébes, & enleva tous les enfans de Niobé. Cette mere infortunée quitta le séjour de Thébes, après la mort de ses enfans, & celle de son mari qui s'étoit tué de désespoir, retourna dans la Phrygie, & finit ses jours près du mont Sipyle, sur lequel on voyoit une roche qui, regardée de loin, ressembloit à une femme affligée, ce qui fit publier qu'un tourbillon de vent avoit transporté cette malheureuse mere sur cette montagne, & qu'elle avoit été changée en rocher. La vérité est que son affliction l'avoit rendue muette & immobile comme une pierre, ce qui est l'effet ordinaire des grandes douleurs.

Ces mêmes fléches d'Apollon lui furent funestes dans une autre occasion. Jupiter irrité de ce qu'Esculape, Dieu de la médecine & fils d'Apollon, avoit ressuscité Hippolyte, fils de Thésée & de l'Amazone Antiope, frappa ce téméraire médecin d'un

coup de foudre, pour avoir voulu usurper sur lui le droit de ressusciter les morts. Apollon, pour se venger, tua les Cyclopes qui avoient fabriqué la foudre dont Jupiter s'étoit servi, & fut chassé du Ciel. Réduit à gagner sa vie, il alla dans la Thessalie, & se mit au service d'Adméte, pour garder ses troupeaux.

Apollon armé de fléches, étoit consideré comme le soleil; & en cette qualité on lui donnoit une couronne de rayons. C'est ainsi que le représentoient les Rhodiens, dont le soleil étoit la principale Divinité, & qui lui avoient érigé cette statue de bronze si renommée sous le nom de *Colosse de Rhodes*. Elle passoit pour une des sept merveilles du monde, & avoit été fondue par un nommé Charès. Elle étoit haute de 70. coudées, ou 105 pieds. On l'avoit placée de maniere que ses deux pieds avoient pour base les deux moles qui formoient le port de Rhodes, & les vaisseaux passoient à pleines voiles entre ses jambes. Il y avoit peu de personnes qui pussent embrasser un des pouces de ce Colosse. Il ne

subsista pas long-tems sur sa base; un tremblement de terre le renversa environ 80 ans après qu'il eut été élevé, & il demeura enseveli dans l'endroit où il étoit tombé jusques vers le milieu du septiéme siécle, que les Sarrasins s'étant rendu maîtres de Rhodes, se mirent peu en peine de conserver ce précieux monument de l'antiquité. Ils le vendirent à un Juif qui le fit mettre en piéces, & chargea neuf cens chameaux de la matiere dont il étoit composé.

PHAETON.

C'EST ici le lieu de placer la malheureuse avanture de Phaëton. Io, fille du fleuve Inachus, ou plûtôt d'Inachus premier Roi d'Argos, avoit eu de Jupiter un fils nommé Epaphus. Phaëton étoit fils d'Apollon & de Clyméne, fille de Téthys, & l'une des Nymphes de la mer. Ils étoient tous deux jeunes, & tous deux fort présomptueux. Dans un différend qu'ils eurent ensemble, Epaphus dit à Phaëton, qu'il se vantoit mal à propos d'être fils du Soleil, & que sa mere Clyméne en avoit

fauſſement fait courir le bruit. Phaëton piqué au vif de ce reproche, s'en plaignit à ſa mere, qui lui dit d'aller lui-même au palais du Soleil, & de lui demander des preuves certaines qu'il étoit ſon pere. Le palais du Soleil, ſoûtenu par de hautes colonnes, étoit tout brillant d'or & de pierres précieuſes; les lambris étoient d'ivoire, & les portes d'argent maſſif, ſur leſquelles étoient repréſentés les douze ſignes du Zodiaque. Le Soleil ayant embraſſé ſon fils, le raſſûra autant qu'il put ſur ſa naiſſance, & pour lui ôter toute inquiétude, » » Vous pouvez, lui dit-il, me de- » mander toutes les preuves que vous » voudrez, je ne vous refuſerai rien, » & j'en prends à temoin le Styx, ce » fleuve redoutable des enfers, par » lequel les Dieux jurent, ſans pou- » voir jamais révoquer leur ſerment. » A peine le Soleil eut-il parlé, que Phaëton le pria de lui donner pendant un jour la conduite de ſon char, pour éclairer le monde. Le Soleil fut également ſurpris & affligé d'une demande ſi téméraire, & ſe repentit trop tard de ſon ſerment; il voulut

envain

envain le détourner d'une si funeste résolution, en lui représentant que Jupiter lui-même pourroit succomber dans une pareille entreprise. Phaëton persévéra dans sa demande, & le Soleil le conduisit au lieu où étoit son char; c'étoit l'ouvrage de Vulcain. L'essieu, le timon & les roues étoient d'or, & les rayons des roues étoient d'argent. Les pierres de toutes couleurs dont il étoit enrichi, réfléchissoient de tous côtés la plus vive lumiere. Cependant l'Aurore vêtue de pourpre ouvre son palais semé de roses; les étoiles disparoissent, & le Soleil commande aux heures d'atteler ses coursiers qui se nommoient *Pyroïs*, *Eoüs*, *Æthon* & *Phlégon*. Il répand sur le visage de son fils une essence céleste, pour le garantir de l'ardeur des feux que le char élançoit de toutes parts, & lui couronne la tête de ses rayons; il lui donne ensuite des instructions dont une partie a été ainsi exprimée par un ancien Poëte.

Prends garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie,
Ne t'emporte au-dessus de l'aride Libye.
Là jamais d'aucune eau le sillon arrosé,

Ne rafraîchit mon char dans sa course embrasé.

Et ensuite :

Aussitôt devant toi s'offriront sept étoiles.
Dresse par-là ta course & suis le droit chemin.
Phaëton à ces mots prend les rênes en main.
De ses chevaux aîlés il bat les flancs agiles,
Les coursiers du Soleil à sa voix sont dociles :
Ils vont, le char s'éloigne, & plus prompt qu'un éclair
Pénétre en un moment les vastes champs de l'air.
Le Pere cependant plein d'un trouble funeste,
Le voit rouler de loin sur la plaine céleste ;
Lui montre encor sa route, & du plus haut des Cieux,
Le suit, autant qu'il peut, de la voix & des yeux :
Va par là, lui dit-il, revien, detourne, arrête.

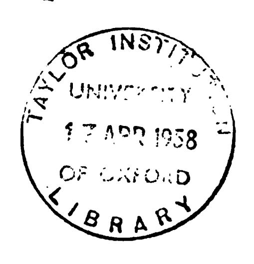
Cependant les chevaux sentent qu'ils n'ont pas leur poids ordinaire ; ils quittent leur route, & bientôt Phaëton n'en est plus le maître. Il n'avoit encore fourni qu'une partie de la carriere, & il voit avec douleur ce qui lui reste d'espace à parcourir ; il se trouble, & quitte les rênes ; les chevaux s'emportent, & tantôt s'élévent jusqu'aux étoiles, tantôt se précipitent jusqu'auprès de la terre ; la Lune est étonnée de voir le char de son frere au-dessous du sien. La terre devient aride, les villes entieres avec leurs habitans, sont dévorées par les flammes ; l'univers s'embrase de toutes

parts ; Phaëton ne peut plus soûtenir la chaleur qui le brûle. Enfin la terre qui se voit périr, implore le secours de Jupiter, & ce Dieu, après avoir pris à témoin les autres Dieux, & le Soleil lui-même, de la nécessité où il se trouve de remédier à un si pressant danger, monte au plus haut de l'Olympe, & lance sa foudre sur Phaëton. Ce malheureux tombe du haut du Ciel, & se noie dans l'Eridan (le Pô.) Les Nymphes de l'Hespérie, ayant trouvé son corps, lui rendirent les devoirs funébres, & Clyméne, après l'avoir cherché de tous côtés, le trouva enfermé dans un tombeau, sur un rivage étranger. Les Héliades, sœurs de Phaëton, font entendre leurs cris & leurs gémissemens, & passent les jours & les nuits à pleurer auprès du tombeau de leur frere. Au bout de quatre mois, elles furent métamorphosées en peupliers ; leurs larmes qui ne cessoient point de couler, furent converties en autant de grains d'ambre qui tomberent dans l'Éridan.

Cycnus fils de Sthénelée, & Roi de Ligurie, étoit uni à Phaëton par

la parenté du côté de sa mere, & plus encore par une tendre amitié. La douleur qu'il ressentit de la mort de son ami, lui fit abandonner ses états, pour venir le pleurer sur les bords de l'Eridan. Il y mourut de langueur, & fut changé en Cygne; mais se souvenant sans cesse de la foudre dont Phaëton avoit été frappé, pour s'être trop élevé vers le Ciel, il se contente de voler près de terre, & la haine qu'il a conçûe pour le feu, lui fait choisir pour sa demeure les lacs & les étangs.

Cependant le Soleil étoit inconsolable de la mort de son fils, & refusoit de remonter sur son char pour éclairer l'Univers. Il se rendit enfin aux prieres des Dieux, & aux ordres de Jupiter. La fable qui fait usage de tout, a dit que ce fut à l'occasion de l'embrasement causé par Phaëton, que le sang des Ethiopiens brûlé par une chaleur si excessive, se répandit sur leur peau, & leur donna cette noirceur qu'ils ont encore.



ARTICLE XI.

DIANE OU LA LUNE,

L'AURORE ET LA NUIT.

DIANE étoit sœur d'Apollon, fille de Latone & de Jupiter, suivant l'opinion des Grecs. Son culte étoit venu d'Egypte, où cette Déesse étoit honorée sous le nom d'*Isis*. Elle avoit divers noms, suivant la diversité de ses emplois & de ses demeures. Dans le Ciel, on l'appelloit la Lune, Diane sur la terre, & Hécate dans les enfers. Elle aimoit passionnément la chasse, ce qui la faisoit regarder comme la Déesse des forêts. L'amour qu'elle avoit pour la chasteté, lui avoit fait donner des Nymphes pour compagnes, & elle punissoit avec beaucoup de sévérité celles dont la conduite n'étoit pas réguliere. Entre autres exemples, elle chassa de sa cour Callisto, fille de Lycaon, Roi d'Arcadie, que Junon changea en ourse, & qui depuis fut mise au nombre des Constellations sous le nom de la grande Ourse.

Actéon, célébre chasseur, petit-fils de Cadmus, fut métamorphosé en cerf, pour l'avoir vûe dans le bain, & ensuite dévoré par ses chiens. Elle aima Endymion, qui, selon les uns, étoit un Roi d'Elide, & selon d'autres, un berger du mont Latmus près de Milet dans l'Asie mineure. Cet Endymion étoit adonné à l'astronomie, & avoit fait ses principales observations sur le cours & sur les différens mouvemens de la Lune : ce qui a fait dire, que pendant son sommeil, Diane venoit le visiter. On attribuoit aux sorciers le pouvoir de faire descendre la Lune sur la terre, par la force de leurs enchantemens ; ils se persuadoient qu'elle répandoit une écume d'une grande vertu sur les herbes qu'ils employoient pour leurs maléfices. On l'invoquoit alors sous le nom d'*Hécate*, Déesse des enfers ; & en cette qualité, on la confondoit avec Proserpine. Elle présidoit aussi aux accouchemens sous le nom de *Lucine*, & alors elle passoit pour la fille de Junon. Enfin ses trois résidences dans le ciel, sur la terre, & dans les enfers, l'avoient

fait représenter avec trois visages. Il est aisé de la reconnoître dans ses statues, ou par le croissant qu'elle a ordinairement sur la tête, ou par son habit de chasse, par son arc & son carquois, & par les chiens qui l'accompagnent. Elle étoit représentée à Ephèse dans l'Asie mineure, avec un grand nombre de mammelles, comme la mere nourrice du genre humain.

Le temple qu'elle avoit dans cette ville, a passé pour une des merveilles du monde. Toute l'Asie concourut pendant près de quatre cens ans, à l'orner & à l'enrichir. Il avoit 425. pieds de long, sur 200. de large, & tout l'édifice étoit soûtenu par 126. colonnes hautes de 60. pieds, dont 36. étoient sculptées. Ce temple étoit d'une richesse immense, & il n'y en avoit point de plus célébre dans la Gréce, par le concours infini de gens de tout pays, que la dévotion pour ce temple, ou le commerce attiroient à Ephèse. Une espéce de fanatique nommé Erostrate eut la fantaisie d'éterniser son nom, en mettant le feu à ce fameux temple.

Les Ephésiens firent ce qu'ils purent; mais inutilement, pour le faire oublier, en défendant sous peine de la vie, de prononcer un nom si funeste. Cet incendie arriva la même nuit que nâquit Alexandre le Grand.

Plusieurs peuples se distinguerent par le culte qu'ils rendirent à Diane, & par les temples qu'il lui consacrerent.

Les Payens avoient fait encore une Divinité de l'Aurore; ils la disoient soeur du Soleil & de la Lune; de son mariage avec Persé, elle eut les Vents, & d'un autre mariage avec Tithonus, fils de Laomédon, elle eut Memnon qui fut tué par Achille au siége de Troye. Jupiter, à la priere de l'Aurore, avoit accordé l'immortalité à son mari, mais il avoit oublié de l'exempter de la vieillesse. Il devint infirme, & la vie lui fut insupportable; il pria Jupiter de retirer le don de l'immortalité, mais le destin ne le permettoit pas, & Jupiter par grace le changea en cigale.

Ce mariage de Tithonus avec l'Aurore, est fondé sur ce que ce Prince aimoit éperdûment la chasse, & qu'il

se

ſe levoit tous les jours avec l'Aurore, pour aller dans les bois. Comme il abandonna la Phrygie pour ſe retirer en Perſe, on publia que l'Aurore l'avoit enlevé. On repréſentoit cette Déeſſe ſur un char lumineux, parſemé de rubis & de roſes, pour exprimer les brillantes couleurs dont elle eſt ornée quand elle paroît. De-là ces expreſſions, *l'Aurore aux doigts de roſes*, *au teint de roſes*, &c.

La nuit, ſelon les anciens, étoit fille du Cahos. On la repréſentoit ſur un char précédé des aſtres du firmament, & environnée d'un voile noir, parſemé d'étoiles & qui voltigeoit ſur ſa tête. On lui mettoit à la main un flambeau tourné en bas comme pour l'éteindre. On lui donne quelquefois des aîles comme à la Victoire. On a compté parmi ſes enfans, la Douleur, la Crainte, l'Amour, l'Envie & la Vieilleſſe; & ſon mari s'appelloit l'Erébe, qui veut dire le Dieu de l'obſcurité.

ARTICLE XII.

BACCHUS.

LA NAISSANCE miraculeuse de Bacchus, & le présent qu'il avoit fait aux hommes, en leur donnant l'usage du vin, l'ont rendu un des plus célébres Dieux du Paganisme, & il a été dans tous les tems un sujet inépuisable pour les chansons consacrées à la joie des festins. Son culte étoit très-ancien en Egypte, & Orphée l'ayant apporté dans la Gréce, il fallut lui chercher une généalogie dans une famille Grecque. On lui donna pour mere Semelé, fille de Cadmus fondateur de Thébes; & pour le rendre plus respectable, on dit que Jupiter étoit son pere. Voici ce qu'on a raconté du prodige qui accompagna sa naissance. Junon toujours jalouse de Jupiter, entreprit de faire périr Semelé; elle lui apparut sous la figure de Béroé sa nourrice, & lui fit entendre qu'on la trompoit sous le nom de Jupiter, & que pour s'assurer de la vérité, elle devoit exiger de ce Dieu qu'il la vînt voir armé de sa foudre &

avec tout l'appareil de la souveraine majesté. Elle l'obtint, & au moment que Jupiter parut, la foudre mit le feu au palais, & Semelé périt dans cet incendie. Jupiter sauva l'enfant qu'elle portoit dans son sein, & qui n'avoit que sept mois. Il l'enferma, dit-on, dans sa cuisse jusqu'à ce qu'il fût à terme. Dès qu'il parut au jour, Mercure eut ordre de le remettre aux Nymphes du mont Nysa dans l'Arabie, qui prirent soin de le nourrir, & le vieux Siléne fut chargé de son éducation.

Il se montra digne de sa naissance par sa valeur & par ses conquêtes, dont la plus mémorable fut celle des Indes, où il mena une armée composée d'hommes & de femmes. Cette conquête donna lieu à l'institution de ces fêtes, appellées Orgies & Bacchanales, où l'on se livroit sans retenue, aux débauches les plus outrées ; elles étoient célébrées par des filles, des femmes & des hommes. Les filles étoient armées de Thyrses, espéce de demi-pique ornée de lierre & de pampre de vigne, & paroissoient saisies d'enthousiasme;

les femmes partagées en différentes bandes, & couronnées de lierre, couroient comme des forcenées, les cheveux épars, & faisant les plus hideuses grimaces; elles y joignoient un grand bruit de tambours & d'instrumens appellés *Cymbales*, & invoquoient avec d'horribles cris le nom de Bacchus. Au milieu de cette troupe, on voyoit des gens ivres, vêtus en faunes, en satyres & en silénes, couronnés de lierre, comme les femmes, & faisant toutes les contorsions qu'on peut imaginer dans ces momens d'une licence qui n'a point de frein. Ensuite venoit une troupe d'hommes montés sur des ânes, suivie de femmes & de Bacchantes, ou Ménades qui poussoient des hurlemens affreux. A leur suite on portoit des statues de la Victoire, des autels qui avoient la forme de seps de vigne, entortillés de lierre, plusieurs chariots chargés de Thyrses, de couronnes, de tonneaux, de cruches & autres vases. De jeunes filles suivoient ces chariots, & portoient des corbeilles couvertes de pampre & de lierre, où étoit ren-

fermé ce qu'il y avoit de mystérieux, & ce qu'on n'eût pu exposer au jour, sans s'attirer ce que la fureur de Bacchus pouvoit faire craindre de plus funeste.

Bacchus fut honoré de son vivant comme un Dieu ; & on raconte plusieurs prodiges qui attesterent sa prétendue Divinité. Le devin Tirésias s'étoit rendu célébre à Thébes par ses prédictions : il étoit devenu aveugle pour s'être attiré la colère de Junon ; & Jupiter, pour le consoler, lui avoit révélé l'avenir. Il contribua par l'autorité qu'il avoit acquise parmi ses compatriotes, à établir le culte de Bacchus. Penthée, Roi de Thébes, & petit-fils de Cadmus, voulut abolir un culte qui ne tendoit qu'à corrompre les moeurs de ses sujets, & méprisa les menaces que lui fit Tirésias, d'être déchiré par ses propres parens. Il alla sur le mont Cythéron dans le tems qu'on y célébroit les Orgies ou fêtes de Bacchus; Agavé, sa mere, fut la premiere qui l'apperçut; elle courut sur lui avec son thyrse, & dans les transports où elle étoit, elle le frappa sans le re-

connoître ; elle appella ses soeurs Ino & Autonoé, & les autres Bacchantes. Toutes ensemble se jetterent sur Penthée, & l'ayant mis en piéces, dispersérent ses membres dans la campagne.

Les filles de Minyas oserént condamner la célébration des Orgies, & au lieu d'y assister, comme les autres femmes de Thébes, elles se tinrent renfermées, pour travailler à des ouvrages de tapisserie dont Minerve leur avoit enseigné l'art. Pendant que, pour abréger la journée, elles s'amusoient à faire des contes, elles furent étonnées d'entendre tout-à-coup dans la chambre où elles travailloient, un grand bruit de tambours, de flûtes & de trompettes, sans pouvoir deviner d'où venoit ce bruit. Une odeur charmante se répandit autour d'elles. Leur tapisserie se couvrit de verdure, & prit la forme du pampre & du lierre. Le fil qu'elles venoient d'employer fut changé en seps chargés de raisins de couleur de pourpre. La nuit commençoit à répandre ses ténébres, & la maison fut tout-à-coup éclairée de flam-

beaux & d'autres lumieres qui brilloient de tous côtés, & l'on entendit des hurlemens ſemblables à ceux des bêtes féroces. Les Minéïdes effrayées allerent ſe cacher, & pendant qu'elles cherchent les lieux les plus retirés, leurs corps ſe couvrent d'une membrane fine & déliée; des aîles tranſparentes & ſans plumes, s'étendent ſur leurs bras, elles s'élévent en l'air,& voulant parler,il ne ſort de leur goſier qu'un ſon foible & aigu qui reſſemble à un murmure plaintif. Elles fréquentent les maiſons, & fuyant la lumiere, elles ne volent que la nuit. On leur a donné le nom de *Chauve-Souris*.

Les Prêtres de Bacchus affectoient de publier pluſieurs autres merveilles pour faire recevoir des fêtes qui tournoient à leur profit, & le culte de ce Dieu s'établit malgré les efforts que firent les gens ſenſés pour l'abolir.

On repréſentoit quelquefois Bacchus ſous la figure d'un vieillard avec une barbe épaiſſe, le plus ſouvent comme un jeune homme ſans barbe, ou même comme un enfant entre les bras de Siléne ſon nourricier, ou ſur

les épaules du Dieu Pan.

Les ſymboles qu'on lui donne le plus ſouvent, ſont le thyrſe, le lierre, le pampre, des grappes de raiſin, une peau de chévre, ou celle d'une panthère qui rappelloit ſa conquête des Indes, ou la peau d'un lion dont il avoit pris la figure, lorſqu'il vint au ſecours de Jupiter contre les Géants qui eſcaladoient le Ciel. Son char étoit ordinairement attelé de tigres ou de panthères; on le voit quelquefois monté ſur un tigre.

On lui ſacrifioit des ânes & des boucs, parce que les morſures de ces animaux font périr la vigne. Il avoit épouſé Ariane, fille de Minos Roi de Créte, que Théſée avoit laiſſée dans l'Iſle de Naxe, comme on le verra dans la ſuite.

ARTICLE XIII.

LES MUSES.

LE MONT Parnaſſe dans la Phocide, avoit deux ſommets, dont l'un étoit le principal ſéjour d'Apollon & des Muſes, l'autre étoit conſacré à Bacchus, que les Poëtes honoroient

comme un de leurs protecteurs, parce qu'ils croyoient tenir de lui cette espéce d'ivresse & d'enthousiasme qui produit les bons vers.

Il y avoit neuf Muses, suivant la plus commune opinion, & elles étoient filles de Jupiter & de Mnémosyne. On les nommoit *Piérides*, parce qu'elles avoient reçû la naissance dans la Piérie, province de Macédoine, ou plûtôt à cause de leur victoire sur les filles de Piérus; Jupiter les appelloit souvent auprès de lui sur l'Olympe où elles chantoient sa gloire & celle des autres Dieux, par des cantiques qu'elles accompagnoient de différens instrumens de musique. Ces concerts, où présidoit Apollon, faisoient le plus digne & le plus agréable amusement de la cour céleste; mais les Muses avoient leur demeure ordinaire sur le Parnasse; c'étoit là qu'Apollon leur dictoit ses chansons immortelles, où elles célébroient les grandes actions des Héros.

On leur donnoit à toutes différentes fonctions. Clio tenoit d'une main une espéce de guitarre, de l'autre

main un petit bâton pointu & crochu qu'on appelloit *plectrum*, dont on se servoit pour pincer les cordes de cet instrument. La fonction de cette Muse étoit de transmettre à la postérité les belles actions des grands hommes.

Euterpé présidoit à la poësie pastorale, & se plaisoit à faire résonner les chalumeaux des bergers. Elle avoit, dit-on, inventé la flûte; on lui donne un masque dans la main gauche, & une massue dans la droite.

Thalie avoit inventé la comédie. On la représentoit appuyée sur une colonne avec un masque à la main.

Melpoméne étoit la Muse de la tragédie, & dans ses statues, elle tient une lyre dans une main, apparemment à cause des choeurs de musique qui formoient les intermédes des tragédies, dont la déclamation étoit d'ailleurs une espéce de chant qui avoit son accompagnement.

Terpsichore avoit pour fonction de régler les pas de la danse, & on la reconnoît dans ses statues, aux flûtes qu'elle tient dans ses mains.

Erato présidoit à la poësie galante,

& aux Epithalames qu'on chantoit pendant la célébration des mariages.

Polyhymnie étoit la Muse de la poësie lyrique, c'est-à-dire, des odes, des cantiques, & des chansons. C'est pour cela qu'on la représente avec une lyre.

Uranie avoit inventé l'astronomie, & elle tient un globe dans la main.

Calliope inspiroit les Poëtes Héroïques, & on l'invoquoit comme la Muse de l'éloquence. Elle tient dans la main un rouleau de parchemin, ce qui désigne le Poëme épique.

Quoiqu'on leur ait donné à chacune des fonctions particulieres, cela n'empêche pas que les Poëtes ne les invoquent, sans distinction, pour tous les genres de poësie. Ces sortes d'invocations étoient surtout nécessaires à la tête d'un poëme épique; car ce poëme étant un tissu de fictions merveilleuses, le Poëte, pour les rendre vraisemblables, se déclare dès son début, inspiré par une Muse qui, en qualité de Déesse, n'ignore rien de ce qui se passe dans le Ciel, sur la terre, dans les enfers, & même dans les conseils des Dieux.

Outre les symboles qu'on a donnés à chaque Muse, pour les distinguer, on les a aussi représentées toutes neuf avec des aîles ; & voici ce qui y avoit donné lieu. Un jour que les Muses alloient au Parnasse, elles rencontrerent en chemin un Tyran nommé *Pyrénée*, qui s'étoit emparé de la Phocide avec des troupes qu'il avoit amenées du fond de la Thrace. Elles furent surprises par un orage, & Pirénée leur offrit une retraite dans son Palais. Dès qu'elles y furent entrées, il voulut les y retenir par force ; pour se dérober à sa violence, elles prirent des aîles, & le Tyran étant monté sur le haut d'une tour, crut pouvoir voler comme elles ; mais il se précipita du haut de la tour, & fut écrasé de cette chute. On a expliqué cette fable, en disant que Pyrénée avoit voulu abolir dans ses états l'étude des belles-lettres, en détruisant les écoles publiques, & que pour le rendre odieux, on avoit publié qu'il avoit voulu faire violence aux Muses ; que les Dieux, pour les garantir, leur avoient donné des aîles, & que Pyrénée avoit

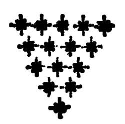
perdu la vie en les pourſuivant.

Elles reçurent une autre inſulte de la part des neuf filles de Piérus, Roi de Macédoine, connues ſous le nom de Piérides; elles ſe prétendoient ſupérieures aux Muſes, par la beauté de la voix, & par le goût du chant. Elles leur firent un défi, & la condition fut que les Muſes, ſi elles étoient vaincues, leur céderoient la fontaine Hippocréne & celle de Caſtalie; mais que ſi elles avoient la victoire, les Piérides leur abandonneroient de leur côté, les délicieuſes vallées de la Theſſalie. On s'en rapporta au jugement des Nymphes du pays. L'aînée des Piérides chanta la guerre des Géants, & affecta de rabaiſſer le mérite de la victoire que les Dieux avoient remportée ſur ces enfans de la terre. Les Muſes chanterent à leur tour différentes aventures des Dieux, & les Nymphes établies pour juges, prononcerent toutes d'une voix en leur faveur. Les Piérides ſe vengerent par des injures, & voulurent même frapper les Muſes; mais dans l'inſtant elles furent changées en Pies, & allerent ſe percher ſur les

arbres voisins. Elles ont conservé l'envie de parler, & se sont rendu odieuses par l'importunité de leur babil.

On a entendu par ces neuf filles de Piérus, les ouvrages que ce Prince avoit composés en vers, & qui faisoient honte aux Muses, parce qu'ils étoient remplis d'un verbiage digne d'être comparé au caquet des pies.

Les fontaines de Castalie & d'Hippocréne étoient, la premiere au pied du mont Parnasse, & l'autre à mi-côte. On prétend que le cheval Pégase avoit fait sortir l'Hippocréne d'un coup de pied. On parlera de ce fameux cheval, lorsqu'on en sera aux aventures de Persée. Au reste les eaux de ces deux fontaines avoient la vertu d'échauffer l'imagination des Poëtes ; & pour désigner un bon Poëte, on disoit qu'il s'étoit enivré de l'eau d'Hippocréne.





CHAPITRE II.

Des Divinités de la Mer, des Fleuves & des Fontaines.

L'EAU étoit regardée par les anciens Philosophes comme le premier principe de la fécondité ; elle donnoit la nourriture aux plantes & aux arbres ; elle tempéroit l'ardeur du sang dans les animaux, & lui conservoit sa fluidité. En un mot, elle avoit été créée pour l'utilité des hommes, & c'en étoit assez dans les siécles du Paganisme, pour la faire honorer comme une Divinité bienfaisante. Les anciens Perses lui offroient des sacrifices, & leur respect pour cet élément alloit jusqu'à n'oser s'en servir pour laver leurs mains, ni pour éteindre le feu ; ils évitoient même de cracher ou de se moucher dans l'eau. Les Egyptiens avoient aussi pour l'eau considérée comme élement, une grande vénération, sur-tout pour l'eau du Nil qui portoit parmi eux le

nom *d'Océan*, & ce mot ſignifie *Mere nourrice*. Ils lui donnoient en particulier le nom de *Canope*, & ils le repréſentoient ſous la forme d'un des vaſes ou cruches dont on ſe ſervoit pour purifier les eaux du Nil. Ces cruches étoient d'une terre fort poreuſe, & pleine de trous imperceptibles, par leſquels l'eau filtroit; elles étoient chargées de figures hiéroglyphiques, & le haut de ces vaſes étoit ordinairement terminé par une tête d'homme ou de femme, avec deux mains, & quelquefois ſans mains. Toutes ces figures étoient myſtérieuſes, & les Prêtres ſeuls en avoient l'intelligence. Dans certains jours, on rempliſſoit une de ces cruches, d'eau du Nil; on l'expoſoit publiquement ſur une eſpéce d'eſtrade; tout le peuple ſe proſternoit devant la cruche, levant les mains au Ciel pour remercier le Nil des biens qu'il lui procuroit. Il eſt vrai que ce Fleuve leur étoit d'une grande utilité; outre que l'eau en étoit très-ſalutaire, ſes débordemens réguliers rendoient l'Egypte une des plus fertiles contrées de la terre. On avoit creuſé des ca-

naux

naux pour répandre ses eaux de tous côtés dans le tems de ses inondations qui commencent au mois de Juillet, & finissent vers la fin de Septembre. Le jour où l'on ouvroit ces canaux, étoit la plus grande fête des Egyptiens. Les anciens Rois d'Egypte assistoient à cette ouverture avec tous les grands du Royaume, & suivis d'une foule innombrable de peuple. On jettoit dans le fleuve de l'orge, du bled, du sucre & d'autres fruits, pour le remercier d'avance, par cette espéce de sacrifice, des biens que l'inondation alloit produire, quelquefois même, pour s'attirer plus efficacement la faveur du Dieu, on lui faisoit le sacrifice d'une jeune fille qu'on noyoit dans le fleuve. Cette cruelle coutume a duré longtems; & lorsque ce sacrifice a été enfin défendu, il a fallu, pour contenter le peuple, jetter dans le fleuve la figure d'une jeune fille.

La fête de l'ouverture des canaux, dure encore aujourd'hui en Egypte; les Mahométans font au Nil les mêmes offrandes de fruits & de légumes, & on y célébre, comme autrefois, mais

avec moins de magnificence, la fête de l'ouverture des canaux, pour laquelle le grand Seigneur donne tous les ans au Bacha ou Gouverneur d'Egypte, la somme de dix mille écus. Les Chrétiens mêmes des Eglises Coptes se mêlent à ces cérémonies, & leurs Prêtres qui sont fort ignorans, croient sanctifier les eaux du Nil, en y jettant des grains de chapelet, ou quelques morceaux de croix.

Les Indiens idolâtres rendoient autrefois, & rendent encore aujourd'hui un culte religieux au Gange, dont les eaux passoient pour sacrées. Les Princes qui regnent dans les pays que ce fleuve arrose, profitent de cette superstition, en faisant payer bien cher à leurs sujets, la permission d'y puiser de l'eau, ou de s'y baigner.

De la Perse & de l'Egypte, le culte rendu à l'eau, passa dans la Gréce, dans l'Italie & chez les autres peuples de l'Occident. On faisoit des libations à l'Océan, aux autres mers & aux fleuves, & on ne s'embarquoit point pour un voyage, sans faire au-

paravant un ſacrifice aux Dieux des eaux. Lorſque les Argonautes furent prêts de mettre à la voile, Jaſon leur chef, fit élever un autel ſur le bord de la mer; un ſacrificateur y répandit de la fleur de farine mêlée avec du miel & de l'huile; il immola enſuite deux taureaux aux Dieux pour qui ſe faiſoit le ſacrifice, & les pria de favoriſer leur navigation. On mettoit dans les temples, les ſtatues des fleuves, des fontaines & des autres Divinités des eaux, dont le nombre pouvoit ſurpaſſer celui des Dieux du Ciel; c'eſt ce que l'on verra par l'hiſtoire particuliére de ces Divinités, & l'on commencera par celles du premier rang.

ARTICLE I.

L'OCEAN ET TETHYS.

L'Océan étoit le principal Dieu des eaux, parce qu'en effet il les contient toutes dans ſon ſein, & les diſtribue aux autres mers, aux fleuves & aux fontaines. Il étoit, ſelon les Poëtes, fils du Ciel & de la Terre, & on lui donnoit pluſieurs freres &

sœurs. On le regardoit assez généralement comme le pere des Dieux & des hommes, & ce sentiment étoit fondé sur ce que l'eau est nécessaire à la production de tous les Etres. Delà étoit venue l'opinion que tous les Dieux se faisoient un devoir de se rendre tous les ans en Ethiopie, pour y visiter l'Océan, & assister aux sacrifices qu'on lui offroit; ces sacrifices duroient douze jours, & les Ethiopiens fort attachés au culte de d'Océan, portoient en procession les statues de tous les Dieux, & passoient tout le tems de la solemnité en festins & en réjouissances. On lui donnoit pour femme Téthys, qu'il faut distinguer d'une autre Téthis, Nymphe de la mer & mere d'Achille. On écrit le nom de celle-ci par un *i* simple, & celui de l'autre par un *y*, qu'on prononçoit comme l'*v* françois. On prétend que Jupiter ayant été enchaîné par les autres Dieux, Téthys, aidée d'Egeon, l'un des Géants fils de la Terre, le remit en liberté; mais la Nymphe Téthis, dans Homère, se fait honneur auprès de Jupiter même de cette déli-

vrance, & la lui rappelle dans la priere qu'elle lui fait en faveur d'Achille son fils.

On représentoit l'Océan sous la figure d'un vieillard assis sur les ondes de la mer, tenant dans la main une pique, & auprès de lui un monstre marin.

ARTICLE II.

NEPTUNE ET AMPHITRITE.

DANS le partage qui fut fait entre Jupiter & ses freres, Neptune eut l'empire de la mer. Les Egyptiens ne le connoissoient pas, mais il fut honoré par les peuples de l'Afrique d'un culte particulier, & ce culte passa de chez eux dans la Gréce. On dit que d'un coup de son trident, il fit sortir le cheval du sein de la terre. On peut entendre par ce cheval, le vaisseau qui transporta dans la Gréce les premiers navigateurs qui y vinrent de l'Afrique. Neptune, selon l'histoire, étoit un Prince de la race des Titans, qui s'étant embarqué le premier sur la mer, en acquit l'empire par cette heureuse témérité, & en fut

reconnu pour le Dieu. On donna ensuite le nom de *Neptune* à des Princes inconnus, qui avoient traversé les mers pour venir chercher des établissemens dans de nouveaux pays, & leurs différentes aventures furent attribuées à un seul. De-là vient le grand nombre de femmes, de maîtresses & d'enfans qu'on met sur le compte de ce Dieu, ses métamorphoses en taureau, en fleuve, en bélier, en cheval, en oiseau, en dauphin, parce qu'on distinguoit autrefois, comme on fait aujourd'hui, les vaisseaux par différentes figures d'animaux, de fleuves, &c. qu'on représentoit sur leurs pouppes; delà les enlévemens qu'il a faits, parce que la navigation commença par des pirateries. Enfin on l'a regardé dans les siécles fabuleux, comme l'auteur de tout ce qui s'étoit passé de mémorable sur la mer. Ainsi Neptune qui eut de la Nymphe Libye, Bélus & Agenor, l'un Roi d'Egypte, l'autre Roi de Phœnicie, n'étoit autre chose qu'un Prince Egyptien, qui s'étoit adonné à faire la course sur mer. Un autre Neptune eut d'Amymome,

fille de Danaüs, Nauplius, pere de Palaméde, l'un des chefs qui se trouverent au siége de Troye. Un autre fut le pere de Cercyon, cet insigne brigand dont Théſée purgea la terre. Un autre eut Pélias, de Tyro fille de Salmonée. Un autre passa pour le pere de Théſée : un autre enfin pour le pere du fameux Polyphême le chef des Cyclopes ; mais le plus célébre de tous, fut le Neptune, fils de Saturne & frere de Jupiter. On lui a donné pour femme Amphitrite, fille de l'Océan & de Doris. On dit que n'ayant pu faire consentir cette Nymphe à l'épouser, il se servit, pour la la persuader, de l'éloquence d'un Dauphin, qui pour récompense d'un si grand service, fut placé parmi les astres. Les Poëtes le représentent sur un char qui roule sur la mer, & environné de toutes les Divinités des eaux.

Il attéle son char, & montant fiérement
Fend les flots écumeux de l'humide élément.
Dès qu'on le voit marcher sur ces liquides plaines,
D'aise on entend sauter les pesantes Baleines.
L'eau frémit sous le Dieu qui lui donne la loi,
Et semble avec plaisir reconnoître son Roi.

Son sceptre, comme on l'a vû, étoit un trident armé de trois pointes, dont il ébranloit la terre jusques dans ses fondemens; car on lui attribuoit les tremblemens de terre; c'est ainsi que dans le combat des Dieux décrit par Homère

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton sort de son Thrône, il pâlit, il s'écrie:
Il a peur que ce Dieu dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée;
Ne découvre aux vivans cet empire odieux,
Abhorré des mortels, & craint même des Dieux.

Cependant Neptune encourut la disgrace de Jupiter son frere, pour avoir trempé dans la conspiration des Titans, & fut relégué sur la terre. Il se réfugia auprès de Laomédon, Roi des Troyens, & convint avec lui d'une somme, pour lui bâtir les murailles de Troye, & les garantir, par de fortes digues, des inondations. Ce Prince avare lui refusa son payement, & ce Dieu non content de détruire ses ouvrages, fit sortir du fond de la mer un monstre marin pour dévorer Hésione, fille de ce Roi. Elle fut sauvée, comme on le

dit

d'ailleurs, par Hercule qui combattit & tua le monstre. Cette fable signifie que Laomédon s'étoit servi pour fortifier Troye, des trésors qui avoient été déposés, suivant l'ancien usage, dans un temple de Neptune, sans se mettre en peine de les remplacer. C'est ce qui a fait dire que Neptune irrité l'avoit puni de cette perfidie par la destruction des murailles de Troye.

Neptune avoit un grand nombre de temples dans la Gréce & dans l'Italie, surtout dans les lieux maritimes. On avoit institué en son honneur des fêtes & des jeux, dont les plus célébres ont été ceux de Corinthe connus sous le nom de *Jeux Isthmiques*, & ceux du Cirque à Rome. Les Romains lui avoient consacré le mois de Février, & comme on croyoit qu'il avoit fait naître le premier cheval, on couronnoit les chevaux de fleurs pendant les fêtes de ce Dieu, & il n'étoit pas permis de les faire travailler.

On lui offroit pour victimes, le cheval & le taureau.

On le voit sur les monumens de

l'antiquité, sous la figure d'un homme âgé, traîné dans un char en forme de conque marine, par deux chevaux marins, dont la partie inférieure se termine en queue de poisson. Quelquefois on le représente debout, quelquefois assis sur les flots, accompagné de deux dauphins qui nagent sur la surface de l'eau.

ARTICLE III.

NÉRÉE, LES NÉRÉIDES ET LES TRITONS.

NÉRÉE passoit communément pour le fils de l'Océan & de Téthys. On lui donne aussi la Terre pour mere, & quelques-uns ont dit qu'il étoit fils de Neptune ; il épousa Doris l'une de ses sœurs, & en eut cinquante filles qui du nom de leur pere, prirent celui de Néréïdes.

Nérée étoit un Dieu bienfaisant, & il se distingua par ses connoissances, surtout par le don qu'il avoit de prédire l'avenir. Il instruisit Hercule du pays & du lieu où étoit le jardin des Hespérides. Ce Héros avoit eu

ordre d'Eurysthée, d'y aller enlever des pommes d'or gardées par un dragon.

Dans le tems que Paris emmenoit Héléne à Troye, Nérée qui faisoit son séjour ordinaire dans la mer Égée, lui apparut tout-à-coup au milieu de la traversée, pour lui annoncer les suites funestes de son crime, la ruine de Troye, la destruction de sa famille, le châtiment qu'il subiroit lui-même, & dont la protection de Vénus ne le garantiroit pas. Dans les promenades qu'il faisoit sur la mer, il étoit ordinairement accompagné des Néréïdes, qui prenoient soin de l'amuser par leurs chants & par leurs danses. Les Tritons, fils de Neptune & d'Amphitrite, se joignoient à leurs divertissemens ; leur chef se promenoit sur un char attelé de chevaux de couleur bleue, c'est-à-dire, de couleur d'eau de la mer. Il marchoit ordinairement devant Neptune, & sonnoit avec une espéce de trompette, faite d'une conque marine, pour annoncer la présence du Dieu des eaux.

On a pensé que le nom de Néréi-

des avoit été donné à des Princesses qui habitoient dans les Isles de la mer Egée, ou sur les côtes de la Gréce, & qui s'étoient rendu célébres par les soins qu'elles avoient pris de faire fleurir le commerce. On les représentoit sous la forme de jeunes filles, portées sur des Dauphins, ou sur des chevaux marins. Elles tenoient ordinairement d'une main le trident de Neptune, de l'autre un Dauphin, quelquefois une figure de la Victoire ou une couronne : on les a aussi représentées moitié femmes & moitié poissons, & l'on a imaginé cette figure d'après la ressemblance, qu'on croyoit voir dans certains poissons avec la figure humaine. On a écrit qu'on avoit vû sur les côtes de la Lusitanie, aujourd'hui Portugal, une Néréïde couverte d'écailles qui poussoit en mourant des cris plaintifs, qui furent entendus au loin par les habitans de la côte. Un Lieutenant d'Auguste dans la Gaule avoit mandé à ce Prince qu'on voyoit sur les côtes un grand nombre de Néréïdes mortes, que la mer y avoit jettées.

On a de pareilles hiſtoires des Tritons. Des Chevaliers Romains avoient vû ou cru voir ſur la mer des environs de Cadiz, un homme marin tout-à-fait reſſemblant aux hommes ordinaires. Il montoit la nuit ſur les navires, & ſon poids faiſoit pancher le côté par où il montoit, de maniére qu'il eût fait couler à fond le vaiſſeau, s'il y fût demeuré long-tems. Les habitans de la côte de Liſbonne avoient envoyé exprès à Tibère des députés pour lui apprendre qu'on avoit vû & entendu dans le fond d'une caverne, un Triton qui ſonnoit avec une conque, & qu'il avoit la forme ſous laquelle on connoiſſoit les Tritons, c'eſt-à-dire, moitié hommes & moitié poiſſons. On les repréſentoit ordinairement avec des cheveux de couleur verte, le corps en partie couvert d'écailles, une bouche large, des dents longues, des yeux bleus, & des nageoires au-deſſous de l'oreille, ſur la poitrine & ſous le ventre.

On rendoit dans la Gréce à la plûpart de ces Divinités, des honneurs

divins ; on leur consacroit, sur-tout aux Néréides, des temples, des autels & des bocages sur le bord de la mer.

ARTICLE IV.

PROTÉE.

PROTÉE étoit né, selon les Grecs, à Palléne, ville & presqu'Isle de la Macédoine. Les uns le disent fils de Neptune & de la Nymphe Phénicé, d'autres de l'Océan & de Téthys. On lui donne pour femme la Nymphe Psamathé. Deux de ses fils, Tmylus & Télégone furent des monstres de cruauté. Ils égorgeoient tous les étrangers qui logeoient chez eux, & leur pere n'ayant pu les ramener à des sentimens d'humanité, prit le parti de se retirer en Egypte avec le secours de Neptune qui lui creusa un passage sous la mer. Il eut aussi des filles, & entre autres la Nymphe Eidothée, qui apparut à Ménélas lorsqu'en revenant de Troye, il fut poussé par les vents contraires sur la côte de l'Egypte, & lui enseigna ce qu'il avoit à faire, pour apprendre de

Protée son pere, les moyens de retourner dans sa Patrie.

Protée étoit le gardien des troupeaux de Neptune, qu'on appelloit *Phoques* ou *veaux marins*; & son pere, pour le récompenser des soins qu'il en prenoit, lui avoit donné la connoissance du passé, du présent & de l'avenir. Il n'étoit pas aisé de l'aborder, & il se refusoit à ceux qui venoient le consulter. Eidothée dit à Ménélas que pour le déterminer à parler, il falloit le surprendre pendant qu'il dormoit, & le lier de maniere qu'il ne pût s'échaper; car il prenoit toutes sortes de formes pour épouvanter ceux qui l'approchoient; celle d'un lion, d'un dragon, d'un léopard, d'un sanglier. Quelquefois il se métamorphosoit en eau, en arbre, & même en feu; mais si l'on persévéroit à le tenir bien lié, il reprenoit enfin sa premiere forme, & répondoit à toutes les questions qu'on lui faisoit. Ménélas suivit ponctuellement les instructions de la Nymphe; & ayant pris avec lui trois de ses plus braves compagnons, il entra dès le matin dans les grottes où Protée avoit

coutume de venir se reposer au milieu de ses troupeaux. Eidothée leur avoit apporté quatre peaux de veaux marins pour les en revêtir, afin que Protée ne les reconnût pas; mais comme l'odeur en étoit insupportable, elle leur versa dans les narines à chacun une goutte d'ambrosie, qui surmonta la puanteur de ces peaux. Ménélas saisit le moment où Protée dormoit, pour se jetter sur lui. Ses trois compagnons & lui le serrerent étroitement entre leurs bras, & à chaque forme qu'il prenoit, ils le serroient encore plus fort, jusqu'à ce qu'ayant épuisé ses ruses, il revint à sa forme ordinaire, & donna enfin à Ménélas les éclaircissemens qu'il lui demandoit.

Aristée, fils d'Apollon & de Cyrène fille de Pénée, Roi d'Arcadie, avoit le premier enseigné l'usage du miel, & entretenoit une grande quantité d'abeilles qu'il avoit rassemblées dans des ruches. Les Nymphes d'Arcadie firent un jour périr toutes ses abeilles, pour le punir de ce qu'il avoit causé la mort d'Euridice, femme d'Orphée. Il al-

la, par le conseil de sa mere, consulter Protée sur les moyens de réparer ses essains, & eut recours aux mêmes artifices pour le faire parler.

Toute cette fable est fondée sur l'histoire. Protée étoit de Memphis capitale de la basse Egypte, & vivoit dans le tems de la guerre de Troye. Il regna dans cette partie de l'Egypte après Phéron ; & Paris en passant la mer avec Héléne qu'il avoit enlevée de Sparte, ayant été jetté par la tempête sur la côte d'Egypte, Protée se le fit amener. Quand il eut appris son crime, il retint Héléne pour la rendre à son époux ; mais pour ne pas violer les droits de l'hospitalité, il se contenta de chasser Paris de sa présence, & de lui ordonner de sortir dans trois jours de ses états.

Protée étoit un Prince sage & adroit. Sa prudence lui faisoit prévoir tous les dangers, ce qui avoit donné lieu de croire qu'il connoissoit l'avenir. Il étoit impénétrable dans ses secrets, & il falloit, pour ainsi dire, le serrer de bien près pour les découvrir. Il se montroit peu en public, & se promenoit à certaines heures au

milieu de ses courtisans, comme un pasteur au milieu de ses troupeaux. Il avoit beaucoup de souplesse dans l'esprit, & sçavoit prendre toutes sortes de formes pour éviter de se laisser pénétrer. D'ailleurs les Rois d'Egypte avoient coutume, pour marquer leur courage & leur puissance, de porter sur leur tête la dépouille d'un lion, d'un taureau ou d'un dragon, quelquefois des branches d'arbres, d'autres fois des cassolettes, où brûloient des parfums. Ces parures servoient en même tems à inspirer à leurs sujets une crainte superstitieuse.

Quelques auteurs ont dit que Protée étoit un orateur qui, par les charmes de son éloquence, tournoit comme il lui plaisoit, les esprits de ceux qui l'écoutoient; d'autres en ont fait un Comédien, un Pantomime fort souple, qui se montroit sous une infinité de figures différentes. Enfin on l'a mis au nombre de ces enchanteurs dont l'Egypte étoit remplie, & qui par leurs prestiges fascinoient les yeux de la multitude ignorante. On en avoit fait un Dieu marin, fils de Neptune, parce qu'il étoit puissant

sur la mer, & ses sujets, peuple maritime & fort adonné à la navigation, ont été appellés les troupeaux de Neptune.

ARTICLE V.

PHORCUS ET SES FILLES.

PHORCUS, Dieu marin, étoit fils de Pontus & de la terre; il eut de Céto sa femme & sa soeur, outre le dragon qui gardoit le jardin des Hespérides, & la Nymphe Thoosa, mere de Polyphème, cinq filles dont les deux aînées eurent le nom de *vieilles*, les trois cadettes celui de *Gorgones*. Il eut aussi d'Hécaté la terrible Scylla dont on parlera dans la suite. Phorcus avoit son habitation dans un antre sur le bord de la mer, & selon quelques-uns, c'étoit un Roi de l'Isle de Corse, qui perdit la vie dans un combat naval contre Atlas. Ceux qui échaperent à cette déroute, publierent à leur retour qu'il avoit été changé en Dieu de la mer. Selon d'autres, il étoit originaire de Cyrène dans la Libye, & possédoit trois Isles au-delà des colonnes d'Hercule, qui

pouvoient être les Orcades au Nord de l'Ecosse,

Les deux filles aînées de Phorcus, se nommoient Péphredo & Enyo, & on les appelloit les vieilles, parce qu'elles étoient venues au monde avec des cheveux blancs. On leur a donné une troisiéme sœur, qui s'appelloit Déino, & l'on a dit qu'elles n'avoient à elles trois qu'un œil & une dent, dont elles se servoient l'une après l'autre. Elles habitoient au-delà de l'Océan près du séjour de la mort, & jamais le Soleil ne les éclairoit de ses rayons. Non loin d'elles demeuroient les trois Gorgones leurs sœurs cadettes, qu'on nommoit Sthéno, Eurialé & Méduse. Cette derniere étoit mortelle, au lieu que ses deux sœurs n'étoient sujettes ni à la vieillesse ni à la mort. Elles avoient des aîles aux épaules, leurs têtes étoient hérissées de serpens, & elles tuoient les hommes d'un seul de leurs regards. Cependant Méduse avoit été d'abord d'une beauté surprenante, & Neptune épris de ses charmes, étoit parvenu à la rendre sensible. Minerve irritée contre elle

la punit, en lui donnant la figure la plus hideuse, & en changeant ses beaux cheveux en d'horribles serpents. Elle fut tuée par Persée, & l'on racontera dans l'histoire de ce héros, les circonstances & la suite de sa mort.

Les historiens sont partagés en différentes opinions sur les Gorgones. Les uns en font des femmes belliqueuses, & disent que Méduse leur Reine, après avoir soûtenu une longue guerre contre les Amasones, fut vaincue dans un dernier combat; & qu'ayant recouvré de nouvelles forces, elle céda enfin aux efforts de Persée, qui acheva d'exterminer toute sa nation.

D'autres prétendent que les Gorgones étoient des femmes sauvages, & d'une figure monstrueuse, qui faisoient d'horribles ravages dans la Libye où elles demeuroient, & que Persée en purgea la terre. D'autres enfin ont rapporté que c'étoient des filles opulentes, qui avoient de grands revenus dans trois Isles qu'elles avoient héritées de leur pere, au-delà des colonnes d'Hercule. Elles

vivoient séparément chacune dans son Isle, & n'avoient qu'un seul ministre, homme fidéle & intelligent, qui administroit leurs biens, & qui passoit souvent d'une Isle dans une autre. C'est ce qui avoit fait dire des Gorgones, comme de leurs soeurs aînées, qu'elles n'avoient à elles trois qu'un œil qu'elles se prêtoient alternativement. Suivant quelques écrivains, les Gorgones étoient trois soeurs, dont la beauté faisoit sur ceux qui les regardoient des impressions si surprenantes, qu'elles les changeoient en rochers. Enfin, suivant d'autres, elles étoient si laides & si disgraciées de la nature, qu'on ne pouvoit les regarder sans être glacé jusqu'au fond du coeur.

ARTICLE VI.

PALEMON ET LEUCOTHOÉ.

ATHAMAS, fils d'Eole & arriere-petit-fils de Deucalion, étoit Roi d'Orchomène dans la Boeotie. Il avoit eu de Néphelé sa premiere femme, Phryxus & Hellé ; il la répudia pour épouser Ino, l'une des fil-

les de Cadmus, Roi de Thébes, & en eut deux enfans, Léarque & Mélicerte. Les enfans du premier lit devoient hériter de la couronne & des biens d'Athamas; Ino chercha les moyens de les faire périr, & gagna les Prêtres du temple d'Apollon à Delphes, pour obtenir un oracle favorable à son dessein. La ville de Thébes étoit alors affligée de la famine, & Apollon ayant été consulté, répondit, que pour la faire cesser, il falloit sacrifier les enfans de Néphelé. Ils en furent avertis, & ayant enlevé les trésors de leur pere, ils se sauverent dans la Colchide auprès d'Æëtès leur parent. Athamas instruit du cruel artifice de sa femme, en devint si furieux, qu'il tua d'abord Léarque qu'elle aimoit tendrement, & la chercha elle-même pour l'immoler à sa fureur. Elle se sauva par la fuite avec Mélicerte son autre fils qu'elle tenoit dans ses bras, & se voyant poursuivie, elle se précipita dans la mer. On a feint que la jalouse Junon qui vouloit, à cause de Sémelé, mere de Bacchus, perdre toute la famille de Cadmus, ne put voir sans

colère, la prospérité d'Ino, tante & nourrice de Bacchus, & qui avoit concouru à lui faire rendre des honneurs divins. Elle descendit aux enfers, & engagea Tisiphone, l'une des furies, à servir sa vengeance. Cette infernale Déesse prend sa torche, sa robe sanglante & un serpent pour lui servir de ceinture, vient au palais d'Athamas accompagnée de la crainte, de l'horreur, de la tristesse & de la fureur. Elle détache de ses cheveux deux des serpens qui y étoient entortillés, & les jette dans le sein d'Athamas & d'Ino, où ils répandent un poison mortel. Elle avoit encore apporté avec elle une composition, où elle avoit mêlé toutes les drogues propres à inspirer la rage, l'oubli, le crime, les larmes, l'amour du meurtre & du carnage. Elle la versa sur ces deux malheureuses victimes, & ce funeste venin pénétra dans l'instant jusqu'au fond de leurs entrailles, après quoi la furie s'en retourna triomphante dans le ténébreux Royaume de Pluton. A peine a-t-elle disparu, qu'Athamas, agité des plus violens transports, poursuit

poursuit la Reine qu'il prend pour une bête féroce, arrache d'entre ses bras Léarque son fils, qui lui tendoit les mains pour le caresser, & l'écrase contre une muraille. Ino tourmentée par le même poison, pousse des cris affreux, & s'enfuit tout échevelée, portant dans ses bras le jeune Mélicerte son second fils. Il y avoit sur la côte un rocher fort escarpé & tout hérissé de pointes qui s'étendoient fort avant dans la mer. Ino à qui la fureur donnoit des forces, s'élance sur ce rocher, & se précipite dans les flots avec son fils. Vénus, affligée du malheur de sa petite fille, car elle étoit mere d'Hermione, femme de Cadmus, obtint de Neptune que la mere & le fils seroient mis au nombre des divinités de la mer, Ino sous le nom de Leucothoé, & Mélicerte sous celui de Palémon. Cependant les Dames Thébaines qui suivoient Ino, arrivent sur le rocher d'où elle s'étoit précipitée ; dans l'affliction où elles sont, elles déchirent leurs robes, s'arrachent les cheveux, & s'emportent en imprécations contre Junon. La Déesse irri-

tée de leurs plaintes, leur fait sentir à elles-mêmes de terribles effets de sa colère ; celle qui avoit été la plus attachée à Ino, devient immobile, & se trouve attachée au rocher ; une autre, pendant qu'elle se meurtrit le sein, sent que ses bras se roidissent, & n'ont plus de mouvement ; une troisiéme qui tendoit les bras vers la mer, reste dans la même position ; une derniere s'arrachoit les cheveux, & dans cet instant ses mains & ses cheveux sont changés en rocher. Toutes demeurent dans la même attitude qu'elles avoient au moment de leur métamorphose. D'autres compagnes d'Ino furent changées en oiseaux qui, depuis ce temps-là, voltigent sur la côte, & trempent dans la mer le bout de leurs aîles.

On rendit à Palémon & à Leucothoé des honneurs divins, & leur culte s'établit en plusieurs endroits. Palémon fut particuliérement honoré dans l'Isle de Ténédos, où l'on lui sacrifioit des enfans. On institua des jeux en son honneur dans l'Isthme de Corinthe, où l'on dit que son corps avoit été porté ; & ces jeux qu'on appelloit *Isthmiques*, furent célébrés

dans la suite avec beaucoup de solemnité, non seulement par les Grecs, mais encore par les Romains. On y donnoit aux vainqueurs une couronne de feuilles de pin. Leucothoé eut un temple à Rome, où les Romains & principalement les Dames Romaines, alloient offrir des voeux pour les enfans de leurs fréres; elles n'osoient prier la Déesse pour les leurs, parce qu'elle avoit été trop malheureuse en enfans. L'entrée de ce temple étoit interdite aux femmes esclaves, & lorsqu'on y en trouvoit, on les assommoit de coups. Les Romains donnoient à Leucothoé le nom de *Matuta*, & à Palémon celui de *Portunus* ou *Dieu des ports de mer*.

ARTICLE VII.

GLAUCUS.

ENTRE plusieurs personnages qui avoient anciennement le nom de Glaucus, celui dont il s'agit ici étoit honoré comme un Dieu de la mer, & un Poëte lui fait raconter ainsi la maniere dont il fut admis parmi les Divinités marines. « J'étois, dit-il,

» un célébre pêcheur de la ville d'An-
» thedon dans la Bœotie, & je paſ-
» ſois ma vie ſur le bord de la mer,
» perpétuellement occupé tantôt à
» tirer à terre les poiſſons qui s'étoient
» laiſſé prendre dans mes filets, tan-
» tôt à leur jetter dans la mer une lig-
» ne au bout de laquelle j'avois atta-
» ché un perfide hameçon. Le rivage
» étoit bordé d'une prairie toûjours
» verte, où jamais ni les chévres ni
» les brebis n'avoient pris leur pâtu-
» re. Les abeilles n'y venoient point
» recueillir le ſuc des fleurs, & la
» faulx l'avoit toûjours épargnée. M'é-
» tant aſſis ſur l'herbe de cette prai-
» rie, je faiſois ſécher mes filets, &
» comptois les poiſſons que j'avois
» pris, lorſque tout-à-coup je les vis
» s'agiter & s'élancer ſur la terre com-
» me ils font dans l'eau. Pendant que
» je m'arrête à conſidérer ce prodige,
» tous ſe jettent dans la mer, & aban-
» donnent leur nouveau maître. Je
» ne ſçavois ſi je devois attribuer ce
» miracle à un Dieu, ou à la vertu de
» l'herbe de la prairie; j'en cueillis
» quelques brins, & en exprimai le
» ſuc en les mâchant; auſſi-tôt mes

» entrailles s'émurent, & je me sentis
» un violent désir de changer de na-
» ture & d'habitation. Adieu, terre,
» m'écriai-je, & sur le champ je me
» plongeai dans la mer. Les Dieux
» des eaux m'accueillirent, & m'ayant
» jugé digne de partager avec eux les
» honneurs divins, ils prierent l'O-
» céan & Téthys de m'ôter ce que
» j'avois de mortel. Pour me purifier
» de mes souillures terrestres, on pro-
» nonça sur moi par neuf fois des pa-
» roles sacrées, & on m'ordonna de
» me présenter pour recevoir sur mon
» corps, les eaux de cent fleuves qui
» devoient me laver. Pendant cette
» opération je perdis toute connois-
» sance, & lorsque je fus revenu à
» moi, je me vis tout autre par le
» corps, & mon esprit ne fut plus le
» même. J'apperçûs alors pour la pre-
» miere fois cette barbe & cette
» chevelure verte qui flotte au gré
» des ondes, ces larges épaules, ces
» bras de couleur d'eau, & enfin
» ces cuisses qui se terminent en
» queue de poisson. »

Glaucus, selon l'histoire, étoit en effet un pêcheur fort exercé au métier

de plongeur. Comme il demeuroit long-tems ſous l'eau, il fit croire qu'il avoit de ſecrets entretiens avec les Dieux de la mer. Cependant il ſe noya, & pour honorer ſa mémoire, on publia qu'il avoit été métamorphoſé en Dieu marin. La ville d'Anthedon lui fit bâtir un temple, & lui offrit des ſacrifices comme à un Dieu. On lui attribuoit la connoiſſance de l'avenir, & on dit que Nérée l'avoit fait ſon interpréte. On a dit auſſi qu'ayant enlevé Symé, fille d'Ialemus & de Dotis, il alla s'établir dans une Iſle déſerte, ſur la côte de l'Aſie, qu'il appella Symé du nom de ſa femme. Quelques-uns ont rapporté qu'il étoit fils de Neptune & d'une Nymphe Naïade; car du moment qu'il fut honoré comme un Dieu, il fallut bien lui donner une naiſſance divine.

ARTICLE VIII.

SCYLLA ET CHARYBDE.

GLAUCUS nouveau Dieu de la mer, ſe trouva un jour ſur les côtes de la Sicile, vis-à-vis du lieu où depuis a été bâtie la ville de Meſſine. Il apperçut Scylla, jeune Nymphe,

qui se promenoit sur le rivage. Près de là étoit une grotte où entroit l'eau de la mer, & la Nymphe, quand elle étoit lasse, alloit s'y baigner. Glaucus fut frappé de sa beauté, & lui proposa de l'épouser. Loin de l'écouter, elle prit la fuite, & Glaucus irrité de cet affront, alla trouver Circé, fille du Soleil célébre magicienne qui habitoit sur un promontoire de la côte d'Italie. Elle connoissoit la vertu de toutes les plantes, & Glaucus lui demanda un breuvage propre à fléchir le cœur de Scylla. La magicienne, à la vûe de Glaucus, conçut pour ce Dieu une violente passion, & lui conseilla d'oublier une Nymphe qui le méprisoit, pour s'attacher à une Déesse, fille du Soleil, & plus digne que Scylla d'être l'objet de sa tendresse. Glaucus fut sourd à cette proposition, & Circé offensée forma le dessein de perdre sa rivale. Aussi tôt elle tire le suc des plantes les plus venimeuses, & prononce dessus, pour leur donner plus de vertu, quelques paroles magiques. Elle prend une robe bleue, & sort de son palais au milieu d'une troupe de bêtes

ſauvages qui viennent la careſſer. Elle deſcend ſur les flots de la mer, & les traverſe à pied ſec ; elle arrive à la grotte où Scylla venoit prendre le frais. Circé y répand ſur l'eau le poiſon qu'elle avoit préparé, & prononce neuf fois, à trois repriſes, les mots myſtérieux qu'elle avoit coutume d'employer, pour donner de la force à ſes enchantemens. Scylla vient dans la grotte, & entre dans l'eau juſqu'à la ceinture. Sur le champ elle ſe voit entourée de monſtres qui aboyent ; elle ne croit pas qu'ils faſſent partie d'elle-même, & veut les fuir, mais elle les entraîne avec elle, & ne peut s'en ſéparer ; effrayée des hurlemens de tous ces chiens attachés à ſon corps, elle ſe précipite dans la mer qui depuis a porté ſon nom. On l'a miſe au nombre des Déeſſes de la mer, & on a dit qu'elle étoit fille de Phorcus & d'Hécaté ; mais c'étoit une Divinité malfaiſante, & qui cherchoit à ſe venger ſur les navigateurs qui paſſoient auprès d'elle, de l'indigne traitement que lui avoit fait Circé. Cette fable réduite à ſa valeur, eſt la peinture du

bruit

bruit que fait la mer dans le détroit qui sépare la Sicile de l'Italie. Ce passage étoit regardé comme dangereux, parce que les courants y sont rapides, & que l'eau y tournoie entre des rochers, avec un bruit semblable à celui de plusieurs chiens qui aboient. Ce détroit est fort serré, & les vaisseaux qui y entrent, paroissent de loin comme engloutis. C'est ce qui a donné lieu d'imaginer un autre monstre vis-à-vis de Scylla qu'on nommoit Charybde, & qui signifie un gouffre ; c'étoit la partie du détroit qui touche à la Sicile, & on donnoit aux rochers qui bordent la côte de l'Italie, le nom de *Scylla*. On appelle aujourd'hui ce détroit le Phare de Messine.

ARTICLE IX.

LES NYMPHES DE LA MER.

OUTRE les cinquante Néreïdes, Nymphes de la mer, dont on a parlé dans l'article de Nérée leur pere, les Payens avoient attaché à chaque fleuve & à chaque fontaine, une Nymphe particuliere qui en prenoit soin ;

& l'on donnoit à ces Nymphes le nom de *Naïades*, d'un mot qui signifie *couler*. Il y en avoit aussi pour les étangs & les marais, qu'on appelloit *Limniades*, d'un mot qui veut dire *Marais*. On les a fait naître de l'écume de la mer. D'autres ont dit qu'elles étoient filles de l'Océan, & meres des fleuves & des fontaines. La plûpart de ces Nymphes n'étoient au fond que des femmes qui avoient établi leur demeure auprès d'une fontaine ou d'une riviere, & qui s'étoient rendues célébres par quelques aventures. Telle étoit la Nymphe Egérie, que Numa Pompilius, second Roi de Rome, feignoit de consulter dans la forêt d'Aricie. Ce Prince, pour persuader à son peuple que les loix & le culte divin qu'il vouloit établir, lui étoient dictés par une Divinité, lui fit croire qu'il avoit un commerce particulier avec la Nymphe Egérie, & qu'elle l'instruisoit de la volonté des Dieux, sur la maniere dont ils vouloient qu'on les honorât. Après la mort de Numa, les Romains allerent chercher cette Nymphe dans le lieu où ce Prince se retiroit, &

n'y ayant vû qu'une fontaine, ils s'imaginerent que la Nymphe avoit été changée en fontaine. Ce seul exemple peut faire connoître ce qu'on doit penser des Naïades & autres Nymphes des eaux. On leur attribuoit la vertu d'inspirer les devins, & même de rendre furieux ceux qui avoient le malheur de les offenser. On leur faisoit des offrandes d'huile & de lait.

ARTICLE X.

EOLE ET LES VENTS.

EOLE étoit fils d'Hippotas & arriere petit-fils d'un autre Eole fils de Deucalion. Il demeuroit à Métaponte près de la ville de Tarente. Il en fut chassé avec un frere qu'il avoit, pour un meurtre qu'ils avoient commis. Il se retira auprès de Hyllus, Roi des Isles appellées *Vulcaniennes*, dont la principale étoit Lipari, & qui ont depuis porté le nom *d'Eoliennes*.

Vulcain avoit établi, comme on l'a vû, une de ses principales forges dans l'Isle de Lipari, parce qu'elle

étoit pleine de volcans. On a dit que cette Isle étoit flottante, environnée de murailles d'airain, & bordée de roches escarpées.

Eole épousa Menecla, fille de Hyllus, & devint l'héritier des états de son beau-pere. Il vivoit du tems de la guerre de Troye. Ce Prince renommé par sa sagesse, par sa prudence & par son humanité envers les étrangers, s'étoit appliqué à observer les vents, par l'inspection de la fumée qui sortoit des volcans de Lipari; & l'expérience l'avoit mis en état de prédire d'avance ceux qui devoient souffler en certains jours & en certaines saisons. La navigation étoit alors fort imparfaite, & la crainte qu'on avoit de s'exposer aux tempêtes, faisoit recourir à lui pour apprendre les tems qui seroient favorables pour s'embarquer: & comme on se trouva bien de ses conseils, on le regarda comme le Roi & le Dieu des vents. Delà les Poëtes ont feint, l'un qu'il les tenoit renfermés dans un outre ou peau de bouc; un autre qu'ils étoient resserrés dans un antre profond, & qu'Eole, qui habitoit

ſur le ſommet, les faiſoit ſortir ou rentrer à ſon gré. Pour en faire un Dieu, on lui a donné Jupiter pour pere, & les navigateurs l'ont invoqué avant que de s'embarquer pour leurs voyages. Mais on a fait le même honneur aux vents, & non ſeulement on leur a offert des ſacrifices, mais on leur a bâti des temples, comme celui qu'Auguſte fit élever dans les Gaules au vent appellé *Circius*, que nous appellons le vent de biſe, & celui que l'un des Scipions érigea aux Tempêtes. Enée dans Virgile fait aux vents le ſacrifice d'une brebis blanche. Ils paſſoient pour les fils d'Eole. Ce ſont les douze enfans que lui donne Homère, ſix garçons & ſix filles. Eole avoit marié les freres avec les ſœurs, & ils paſſoient leur vie auprès de leur pere & de leur mere dans des feſtins continuels. On reſpiroit dans le palais qu'ils habitoient des parfums délicieux; tout y retentiſſoit de cris de joie, l'on y entendoit pendant le jour une douce & charmante harmonie. La nuit on ſe repoſoit ſur de riches tapis & ſur des lits magnifiques. On repréſen-

toit les vents sous la forme de jeunes hommes avec des aîles, dont les uns soufflent & d'autres versent de l'eau. On leur a quelquefois donné des oreilles de satyres.

ARTICLE XI.

LES SIRENES.

LE NOM de Sirénes rappelle l'idée de la volupté, de la paresse & de l'oisiveté. Leur nom vient d'un mot qui signifie *attirer*, & on en a fait des monstres d'autant plus dangereux, qu'ils se présentoient sous un extérieur agréable, pour perdre ceux qui se laissoient éblouir par leurs faux attraits, ou séduire par la douceur flatteuse de leurs chants. « Fuyez, dit un » ancien Poëte, fuyez l'oisiveté cette » perfide siréne, ou prenez le parti » de renoncer à toute vertu. » C'étoit, dit-on, de jeunes filles d'une figure charmante qui habitoient dans une Isle bordée de rochers escarpés, & qui par l'harmonie de leurs chants, attiroient les passans pour les faire périr. Elles étoient filles du fleuve Achelöus & de la Muse Terpsichore,

ou de Melpoméne, ou de Calliope. Selon les uns, elles n'étoient que deux, d'autres en ont nommé jusqu'à cinq, sçavoir, Leucosie, Ligie, Parthénope, Aglaophone & Molpé. On a feint qu'elles accompagnoient Proserpine, fille de Cérès, dans le tems qu'occupée à cueillir des fleurs, elle fut enlevée par Pluton; qu'elles la chercherent inutilement par toute la terre, & qu'elles prierent Jupiter de leur donner des aîles & des pieds comme aux oiseaux, pour être en état de la chercher sur la mer; que leur priére fut exaucée, & que dans le moment leur corps fut couvert de plumes; mais qu'elles conserverent la beauté de leur visage, & le son de leur voix; enfin qu'étant désespérées de n'avoir pû la trouver, elles s'arrêterent sur des rochers, où elles se donnoient le cruel plaisir de voir échouer ceux qui y abordoient. Cependant lorsque les Argonautes passerent auprès de l'Isle qu'elles habitoient, elles firent de vains efforts pour les faire approcher d'elles. Orphée prit sa lyre, & les enchanta elles-mêmes à tel point, qu'elles devin-

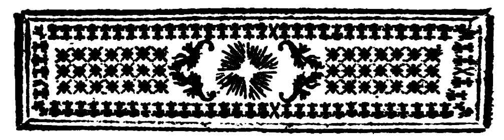
rent muettes, & jetterent dans la mer leurs inſtrumens de muſique. Elles reçurent depuis un autre affront, lorſqu'elles voulurent ſéduire Ulyſſe. Il prit la précaution d'ordonner à ſes compagnons de ſe boucher les oreilles avec de la cire, & il ſe fit lier au mât de ſon vaiſſeau, en recommandant de n'avoir aucun égard à ſes ordres, s'il leur commandoit de le détacher, mais de le lier encore plus fortement. On ajoûte que dans le déſeſpoir où elles furent de n'avoir pu vaincre le prudent Ulyſſe, elles ſe précipiterent dans la mer, & que depuis on ne les a plus entendues.

Pour ramener cette fable à l'hiſtoire, on a dit que les Sirénes étoient de jeunes Princeſſes qui habitoient ſur les côtes de la mer de Toſcane, près de l'Iſle de Caprée; qu'elles y tenoient une conduite fort déréglée, & que par leurs artifices elles attiroient les étrangers à leur cour, où elles les plongeoient dans une vie molle, & dans une honteuſe pareſſe. On en a fait des Divinités de la mer, & on les repréſentoit ordinairement ſous la figure de jeunes filles, qui

de la ceinture en bas avoient la forme de poiſſons ; quelquefois on leur donne des aîles d'oiſeaux.

Quelques voyageurs ont prétendu que des pêcheurs avoient pris des Siténes dans la mer ; mais on peut comparer ces viſions à celles qu'on a eues ſur les Néréïdes & ſur les Tritons ; & l'on a pris pour des Sirénes des poiſſons en qui l'on croyoit appercevoir quelque ombre de reſſemblance avec des figures humaines.





CHAPITRE III.

Divinités de la Terre.

LA TERRE qui étoit regardée comme la mere nourrice du genre humain, fut un des premiers objets du culte des hommes. On l'honoroit sous plusieurs noms, comme on l'a vû dans l'histoire des Dieux du Ciel. C'étoit Titée, femme d'Uranus, & mere des Titans; Rhéa, femme de Saturne; Vesta dont on avoit fait tout à la fois le symbole de la terre & celui du feu; Cybéle qu'on appelloit la mere des Dieux ou la bonne Déesse: mais outre le culte qu'on rendoit à la Terre en général, chacune de ses parties avoit ses Divinités particuliéres. Il y en avoit pour les campagnes, pour les jardins, pour les montagnes, & pour l'intérieur des maisons. On attribuoit à ces Dieux de toute espéce des fonc-

tions qui leur étoient propres, & les honneurs qu'on leur rendoit, n'avoient rien de commun avec ceux qu'on rendoit à la Terre. On avoit même distingué de la Terre, un génie qui habitoit dans ses entrailles, & qu'on appelloit *Démogorgon*. On le représentoit comme un vieillard pâle & défiguré, couvert de mousse & fort crasseux; on le disoit pere de la Discorde, des trois Parques, de la Nuit & du Tartare. La crainte & l'ignorance avoient produit toutes ces chimères. Cette même crainte avoit fait imaginer dans les plus anciens tems, des femmes qu'on appelloit *Lamies*, qui sortoient du sein de la Terre, & qui venoient enlever les enfans pour les dévorer; des phantômes nocturnes qu'on appelloit *Lémures* & qu'on nomme aujourd'hui des *esprits* ou des *revenans*, On croyoit que c'étoient les ombres des morts qui voltigeoient autour de leurs tombeaux, & qui venoient tourmenter les vivans; on jettoit pendant la nuit des poignées de féves en l'air, pour les écarter; & pendant les sacrifices qu'on leur faisoit à Rome

dans le mois de Mai, on fermoit tous les temples, & personne n'eût osé se marier dans les jours qui leur étoient consacrés, car ces jours étoient réputés funestes & de mauvais augure. L'idolatrie pouvoit autoriser ces vaines terreurs, dont les imaginations foibles étoient vivement frappées; mais on ne doit les regarder aujourd'hui que comme des restes honteux de la superstition payenne.

Les Romains avoient établi dans les différentes saisons de l'année, des fêtes & des sacrifices en l'honneur de la Terre, soit pour la prier de favoriser les semences, soit pour lui demander de la pluie ou une chaleur modérée pour la conservation des fruits, soit enfin pour obtenir une bonne récolte.

La principale de ces fêtes étoit celle que les dames Romaines célébroient le premier de Mai en l'honneur de la Terre, sous le nom de la *Bonne Déesse*. Les Vestales se rendoient ce jour là dans la maison du Souverain Pontife, ou dans celle du principal magistrat, pour assister au sa-

crifice qui s'y faisoit. On prenoit soin de parer la maison de fleurs & de différens feuillages, dont on exceptoit le myrthe consacré à Vénus. On l'éclairoit d'une grande quantité de lumieres, parce qu'on célébroit la fête au milieu de la nuit. Les Dames seules y étoient admises; le maître de la maison s'absentoit ce jour là; on en faisoit sortir tous les hommes, & l'on n'y souffroit même que les femelles des animaux domestiques; on couvroit les tableaux où il y auroit eu des hommes représentés, & l'on condamnoit les fenêtres par où les passans auroient pu jetter de profanes regards sur cette fête mystérieuse, dont l'objet étoit d'invoquer la bonne Déesse pour le salut & la prospérité du peuple Romain.

On célébroit aussi à Rome une autre fête en l'honneur de la Terre, sous le nom de la *Déesse de Pessinunte*, ville de Phrygie. Les Romains avoient découvert dans les vers des Sibylles, que leur Empire seroit éternel, & que les ennemis du dehors feroient de vains efforts pour le détruire, s'ils pouvoient faire venir dans l'en-

ceinte de leur ville, la Déesse de Pessinunte. Ils envoyerent pour cet effet des Ambassadeurs au Roi de Pergame, & ce Prince les ayant menés lui-même à Pessinunte, leur remit une pierre qu'on croyoit descendue du Ciel, & que les habitans de cette ville appelloient la *Mere des Dieux*. Il leur permit de la transporter à Rome, & le vaisseau où elle fut embarquée, étant arrivé à l'embouchure du Tibre, s'arrêta tout-à-coup, sans qu'aucune puissance humaine pût le faire avancer. L'Oracle des Sibylles fut consulté, & l'on apprit qu'une Vierge seule auroit le privilége de faire marcher le vaisseau. Alors une Vestale nommée *Clœdia*, dont la vertu étoit devenue suspecte, demanda hautement à prouver son innocence, en se chargeant de conduire le vaisseau jusqu'à Rome: elle l'obtint, & après avoir fait sa priere à la Déesse, elle attacha sa ceinture au vaisseau, & le fit marcher sans résistance, en le tirant avec la main. Ce spectacle causa autant de joie que de surprise, & les Romains admirerent également la puissance de leur nouvelle

Déesse, & la vertu de la Vestale.

Après ces réflexions générales sur le culte rendu à la Terre, nous allons passer aux Divinités particulieres des campagnes, des jardins, des forêts, &c.

ARTICLE PREMIER.

CERES.

CÉRÉS étoit honorée chez les Grecs & chez les Romains comme la Déesse de l'agriculture & des moissons. On la disoit fille de Saturne & d'Ops qui est la même que la Terre; & ce fut elle qui la premiere enseigna l'art de semer le blé, pour remplacer le gland dont les hommes se nourrissoient, & qui commençoit à leur manquer.

Selon quelques anciennes traditions, cette Déesse étoit une Reine de Sicile qui avoit mérité de la part de ses sujets les honneurs divins, pour leur avoir montré la maniere de cultiver le bled, & de rendre leurs moissons plus abondantes. Elle fit le partage des terres, & donna des loix pour en assûrer la propriété à ceux

qui les possédoient. Elle faisoit son séjour ordinaire dans la ville d'Enna en Sicile. Près de là étoit le lac Pergus couvert de cygnes, qui faisoient entendre jour & nuit leurs chants harmonieux. Les arbres dont il étoit environné, y entretenoient une agréable fraîcheur; la campagne d'alentour étoit émaillée des plus belles fleurs, & il y regnoit un Printems perpétuel. Cependant les Géants que Jupiter, après sa victoire, avoit ensevelis sous le mont Etna, faisoient les plus grands efforts pour se délivrer du fardeau qui les accabloit. Les secousses qu'ils donnoient à la terre, en se remuant, la faisoient trembler jusques dans ses fondemens, & portoient l'épouvante dans le sombre royaume de Pluton. Ce Dieu craignit que l'Enfer ne s'ouvrît, & que les ombres ne revissent la lumiere du Soleil. Il sort de son thrône, & monte sur son char attelé de chevaux noirs; il veut examiner par lui-même les fondemens qui soûtenoient la Sicile, & après avoir reconnu qu'ils étoient en bon état, il se proméne dans la campagne avant

que de reprendre la route des Enfers. Vénus l'ayant vû de dessus les sommets du mont Erix, engagea Cupidon son fils à le blesser d'un de ses traits les plus perçans. Aussitôt que Pluton en eut reçû l'atteinte, il apperçut Proserpine, fille de Cérès & de Jupiter, qui s'amusoit avec ses compagnes à cueillir des fleurs dans les rians bocages des environs d'Enna. Il en devint amoureux, & prit sur le champ le parti de l'enlever, car il ne pouvoit se flatter qu'elle l'épousât volontairement. Une Nymphe nommée *Cyané* qui demeuroit dans un étang qui depuis a porté son nom, voulut l'arrêter dans son passage, & lui reprocha vivement l'enlévement de la jeune Princesse. Pluton, sans l'écouter, frappe la terre de son sceptre, & s'ouvre une route qui le conduit dans son Royaume. Cyané pénétrée de douleur, s'abandonne aux larmes, & à force de pleurer, toute sa personne se tourne en eau, & on la voit se fondre & disparoître dans l'étang dont elle étoit la Nymphe tutélaire.

Cependant Cérès cherche sa fille

de tous côtés. Elle allume des flambeaux dans les fournaises du mont Etna, & va de l'Aurore au couchant sans se reposer ni le jour ni la nuit. Désespérée de n'apprendre aucune nouvelle, elle revient dans la Sicile, & apperçoit sur l'étang de Cyané la ceinture de sa fille; elle ne doute plus de son malheur, & la colère qui la transporte contre les hommes, lui fait haïr les présens qu'elle leur a faits, en leur donnant l'usage du blé. Dans l'instant elle brise les charrues, fait périr les boeufs, & condamne la terre à une éternelle stérilité. Une Naïade nommée *Aréthuse*, touchée de cette calamité, sort du fond des eaux, lui représente que la terre n'est point coupable de l'enlévement de sa fille, & qu'elle s'est ouverte malgré elle, pour donner passage au ravisseur. Elle lui apprend que Proserpine a été enlevée par Pluton, & qu'elle regne avec lui dans le vaste empire des ombres. A cette nouvelle, Cérès encore plus désolée qu'auparavant, monte sur son char, & va trouver Jupiter dans l'Olympe, les yeux baignés de larmes, & avec toutes les

marques du plus violent déseſpoir. Elle lui redemande ſa fille qui étoit auſſi la ſienne. Le Souverain des Dieux fut ſenſible à la douleur de Cérès, & conſentit au retour de Proſerpine; mais le Deſtin y avoit attaché une condition, & ſes arrêts étoient irrévocables: il falloit qu'elle n'eût pris aucune nourriture depuis qu'elle étoit dans les Enfers. Proſerpine, malgré ſa douleur, avoit manqué à l'abſtinence preſcrite. En ſe promenant dans le jardin de Pluton, elle avoit cueilli une grenade, & en avoit ſucé quelques grains. Aſcalaphe fils de l'Achéron & d'Orphné, Nymphe du lac d'Averne, la vit manger, & l'alla dénoncer à Pluton, ce qui mit un obſtacle invincible à ſon retour. Proſerpine indignée de l'indiſcrétion d'Aſcalaphe, le changea en hibou, en lui jettant ſur le viſage de l'eau du Phlégéthon, & voulut que ſes cris funébres inſpiraſſent la crainte & l'horreur. Cependant Jupiter ménagea un accord entre Cérès & Pluton; & la condition fut que Proſerpine demeureroit ſix mois chaque année avec ſon époux, & ſix

mois avec sa mere. Cérès l'accepta & revint dans la Sicile. Son premier soin fut de marquer à la Nymphe Aréthuse la reconnoissance qu'elle lui devoit, & elle lui demanda ensuite par quelle aventure elle avoit fixé sa demeure dans ses états. « Je suis de l'Elide, lui dit la Nymphe, & Pise » est le lieu de ma naissance. Entre les » Nymphes de la Gréce, il n'y en » avoit point qui eût plus de passion » pour la chasse, & quoiqu'on pût me » trouver quelques appas, je n'aspirois point à la réputation d'être belle ; je rougissois même des éloges » qu'on me donnoit, & je me faisois » un crime de plaire par d'autres » dons, que par ceux de l'esprit & du » cœur. Un jour que j'étois lasse & » accablée par la chaleur, je m'arrêtai » sur le bord d'un fleuve, dont les » eaux tranquilles étoient si transparentes, qu'on auroit pû compter » tous les cailloux qui en tapissoient » le fond. Des saules & des peupliers » toûjours verds, ombrageoient ses » bords. J'entrai dans l'eau pour m'y » rafraîchir ; aussitôt j'entendis autour » de moi un murmure qui m'effraya.

» Je gagnai à l'instant la rive la plus
» prochaine, & je vis paroître le
» Dieu du fleuve. Il se nomme *Alphée*;
» il vient à moi, & je fuis comme la
» timide Colombe devant l'épervier.
» Je cours à travers les bois, les cam-
» pagnes & les rochers; le Dieu me
» suit toûjours : enfin ne pouvant
» plus marcher, j'implore la protec-
» tion de Diane ma Divinité tutélai-
» laire, & cette Déesse, touchée de
» mon ardente priere, m'enveloppe
» d'un nuage épais. Alphée me cher-
» che sans me découvrir; il m'appel-
» le & ne peut se résoudre à s'éloi-
» gner du nuage. Je tremble comme
» la brebis qui entend le loup hurler
» autour de l'étable. Alors une sueur
» froide se répand sur tout mon corps,
» les gouttes d'eau me tombent de tous
» côtés, je m'en vois inondée, & en
» moins de tems que je ne vous par-
» le, je suis transformée en fontaine.
» Alphée reconnoît le changement
» qui s'est fait en ma personne; il
» quitte la figure humaine, & reprend
» celle de fleuve. Il s'attache encore
» à me poursuivre, & Diane m'ayant
» ouvert un passage sous terre, je suis

» venue me réfugier dans ce canton
» consacré à cette Déesse, sous le nom
» *d'Ortygie*, & j'y ai revû le jour, après
» avoir coulé long-tems sous la mer. »

Lorsqu'Aréthuse eut fini son récit, Cérès attela deux dragons à son char, & prenant sa route au milieu des airs, s'arrêta dans l'Attique près de la ville d'Eleusis. Elle y fut reçue avec les plus grands honneurs, par Triptoléme fils de Céleus Roi de la contrée, & par reconnoissance, elle lui donna son char, avec ordre d'aller par toute la terre distribuer le blé, & enseigner aux hommes l'art de le semer & de le recueillir.

Triptoléme part, & après avoir parcouru l'Europe & l'Asie, il arrive dans la Scythie où regnoit Lyncée. Il lui explique le sujet de sa mission, & ce Tyran voulant s'approprier la gloire de répandre parmi les hommes les dons de Cérès, résolut de le tuer pendant qu'il dormiroit ; mais dans le tems qu'il s'approchoit pour lui percer le sein, Cérès le changea en Lynx ou loup-cervier. Elle ordonna ensuite à Triptoléme de remonter sur son char, & de continuer d'aller de tous côtés répandre ses bienfaits.

Ce qu'on peut recueillir d'hiſtorique dans ces fables, ſe réduit à dire que le culte de Cérès qui étoit venu d'Egypte, fut introduit d'abord dans la Sicile, & enſuite dans la ville d'Eleuſis près d'Athènes. Les Siciliens qui attribuoient à Cérès l'invention de l'agriculture, avoient établi en ſon honneur pluſieurs fêtes pour célébrer ſes bienfaits. Ils en avoient pour le tems des ſemences & pour le tems de la récolte; elles duroient pluſieurs jours, & on les célébroit avec beaucoup de ſolemnité.

Les Athéniens, non moins touchés du changement de leur nourriture dont ils ſe croyoient redevables à Cérès, avoient pareillement établi en ſon honneur des fêtes ſolemnelles. Triptoléme, Roi d'Eleuſis, les inſtitua; à ſon exemple on les célébra dans toute la Gréce. On y mêla dans la ſuite, principalement à Eleuſis, beaucoup de cérémonies myſtérieuſes que Muſée ou Orphée avoient apportées d'Egypte.

On offroit à Cérès les prémices des fruits que produit la terre, & on lui ſacrifioit une truie, parce que cet animal gâte les ſemences.

On la repréſente ſous la figure d'une femme qui a beaucoup d'embonpoint, couronnée d'épics, & tenant à la main une tige de pavot.

ARTICLE II.

LE DIEU TERME.

CE DIEU eſt ainſi nommé du mot Latin *terminus* qui ſignifie *une borne.* Avant le regne de Jupiter, les champs n'avoient point de limites déterminées ; tout étoit en commun, & les hommes ne connoiſſoient pas encore le tien & le mien. L'avarice & la cupidité les porterent à vouloir poſſéder des terres en propriété, & les uſurpations qu'ils faiſoient les uns ſur les autres, excitoient entre eux des guerres, des querelles & des procès qui ne finiſſoient point. Ce fut Cérès qui la premiére ordonna par une loi, que chacun diſtinguât ſon champ de ceux de ſes voiſins, par des arbres, par des pierres, ou par quelque autre marque qui en fît connoître l'étendue & les limites. On fit un Dieu de chaque borne ; on l'honora comme le protecteur des limites, & le vengeur

geur des usurpations. Ce Dieu étoit peu connu chez les Grecs, & ce fut Numa Pompilius qui établit son culte à Rome. Il lui fit bâtir sur le mont Tarpéïen, un temple qui étoit ouvert par le toit, parce qu'on ne croyoit pas qu'il fût permis de placer ce Dieu dans un temple fermé. Il institua des fêtes & des sacrifices en son honneur, & en régla les cérémonies. On le représenta d'abord sous la figure d'une pierre ou d'une souche; dans la suite on lui donna une tête humaine, qu'on plaçoit sur une borne taillée en forme de pyramide.

On donnoit aux fêtes de ce Dieu le nom de *Terminalia* ou *fêtes des bornes*; on les célébroit dans le mois de Février par des sacrifices publics & particuliers, d'abord sans effusion de sang; on lui faisoit seulement des libations de vin & de lait, on lui offroit des fruits, & des gâteaux de farine; dans la suite, on lui sacrifia des agneaux & de jeunes truies qui servoient aux repas qui suivoient le sacrifice.

On faisoit dans le temple les sacrifices publics. C'étoit là qu'on hono-

roit le Dieu Terme comme le protecteur des limites qui séparent les peuples, les villes & les Royaumes. Les sacrifices particuliers se faisoient dans la campagne entre les voisins, dont les champs se touchoient. Chacun venoit de son côté, orner la borne d'une guirlande de fleurs, l'arroser d'huile, & lui offrir des gâteaux. Le culte de ce Dieu s'accrédita beaucoup par un prétendu miracle que rapporte l'histoire Romaine. Tarquin le superbe, dernier Roi de Rome, voulant faire bâtir sur le Capitole un temple à Jupiter que Tarquin l'ancien avoit voué, il fallut en ôter les chapelles & les statues qui y étoient en grand nombre. Tous les Dieux par respect pour Jupiter, cédérent le terrein que leurs chapelles occupoiént; il n'y eut que le Dieu Terme qui ne voulut pas sortir de sa place, quelque effort qu'on tentât, & il fallut le laisser dans le temple même qui fut construit. C'est de là vraisemblablement que les Romains donnerent au Dieu Terme le nom de *Jupiter*, avec le surnom de *Terminal*, *Jupiter Terminalis*.

ARTICLE III.

LE DIEU PAN.

PAN étoit le Dieu des bergers & des chasseurs. Il présidoit en général à tous les amusemens de la vie champêtre. Son culte étoit venu d'Egypte où il tenoit un des premiers rangs ; mais les Grecs l'ont fait naître en Arcadie sur le bord du fleuve Ladon, & il étoit, selon eux, fils de Mercure & de Pénélope. On lui attribuoit l'invention de la flûte pastorale, & l'on raconte ainsi ce qui y donna lieu. Il y avoit dans l'Arcadie une Nymphe Naïade, fille du fleuve Ladon, nommée *Syrinx*. Elle s'étoit consacrée au service de Diane, & avoit fait de la vertu de cette chaste Déesse, la régle de sa conduite. Elle passoit sa vie dans les exercices de la chasse, vêtue comme Diane, & on eût pû les prendre l'une pour l'autre, si ce n'est que l'arc de la Déesse étoit d'or, & celui de Syrinx de bois de cornouiller. Elle revenoit un jour du mont Lycée ; Pan la voit, & frappé de l'éclat de sa beauté, il

veut la suivre. La Nymphe prend la fuite, & arrive au bord du fleuve Ladon; mais se trouvant arrêtée au passage, elle prie les Naïades ses sœurs de la changer en eau. Pan s'approche, & au lieu de la Nymphe, il ne trouve que des roseaux. Il gémit, & le vent de ses soupirs ayant pénétré dans les roseaux, il en sort un son foible, & comme un murmure plaintif. Le Dieu charmé de la douceur de ces nouveaux sons, joint ensemble sept roseaux d'une longueur inégale, & en forme une flûte à sept embouchures, qui a conservé le nom de Syrinx. Ce Dieu étoit honoré principalement en Arcadie, & on lui avoit consacré le mont Lycée & le mont Ménale. Il se plaisoit à chasser sur ces montagnes, & à y répandre par de subites apparitions, la terreur parmi les bêtes qui les habitoient. Delà est venue cette terreur panique qui surprend tout-à-coup, sans qu'on en sçache la cause; & ce fut, selon les Grecs, le Dieu Pan qui causa une pareille terreur à l'armée des Gaulois qui, sous la conduite de Brennus, étoient venus pour piller le temple de Delphes.

Le culte de Pan fut porté dans l'Italie par Evandre, Roi d'Arcadie, qui ayant été obligé de quitter ses états, pour avoir tué imprudemment son pere, vint s'établir sur le bord du Tibre, où il fonda la ville de Pallantium dans le lieu même où depuis Rome fut bâtie. Les Romains adopterent dans la suite les fêtes de ce Dieu, qu'on nommoit *Lupercales*, où les Prêtres appellés *Luperci*, couroient tout nus & comme des forcenés, par les rues de Rome. On célébroit cette fête sur le mont Aventin dans le mois de Février.

On offroit en sacrifice au Dieu Pan, du lait & du miel; on le représentoit avec des cornes de bouc, des cuisses & des pieds de chévre, & il portoit sur la tête une couronne de branches de pin, car cet arbre lui étoit particuliérement consacré.

ARTICLE IV.

LA DE'ESSE PALE'S

& quelques autres Divinités champêtres.

PALÉS étoit encore une Divinité des habitans de la campagne, & on l'ho-

noroit particuliérement comme la Déesse tutélaire des bergers & des pâturages. Les Romains célébroient la fête dans toutes les campagnes, le premier de Mai, sous le nom de *Palilia* : c'étoit ce jour là que, selon leur calcul, Rome avoit été fondée. L'objet de cette fête étoit de prier la Déesse d'éloigner les loups des bergeries, de préserver les troupeaux de maladies, & d'en favoriser la multiplication. La fête consistoit à faire des effusions de lait nouveau, à offrir du fromage, du vin cuit & des gâteaux de millet; après quoi on allumoit de distance en distance des monceaux de paille, sur lesquels les bergers sautoient, pour signaler leur adresse & leur légéreté. Ce même jour là on purifioit les troupeaux, avec de la fumée de soufre, d'olivier, de laurier, de pin & de romarin. On ne connoît point de statues de la Déesse Palès, & l'on ignore sous quelle figure on la représentoit.

Mais les Romains avoient érigé dans le capitole une statue à un Dieu de la campagne, qu'ils honoroient sous le non de *Bonus eventus*, *heureux évènement*. Il étoit représenté

avec une coupe dans la main droite, & dans la gauche un épi de blé & un pavot. Ils invoquoient aussi d'autres Divinités particuliéres pour la conservation des bœufs, des abeilles, des chevaux, des blés, des fruits, &c. Tous ces Dieux avoient leurs fêtes marquées dans le calendrier Romain, & leur culte n'étoit point connu des Grecs.

ARTICLE V.

Les Nymphes de la Terre, les Satyres, les Faunes, les Sylvains & Siléne.

LEs Nymphes de la terre avoient différens noms, suivant la nature des lieux dont elles étoient les Déesses tutélaires. Outre celles des fleuves & des fontaines, il y en avoit pour les bois, pour les montagnes & pour les vallons. Celles des bois s'appelloient *Dryades* & *Hamadryades* : on les nommoit ainsi d'un mot qui signifie *chêne*. Les premiéres avoient l'inspection sur tous les bois en général, & les Hamadryades étoient attachées à chaque arbre en particulier ; elles naissoient avec l'arbre, & cessoient

d'exister, lorsque l'arbre mouroit. Les Oréades étoient les Nymphes des montagnes, & les Napées habitoient les boccages & les vallons. On faisoit à ces Nymphes des offrandes de lait, d'huile & de miel; on leur immoloit quelquefois des chévres, & on imploroit leur assistance pour la conservation des biens de la campagne. On ne les croyoit pas immortelles, mais elles vivoient très-long-temps, & après leur mort, elles étoient assûrées d'être reçues dans l'Olympe.

Les Satyres n'étoient comptés que pour des Demi-Dieux, & on leur attribuoit l'inspection sur les bois & sur les forêts. On les représentoit avec une figure humaine, des cornes sur la tête, & des pieds de chévre; ils étoient, dit-on, fils de Bacchus, & d'une Nymphe, fille du fleuve Sangar dans la Phrygie. Leur occupation ordinaire étoit de rire & de danser, & ils avoient la réputation d'aimer la raillerie & les bons mots. L'histoire fait mention de plusieurs Satyres qu'on a rencontrés dans les forêts. On compte que lorsque Sylla re-

vint en Italie pour combattre la faction de Marius, ont prit un Satyre qu'on trouva endormi, & qu'on le lui amena ; qu'on fit venir plusieurs interprétes, pour sçavoir quelle langue il parloit ; qu'il proféra quelques sons, mais qui n'avoient aucune ressemblance avec la voix humaine, & qui tenoient du hennissement des chevaux, & du cri des boucs.

Saint Jérôme rapporte dans la vie de S. Paul, Hermite, que S. Antoine rencontra dans un vallon un petit homme dont le nez étoit crochu ; qu'il avoit des cornes sur le front, & que ses cuisses, ses jambes & ses pieds ressembloient à ceux des chévres ; qu'on lui demanda qui il étoit, & qu'il répondit qu'on voyoit en lui un de ces habitans des déserts, que les Gentils honoroient sous le nom de *Faunes* & de *Satyres* ; que ses compagnons l'avoient député pour venir lui demander des priéres auprès du maître commun, de qui ils avoient oüi dire qu'il étoit venu pour sauver le monde. S. Jérôme ajoûte qu'on mena cet homme à Alexandrie, & que ce fut un grand spectacle pour

tout le peuple ; qu'après sa mort, on le mit dans le sel pour conserver son corps, & qu'on le transporta dans la ville d'Antioche, pour le faire voir à l'Empereur Constantin. On pourroit croire que ce Satyre étoit un de ces Démons qui apparoissoient fréquemment à l'hermite S. Antoine, sous les formes les plus bizarres, & que ce jour là il s'étoit revêtu de la figure d'un Satyre. On peut croire aussi que de pareils monstres, s'il y en a eu, étoient de ces jeux & de ces caprices de la nature qui peut produire quelquefois un homme qui ait des cornes, & dont les pieds ressemblent à ceux des chévres. A l'égard des récits qu'on trouve dans quelques voyageurs, sur les Satyres qu'ils ont rencontrés dans les Indes & en Afrique, il paroît qu'ils ont pris pour des hommes, de gros singes qui ressemblent en effet aux Satyres, tels que les Poëtes & les Peintres les représentent.

Les Satyres étoient la terreur des bergers & des bergères, & l'on croyoit se les rendre favorables, en leur offrant les prémices des fruits &

des troupeaux. Les Faunes & les Sylvains ne différoient point des Satyres pour la figure. Les premiers, selon les Latins, étoient fils de Faunus, dont le pere nommé *Picus*, ancien Roi d'Italie, s'étoit rendu recommandable par sa sagesse & par sa valeur. Le fils hérita du thrône & des vertus de son pere, & comme il s'appliqua pendant son regne à faire fleurir l'agriculture, on le mit après sa mort au nombre des Divinités de la campagne, sous la ressemblance des Satyres. Il rendoit des oracles, & sa femme qui s'appelloit Fatua, avoit été pendant sa vie un modéle de toutes les vertus; elle fut aussi déifiée après sa mort: elle prédisoit l'avenir aux femmes, comme Faunus le prédisoit aux hommes.

Sylvanus est quelquefois confondu avec Faunus, & quelquefois on le dit son fils. On le représentoit, tantôt avec la figure d'un Satyre, tantôt avec une forme humaine. On lui mettoit dans la main une branche de Cyprès, à cause du souvenir de Cyparisse qui lui avoit été fort cher, & qu'Apollon avoit changé en Cy-

près, comme on l'a vû ailleurs. Ce Dieu étoit fort honoré en Italie ; il y avoit à Rome un collége de Prêtres consacrés à son culte, & qui étoient dans une grande considération.

Quand les Satyres étoient vieux, on leur donnoit le nom de *Silénes*, & on les représentoit ordinairement comme des gens ivres ; mais les Payens distinguoient un Demi-Dieu particulier qu'ils appelloient *Siléne*, & qui avoit été le nourricier de Bacchus, & le fidéle compagnon de ses voyages. On le peignoit sous la figure d'un vieillard gros & charnu, d'une taille au-dessous de la médiocre, monté sur un âne avec l'air d'un homme ivre, & qui a de la peine à se soûtenir. Cependant il passoit pour un Philosophe très-profond, & Virgile, dans une de ses Eglogues, le fait parler très-sçavamment sur la formation du monde, selon le systême des Epicuriens. Il avoit des Temples dans la Gréce, & on lui rendoit des honneurs divins, comme aux Demi-Dieux & aux Héros.

ARTICLE VI.

FLORE, POMONE ET VERTUMNE.

FLORE étoit la Déesse des fleurs, & son nom vient du mot Latin qui signifie *fleur*. Elle étoit connue des Grecs sous le nom de *Chloris*, qui est formé d'un mot qui désigne la *verdure*. On avoit donné pour époux à cette Déesse, le vent appellé *Zéphyre*, parce qu'il vient au Printems réchauffer la terre par ses douces haleines, & fait renaître les fleurs & la verdure. Le culte de Flore étoit passé de la Gréce dans l'Italie ; mais dans la suite, les Romains honorerent sous son nom, une femme qui, ayant amassé de grands biens par des voies honteuses & criminelles, avoit fait en mourant le peuple Romain son héritier. Le legs fut accepté ; mais pour couvrir ce qu'il avoit de deshonorant, on transforma la testatrice en Divinité sous le nom de *Flore* ; on institua en son honneur des jeux connus sous le nom de *Jeux floraux*, &

qu'on célébroit avec tant d'indécence, que les honnêtes gens évitoient d'y assister.

Pomone étoit honorée des Latins comme la Déesse des fruits, & le mot *Pomum* signifie les fruits en général. C'étoit, dit-on, une Nymphe qui s'étoit particuliérement appliquée à la culture des arbres fruitiers. Elle ne se plaisoit que dans les vergers, & au lieu d'un javelot, elle portoit à la main une serpette. Elle s'occupoit à tailler les arbres, à les greffer & à les arroser. Elle en faisoit son unique étude, & vivoit seule dans ses jardins entourés de murs. Tous les Dieux de la campagne la rechercherent en mariage, mais elle leur avoit interdit tout accès auprès d'elle. Le Dieu Vertumne fut le plus constant; il présidoit aux saisons, & pouvoit prendre à son gré toutes sortes de formes. Il employa plusieurs déguisemens pour parvenir à lui parler; il prit successivement la figure d'un laboureur, d'un vigneron, d'un moissonneur & d'un faucheur; mais toûjours inutilement. Enfin il se métamorphosa en vieille, & sous cette forme, il obtint

la liberté de voir Pomone & de l'entretenir. Son éloquence la persuada, & s'étant ensuite montré sous la figure d'un jeune homme, il fit consentir la Nymphe à l'épouser.

Pomone avoit à Rome des temples & des autels, & on lui offroit des sacrifices pour la conservation des fruits. On la représentoit sous la figure d'une jeune personne, assise sur un panier plein de fruits, & tenant sur son giron des pommes & des branches de pommier; quelquefois avec une serpette dans une main, & une branche d'arbre dans l'autre.

Vertumne est représenté dans ses statues sous la figure d'un jeune homme, couronné d'herbes de toutes sortes d'espéces, tenant des fruits dans la main gauche, & dans la droite une corne d'abondance. Les Romains lui avoient érigé plusieurs statues; une entre autres dans la place publique où se tenoit le marché.

ARTICLE VII.

LES DIEUX PENATES, LES DIEUX LARES ET LES GENIES.

OUTRE les Divinités que les Payens honoroient d'un culte public, chaque ville, chaque maison, chaque particulier avoit ses Dieux domestiques, à qui on s'adressoit pour les affaires personnelles, & que chacun invoquoit, comme ses patrons, dans ses besoins, & dans les dangers où il se trouvoit. Ceux des villes s'appelloient Pénates ; on donnoit le nom de *Lares* à ceux des maisons, & celui de Génies à ceux qui veilloient sur la vie & sur la conduite des particuliers.

Les villes choisissoient communément leurs Pénates dans les différentes classes des Divinités du Ciel, de la mer, de la terre & des enfers. C'étoit Jupiter, Vesta, Neptune, Minerve & autres. Les Dieux Pénates qu'Enée avoit sauvés de l'embrasement de Troye, & qu'il apporta en Italie,

Italie, étoient le feu sacré, symbole de Vesta, & deux figures de jeunes hommes assis & armés chacun d'une lance. D'autres villes, d'autres territoires avoient aussi en particulier leurs Dieux Pénates, dont ils plaçoient les statues dans les lieux les plus secrets. On leur dressoit des autels devant lesquels on tenoit des lampes allumées; on leur offroit de l'encens, du vin; quelquefois on leur immoloit des agneaux & des brebis; on avoit grand soin de les tenir propres, & de les parfumer, surtout dans les jours où l'on les honoroit par quelque fête, ce qui arrivoit au moins tous les mois, souvent tous les jours, & même deux fois en un jour. Cependant on a quelquefois confondu les Dieux Pénates avec les Dieux Lares. Ceux-ci étoient les gardiens des rues, des chemins & des maisons. On les disoit fils de Mercure & d'une Naïade nommée *Lara* ou *Laronda*, fille du fleuve Almon qui se jette dans le Tibre près de Rome. On célébroit en l'honneur de ceux qui avoient soin des rues & des grands chemins, des fêtes ap-

pellées *compitalia*, ou *fêtes des carrefours*. A l'égard des Lares domestiques ou des maisons, chaque particulier en régloit le culte à sa volonté. On les représentoit, ou sous la figure d'un chien, ou revêtus d'une peau de chien, parce que cet animal veille à la garde des maisons. On leur offroit continuellement du vin, de l'encens, des fleurs & des fruits, & dans certains jours, on leur faisoit le sacrifice d'un porc ou d'une truie. On les plaçoit ordinairement près du foyer, ou derriére la porte, & l'on se persuadoit qu'ils garantissoient la maison de tout ce qui pouvoit nuire, surtout des Lémures ou esprits malfaisans.

Suivant la Théologie Payenne, chaque particulier avoit son Génie ou démon qui assistoit au moment de sa naissance, qui s'attachoit à lui pendant tout le cours de sa vie, sans le perdre de vûe, qui veilloit sur sa conduite, & connoissoit ses plus secrétes pensées, dont il rendoit après sa mort un compte exact, suivant lequel il étoit puni ou récompensé dans l'autre vie. Quelques anciens croyoient que chacun avoit un bon

& un mauvais génie; que l'un portoit au bien, & que l'autre faisoit faire le mal. On s'appliquoit à mériter la protection de son génie, par des offrandes de vin, d'encens & de fleurs. On représentoit le Génie, tantôt sous la figure d'un serpent, tantôt sous des figures humaines, de différens âges. On attribuoit aussi à chaque lieu, à chaque canton, un Génie particulier à qui on faisoit les mêmes offrandes.



CHAPITRE IV.

LES DIVINITÉS DES *ENFERS.*

AU MILIEU des épaisses ténébres du Paganisme, l'homme a conservé le sentiment intérieur de son immortalité, & a toûjours été convaincu qu'il a en lui un principe distingué du corps, & qui est la plus noble portion de lui-même ; que ce principe doit avoir l'Empire sur les fonctions animales, & que le corps est fait pour lui obéir ; qu'il n'est sujet ni à la corruption, ni à la mort ; que par conséquent, lorsque l'ame est séparée du corps, où elle n'est renfermée que pour un tems, comme dans une obscure prison, elle ne fait que changer de demeure, sans cesser d'exister.

La demeure où les payens supposoient que les ames des morts avoient leur rendez-vous commun, étoit ce qu'ils appelloient les Enfers. Voici

la description qu'en fait Virgile d'après les plus anciens Poëtes de la Gréce.

Enée conduit par la Sibylle de Cumes, arrive à une profonde caverne, dont l'entrée est d'une largeur immense. L'approche est d'un côté défendue par un lac dont les eaux sont noires & puantes, de l'autre par une forêt où le jour n'entra jamais. Les oiseaux ne pouvoient voler impunément au-dessus de cette caverne, à cause des exhalaisons mortelles qui en sortoient, & les Grecs lui avoient donné pour cela le nom *d'Averne*.

Lorsqu'Enée & la Sibylle eurent fait des sacrifices nocturnes à Hécaté, à la mere des Euménides, à Proserpine, & au Dieu du Styx, ils s'élancerent dans l'horrible gouffre, & trouverent à l'entrée la douleur, les soucis rongeurs, les pâles maladies, la hideuse vieillesse, la crainte, la faim pernicieuse conseillére, & la honteuse indigence. Ils y virent aussi la mort, le travail, le sommeil frere de la mort, les fausses joies de l'ame, la guerre homicide, la discorde in-

sensée dont les cheveux sont autant de vipères nouées ensemble avec des bandelettes sanglantes. Au milieu de la route est un vieux orme, dont les branches s'étendent au loin. Là sont perchés les songes vains, & les feuilles en sont toutes couvertes. Tout autour habitent des monstres de différentes formes, les Centaures, les deux Scylla, le Géant Briarée aux cent bras, l'Hydre de Lerne qui fait entendre d'horribles sifflemens, la Chimère armée de flammes dévorantes, les Gorgones, les Harpies & l'ombre de Géryon aux trois corps. Ils s'avancent jusqu'au chemin qui conduit au fleuve Achéron, dont les eaux troubles & bourbeuses vont se jetter dans le Cocyte. Ce fleuve est gardé par le vieux Nautonnier Charon dont la fonction est de passer au-delà les ames des morts. On les voit arriver sans nombre, & se presser pour être reçues dans sa barque. Les femmes & les maris, les Héros magnanimes, les enfans, les filles, les jeunes gens qui ont été mis sur le bucher aux yeux de leurs peres, tous implorent la pitié du vieux Nocher, mais il ne

reçoit que ceux qui ont eu les honneurs de la sépulture. Les autres sont obligés d'errer sur le rivage pendant cent ans. Enée & la Sibylle forcent Charon de les passer, & dès qu'ils sont à l'autre bord, ils trouvent l'horrible Cerbère aux trois têtes, étendu dans un antre par lequel on pénétre dans le Royaume de Pluton. La Sibylle l'assoupit avec une pâte composée, & tous deux franchissent le redoutable passage. Alors ils entendent les voix foibles & les cris plaintifs des enfans morts au moment de leur naissance ; près d'eux sont les ames des misérables mortels, qui ont été injustement condamnés. On voit de suite le séjour de ceux qui, dégoûtés de la vie, se sont eux-mêmes donné la mort. Delà on passe dans une vaste campagne qu'on appelle le *champ des larmes*, où habitent les malheureux que le cruel amour a consumés par une triste langueur. Ils se tiennent cachés dans les petits sentiers d'une épaisse forêt de myrthes. C'est dans ce même canton que Minos tient son urne fatale, & assemble les morts pour les interroger sur

ce qu'ils ont fait de bien & de mal pendant leur vie. Enée & la Sibylle continuent leur route, & arrivent à l'extrémité des campagnes qu'habitent les Héros qui se sont signalés par de brillans exploits. Ici le chemin se partage en deux, celui de la droite méne au Palais de Pluton & aux champs Elisées, celui de la gauche conduit à l'affreux séjour du Tartare. Enée y porte ses regards, & voit dans l'éloignement comme une grande ville, environnée d'un triple mur & du fleuve Phlégéthon qui roule des torrens de flammes. La porte de l'entrée & les colonnes qui la soûtiennent, ont la solidité du diamant, & les Dieux mêmes ne pourroient les renverser. Cette porte est flanquée de tours prodigieusement hautes, où Tisiphone, vêtue d'une robe sanglante, est jour & nuit en sentinelle. On entend delà des cris, des gémissemens, un grand bruit de fers qu'on traîne, & de coups redoublés. Rhadamanthe gouverne cet affreux Royaume. Il est chargé de prendre connoissance des crimes, & d'en ordonner le châtiment; il force les coupables

coupables d'en faire l'aveu, & les livre à la cruelle Tiſiphone, toûjours armée du fouet vengeur dont elle les frappe continuellement, en leur préſentant ſes ſerpens ; & pour ne laiſſer aucun relâche à leur ſupplice, elle appelle à ſon ſecours la cruelle troupe des Furies ſes ſœurs.

Enée & la Sibylle s'éloignent de ce triſte ſéjour, & prennent à droite ; ils découvrent le Palais de Pluton, bâti par les Cyclopes, au-delà duquel ſont les champs Eliſées, heureuſe & riante demeure, où l'air toûjours ſerein, brille d'une lumiére qui ne s'obſcurcit jamais. Un autre Soleil & d'autres aſtres éclairent ces lieux fortunés. C'eſt là que ſont tranſportées les ames des mortels qui ont vécu dans l'innocence ; ceux qui ont reçû en combattant pour leur patrie, de glorieuſes bleſſures ; les Prêtres des Dieux qui n'ont jamais ſouillé la ſainteté de leur Miniſtère ; les Poëtes qui ont ſignalé leur piété par des chants dignes d'être avoués d'Apollon ; les inventeurs des arts utiles, & tous ceux en un mot, qui par des actions de généroſité, ont

mérité que leurs noms se conservassent dans la mémoire des hommes. Ils y goûtent les plaisirs les plus purs, soit qu'ils s'exercent à la lutte ou à la course, dans des plaines tapissées d'un verd gazon ; soit qu'ils fassent leur amusement de danser entre eux, & de chanter des vers qu'Orphée accompagne de sa lyre ; soit qu'étendus sur l'herbe, ils passent le tems dans des festins que la joie assaisonne ; ils conservent après leur mort le goût des exercices qu'ils ont aimés pendant leur vie.

Tous les anciens ont placé les Enfers dans le centre de la terre, mais tous ne conviennent pas du passage qui y conduit. Les uns le mettent dans cette partie d'Italie qu'habitoient des peuples appellés Cimmériens près de l'ancienne ville de Baies ; d'autres dans la Gréce, près du Promontoire qui s'appelloit *Ténare*, & qui se nomme aujourd'hui le *Cap Matapan*. Les opinions des uns & des autres étoient fondées sur ce que près du lac d'Averne en Italie, & du Promontoire Ténare dans la Gréce, il y avoit des antres dont on

ne connoissoit point le fond, & qui paroissoient devoir conduire jusqu'au centre de la terre.

ARTICLE PREMIER.

LES FLEUVES DES ENFERS.

Il y avoit, selon les Poëtes, cinq fleuves dans les Enfers, l'Achéron, le Cocyte, le Phlégéthon, le Styx & le Léthé, ou fleuve d'oubli.

L'Achéron étoit un fleuve de l'Epire, qui traversoit un marais appellé *Achéruse*, & qui alloit se jetter dans la mer d'Ionie. On en a fait un fleuve des Enfers, parce qu'il se perd sous terre assez près de sa source, & ne reparoît que fort loin de là; ce qui joint à l'amertume de ses eaux, a donné lieu aux Poëtes de feindre qu'il sortoit des Enfers. Quelques-uns ont dit qu'il étoit fils de Titan ou de la Terre, & que lorsque les Géants attaquerent Jupiter, la peur qui le saisit, le fit fuir jusques dans les Enfers, où il eut de la Nymphe Orphné un fils nommé *Ascalaphe*, qui fut changé en hibou, comme on l'a vû dans l'histoire de Cérès.

Le Cocyte dont le nom ſignifie *ſanglots*, étoit un marais ou fleuve de l'Epire, dont les eaux lentes & bourbeuſes ſe jettoient dans le marais d'Achéruſe.

Le Phlégéthon eſt un fleuve imaginaire ; ſon nom vient d'un mot qui ſignifie *brûler*, & l'on ſuppoſoit qu'il rouloit des torrens de flammes, dont le Tartare étoit environné.

Mais le Styx étoit le nom d'une fontaine d'Arcadie, qui avoit ſa ſource dans le mont Nonacris, & qui formoit un ruiſſeau marécageux. On dit que ſon eau étoit mortelle ; qu'elle rongeoit le fer & l'airain, & qu'on ne pouvoit la mettre dans aucun vaſe, qu'elle ne le briſât, excepté ceux qui étoient faits de la corne du pied d'un cheval.

Les Dieux avoient un ſi grand reſpect pour cette fontaine, qu'on diſoit fille de l'Océan, que lorſqu'ils vouloient faire une promeſſe irrévocable, ils juroient par ſes eaux, & n'auroient oſé violer leur ſerment. La peine attachée à ce parjure étoit de boire une coupe pleine de l'eau du Styx, & d'être privé du nectar &

de la table des Dieux. La peine duroit quelquefois un an, d'autres fois neuf, & alloit même jusqu'à cent ans. Ce rare privilége avoit été accordé au Styx, en récompense de ce que dans la guerre des Géants contre les Dieux, cette fontaine avoit envoyé à leur secours, ses quatre filles, la Victoire, la Valeur, la force & l'Emulation. On a aussi prétendu que le Styx avoit bien servi Jupiter, en lui découvrant une conspiration des Dieux pour l'enchaîner.

Le mot Léthé signifie *oubli*, & l'on avoit donné ce nom au fleuve des Enfers dont on faisoit boire de l'eau aux ames qui, après un certain nombre d'années, revenoient sur la terre pour y animer de nouveaux corps. Cette eau avoit la propriété de faire perdre sur le champ toute connoissance du passé. Il y avoit en Afrique une riviére de ce nom, qui se perdant sous terre, en sortoit ensuite avec impétuosité, ce qui avoit fait croire qu'elle venoit des Enfers.

Les Poëtes Latins avoient ajoûté à ces cinq fleuves, le lac d'Averne, qui étoit dans la Campanie près de

Baïes, & dont on ne trouvoit point le fond. Comme il en sortoit des exhalaisons pestilentielles, on s'étoit persuadé que ses eaux avoient leur source dans les Enfers.

ARTICLE II.

CHARON.

CHARON étoit fils de la Nuit & de l'Erébe, qui étoit le Dieu des ténébres, & il avoit le triste emploi de passer sur une barque mince & légère les ames des morts au-delà des fleuves qui entouroient les Enfers. On le représentoit comme un vieillard fort sale & fort crasseux, vêtu de vieux haillons, & avec une longue barbe blanche toûjours mal peignée. Il étoit chargé de pourvoir à l'entretien de sa barque, & de la fournir de voiles. Quoiqu'il portât toutes les marques d'une extrême vieillesse, il étoit fort & vigoureux, & en sa qualité de Dieu, il jouissoit du privilége d'être exempt de la mort. Il étoit dur, inflexible; & Mercure, dont on a vû qu'une des fonctions étoit de conduire les ames aux Enfers, l'instrui-

soit de celles qu'il pouvoit passer au-delà des fleuves, & de celles qui devoient errer pendant cent ans sur le rivage, faute d'avoir reçû les honneurs de la sépulture. Aussi s'étoit-on fait dans le paganisme un devoir de religion d'enterrer les morts, & c'eût été commettre une impiété, que de ne pas jetter de la terre sur un corps mort qu'on auroit rencontré dans son chemin. Charon étoit fort avare, & ne passoit personne gratuitement. C'est pour cela qu'on avoit soin de mettre sous la langue de ceux qui mouroient, une petite piéce de monnoie, pour payer leur passage, & cette coutume étoit générale chez les Grecs & chez les Romains. On y ajoûtoit quelquefois un certificat de vie & de moeurs, & l'on s'adressoit aux Prêtres de chaque lieu pour avoir ce certificat, qui étoit ordinairement conçû en ces termes : *Moi tel, Pontife de tel endroit, certifie que tel a vécu honnêtement & sans reproche. Puissent ses manes trouver la paix & le repos.*

Il étoit défendu à Charon de passer des hommes vivans, sans un ordre exprès des Dieux, & l'on dit qu'il

avoit été puni par une année de prison, pour avoir admis Hercule dans sa barque, lorsqu'il alla enlever l'ame d'Alceste. Au surplus, l'antiquité ne fait mention que de quatre ou cinq Héros, qui aient osé de leur vivant risquer ce terrible passage.

ARTICLE III.

CERBÈRE.

ON AVOIT placé au-delà des fleuves, un chien monstrueux, pour garder l'entrée d'un antre d'où on alloit aux Enfers. Il avoit trois têtes, suivant l'opinion commune; quelques-uns lui en ont donné cinquante, & d'autres cent. Il étoit, dit-on, fils du Géant Typhée, & d'un monstre moitié femme & moitié serpent, qu'on appelloit Echidne. Il avoit coutume de caresser les ames des morts qui alloient aux Enfers, & n'aboyoit qu'après les vivans; mais il veilloit avec attention sur celles qui auroient voulu sortir; il s'élançoit contre elles avec fureur, & faisoit retentir son antre des plus affreux hurlemens. L'idée de ce chien qu'on

avoit commis à la garde des Enfers, venoit ou de la coutume qu'avoient les Egyptiens de faire garder les tombeaux par des dogues; ou d'une tradition qui portoit, que dans l'antre du Ténare dont les Grecs avoient fait un passage pour aller aux Enfers, il y avoit eu un serpent qui faisoit beaucoup de ravage aux environs, & qu'Hercule l'enchaîna malgré sa résistance & ses sifflemens, avec une chaîne de diamant; mais que pendant la route, ce monstre couvrit la terre de son écume qui produisit ces plantes venimeuses, dont Médée & les autres magiciennes composerent depuis leurs poisons.

ARTICLE IV.

LES JUGES DES ENFERS.

LES EGYPTIENS après avoir embaumé les corps, & les avoir disposés à recevoir les honneurs funébres, alloient avertir des juges établis pour prononcer s'ils avoient mérité la sépulture, ou s'ils devoient en être privés. Ces juges s'assembloient au nombre de quarante, en présence de

la famille & des amis du mort, & alloient au-delà d'un lac nommé Achéruse près de Memphis, s'asseoir sur un tribunal qui avoit la forme d'un demi-cercle. Il étoit permis à tout le monde d'y venir porter ses plaintes contre le défunt; & si les plaintes étoient fondées, & qu'il fût prouvé que le mort avoit mal vécu, les juges par leur sentence, le déclaroient indigne de la sépulture qui lui avoit été préparée. Mais d'un autre côté, on punissoit avec beaucoup de rigueur ceux qui auroient intenté de fausses accusations. Quand il ne se présentoit point d'accusateurs, alors toute la famille quittoit le deuil, & faisoit l'éloge du mort. On parloit d'abord de l'éducation qu'il avoit reçûe, & en parcourant sa conduite pendant tout le cours de sa vie, on louoit sa piété, sa justice & son courage; après quoi on finissoit l'oraison funébre par une priére qu'on faisoit aux Dieux infernaux de le recevoir dans le séjour des bienheureux. A l'exemple des Egyptiens, les Grecs avoient établi dans les Enfers trois juges, dont l'emploi étoit de prendre con-

noissance de la conduite que les morts avoient tenue pendant leur vie, & d'ordonner la récompense ou le châtiment de leurs bonnes ou de leurs mauvaises actions. Ces Juges s'appelloient *Minos*, *Rhadamanthe* & *Æacus*, & on les avoit élevés à ce degré d'honneur, parce qu'ils avoient été d'excellens Juges sur la terre.

MINOS.

MINOS le premier de ce nom, étoit fils de Jupiter & d'Europe, fille d'Agénor, Roi de Phœnicie. Il régna dans l'Isle de Créte, & se rendit célébre par la sagesse de son gouvernement. Il donna toute son attention à policer son peuple par des loix qui dans la suite ont servi de modéle à tous les législateurs de la Gréce. Pour leur donner plus de poids & d'autorité, il se retiroit de tems en tems dans un antre de l'Isle de Créte, où il feignoit que Jupiter venoit les lui dicter, & chaque fois qu'il reparoissoit, il rapportoit quelque nouvelle loi, comme le fruit de ses conférences avec le souverain des Dieux. L'esprit de justice & de dou-

ceur, qui le guidoit dans toute sa conduite, le fit également aimer & respecter de ses sujets. Ils lui rendirent après sa mort les plus grands honneurs, & l'on publia que pour le récompenser de sa justice & de sa piété, il avoit été établi le souverain juge des Enfers.

Les Poëtes le représentent un sceptre à la main, & assis sur un tribunal au milieu des ombres qui viennent lui rendre compte de leurs actions ; on lui a donné aussi le dépôt de l'urne fatale qui contenoit le sort de tous les mortels, & d'où il tiroit au hazard, & sans égard pour l'âge ni pour le rang, les noms de ceux dont le destin avoit ordonné la mort.

RHADAMANTHE.

RHADAMANTHE étoit frere de Minos. C'étoit un Prince vertueux & éclairé, & Minos tira de ses lumiéres de grands secours, non seulement pour composer ses loix, mais encore pour les faire exécuter. Il les porta dans plusieurs Isles de l'Archipel, & ensuite dans la Lycie, province de l'Asie mineure, où les peuples charmés

de ſa douceur, ſe ſoumirent volontairement à ſa domination. Son amour pour la juſtice lui fit donner après ſa mort, le titre de Juge des Enfers. On lui commit, pour ſoulager ſon frere, l'examen des ombres qui venoient de l'Aſie & de l'Afrique, & la fonction de faire punir les criminels condamnés au Tartare.

ÆACUS.

ÆACUS, fils de Jupiter, & de la Nymphe Egine, fille du fleuve Aſope, regnoit dans une Iſle peu éloignée de la côte de l'Argolide, qui s'appelloit *Enopie*, & qu'il nomma *Egine* du nom de ſa mere. Il s'étoit rendu recommandable par ſon équité, & tous les Princes de ſon voiſinage le prenoient pour l'arbitre de leurs différends. Minos, ſecond Roi de Créte, ayant déclaré la guerre aux Athéniens, pour venger la mort d'Androgée ſon fils, demanda du ſecours à divers peuples, & s'adreſſa ſurtout à Æacus, dans la confiance que l'appui d'un Prince ſi ſage, ſeroit d'un grand poids pour la réputation de ſes armes; mais il ne put rien

obtenir, parce qu'Æacus étoit lié avec les Athéniens par un traité dont l'obſervation étoit pour lui une choſe ſacrée. A peine Minos fut-il parti, que Céphale arriva de la part des Athéniens, pour demander les ſecours qu'Æacus étoit obligé de leur fournir en vertu de leur ancienne alliance. Céphale avoit été autrefois dans l'Iſle d'Egine, & il fut ſurpris de n'y plus retrouver un grand nombre de perſonnes qu'il y avoit connues dans ſa jeuneſſe. Il en demande la raiſon à Æacus, & ce Prince lui répond en ſoupirant: « La haine de Junon contre Egine ma mere & ſa rivale, a » déſolé cette Iſle par une peſte qui » en a fait périr preſque tous les habi» tans. Tant que nous avons pu nous » flatter que les remédes ordinaires » pouvoient la faire ceſſer, nous les » avons employés, mais le mal a ré» ſiſté à tous les ſecours humains. » D'abord le Ciel ſe couvrit d'épaiſ» ſes ténébres, & nous fumes accablés » par une chaleur étouffante que les » nuées renfermoient dans leur ſein. » Pendant quatre mois entiers, le » vent du midi nous apporta de

» mortelles exhalaisons ; les eaux des » fontaines & des lacs en furent cor» rompues, & des milliers de serpens » répandus sur la terre, infecterent les » fleuves de leurs poisons; les chiens, » les brebis, les oiseaux, les boeufs, » furent d'abord attaqués. Le mal ga» gna les habitans de la campagne, » & pénétra bientôt dans les villes ; » la désolation devint générale, & je » vis périr tout mon peuple, sans » pouvoir le secourir. Dans cette ex» trémité, j'adressai ma priére à Jupi» ter : Si vous ne rougissez pas, Dieu » puissant, de me reconnoître pour » votre fils, rendez-moi mes sujets, » ou faites que je périsse avec eux. » Un éclair suivi d'un coup de ton» nerre, m'annonça que j'étois exau» cé. Il y avoit auprès de moi un » chêne dont les branches s'éten» doient au loin. Il étoit consacré à » Jupiter, & l'on dit qu'il avoit été » produit par un gland de la forêt de » Dodone. L'écorce en étoit cou» verte de fourmis qui alloient y » déposer dans un creux, le butin » dont elles étoient chargées. Le » nombre en étoit prodigieux & dans

» l'étonnement où j'étois, je m'é-
» criai ; O mon pere, donnez-moi
» pour repeupler mes villes, autant
» de Citoyens que je vois ici de four-
» mis. Dans ce moment le chêne
» trembla, & ses branches s'agiterent,
» sans qu'il y eût un souffle de vent.
» Saisi d'une sainte horreur, j'embrasse
» la terre & le chêne ; je me flatte
» d'une sorte d'espérance, mais que
» je n'ose avouer ; la nuit vient, &
» comme j'étois accablé par mes in-
» quiétudes, je me laisse aller à un
» doux sommeil. Au milieu de mon
» repos, je vois le même chêne, la
» même quantité de fourmis, & j'ap-
» perçois le même tremblement des
» branches, dont les secousses font
» tomber les fourmis, & les répandent
» sur la terre. Je les vois croître tout-
» à-coup ; leur grosseur augmente
» d'instant en instant ; elles se lévent
» & se tiennent debout ; elles ne
» sont plus si maigres, le nombre de
» leurs pieds diminue, & elles quit-
» tent insensiblement leur couleur
» noire. Enfin elles prennent tout-à-
» fait la figure humaine. Je m'éveille,
» & je regarde mon songe comme
une

» une vision ridicule. Je me plains
» même du peu de secours que j'ai à
» espérer des Dieux ; cependant il
» s'éléve dans mon Palais un grand
» murmure; j'entends des voix d'hom-
» mes qui me sont toutes nouvelles,
» & je crois rêver encore, lorsque
» Télamon, l'un de mes fils, accourt
» à moi, & m'annonce la merveille
» qui vient d'éclater. Je vois en
» effet des hommes nouveaux, dans
» la même position & en aussi grand
» nombre que mon songe me les
» avoit représentés. Ils m'abordent
» tous, & me saluent comme leur
» souverain. Mon premier soin est
» de rendre à Jupiter des actions de
» graces. Après quoi je distribue mes
» nouveaux sujets dans les différens
» quartiers de la ville, & dans tous
» les cantons de l'Isle ; je leur donne
» le nom de *Myrmidons*, pour con-
» server l'idée de leur origine, & ils
» ont encore aujourd'hui les inclina-
» tions qu'ils avoient auparavant. Ils
» sont ménagers, laborieux, & fort
» soigneux de garder ce qu'ils ont
» amassé. Voilà le secours que je
» vous destine, & cette belle jeu-

» nesse vous suivra, lorsque le vent
» qui vous a conduit ici, aura fait
» place au vent du midi. »

Cette fable signifie que l'Isle d'Egine ayant été presqu'entiérement dépeuplée par la peste, la réputation d'Æacus y attira de nouveaux habitans de plusieurs contrées de la Gréce, & surtout d'un canton de la Thessalie qu'habitoient les peuples appellés *Myrmidons*; comme ce mot ressemble au nom que les Grecs donnoient aux fourmis, on avoit imaginé la métamorphose de fourmis en hommes. Æacus mourut fort âgé, & pour honorer sa mémoire, on lui donna dans les Enfers l'inspection sur les ames qui venoient de l'Europe, comme Rhadamanthe l'avoit sur celles de l'Afrique & de l'Asie; mais Minos comme le plus ancien, avoit la prééminence sur eux deux, & jugeoit en dernier ressort.

ARTICLE V.

PLUTON, PROSERPINE ET PLUTUS.

PLUTON étoit le plus jeune des

trois enfans de Saturne & d'Ops ou Rhéa, qui est la même que la Terre. Il avoit eu pour son partage le Royaume des Enfers, ce qui veut dire, selon l'histoire, la partie la plus occidentale des états de son pere; car Jupiter avoit eu les régions de l'Orient, & Neptune les Isles. On avoit donné à Pluton l'empire sur les morts; parce qu'il avoit, dit-on, enseigné le premier à leur rendre des honneurs funébres, ou, selon d'autres, parce qu'il avoit le premier fait ouvrir des mines, pour en tirer l'or & l'argent. C'est pour cela que les Latins lui donnoient le nom de *Dis*, qui signifie *riche*, & qu'on l'a confondu avec Plutus le Dieu des richesses. Cependant le plus grand nombre des Auteurs les distinguent, & selon les plus anciens, Plutus étoit fils de Cérès & d'un Héros nommé Jasion. Il étoit boîteux quand il s'agissoit d'aller dans une maison pour l'enrichir, mais il avoit des aîles quand il falloit la quitter. On a dit aussi qu'il étoit aveugle & sans jugement, parce qu'il a coutume de faire part de ses richesses à

ceux qui en ſont le moins dignes, & de laiſſer les gens de bien dans l'indigence.

On a vû dans l'hiſtoire de Cérès, que Pluton n'ayant pu eſpérer qu'aucune femme voulût l'épouſer, avoit enlevé Proſerpine, & on a rapporté au long l'hiſtoire de cet enlévement.

On repréſentoit Pluton aſſis ſur un thrône, tenant dans ſa main une fourche à deux pointes qui lui ſervoit de ſceptre. Toutes les victimes qu'on lui offroit devoient être noires; & entre les bêtes femelles, on choiſiſſoit celles qui étoient ſtériles. Il étoit d'uſage de creuſer au pied de ſon autel, une foſſe où l'on répandoit le ſang des victimes dont on croyoit que les ombres des morts étoient fort avides. On y ajoûtoit des effuſions de lait & de miel, de vin pur & de farine détrempée dans l'eau. On faiſoit les mêmes ſacrifices à Proſerpine, & on lui conſacroit les cris, les lamentations, & les autres marques de douleur qu'on faiſoit paroître pendant les cérémonies des funérailles.

ARTICLE VI.

LES FURIES.

LEs FURIES avoient dans les Enfers la fonction de tourmenter les ames des criminels qui avoient été précipitées dans le Tartare. Elles étoient filles de la Nuit & de l'Achéron, & l'on n'en admettoit communément que trois principales, sçavoir, Tisiphone, Mégère & Alecton. Elles n'habitoient pas toujours dans les Enfers, & l'on croyoit que les Dieux les envoyoient sur la terre quand ils vouloient punir dès ce monde, les impies & les scélérats; c'est-à-dire, selon les Poëtes & les Philosophes, que ceux qui commettent de grands crimes, sont continuellement déchirés par leurs remords. On leur attribuoit aussi le pouvoir d'envoyer sur la terre les maladies, la famine, la guerre & les autres fléaux de la colère céleste. C'est ce qui leur attira de la part des hommes un culte religieux; & tout inexorables qu'elles étoient, on tâ-

choit de les fléchir par des priéres & par des sacrifices. On les honoroit même sous le nom d'*Euménides*, qui veut dire *Déesses bienfaisantes*, pour ne pas les offenser, en leur donnant l'odieux nom de Furies. Elles avoient plusieurs temples dans la Gréce, dont le plus célébre fut celui qu'Oreste leur avoit fait bâtir à Athènes près de l'Aréopage, & on leur offroit ordinairement des brebis pleines, des couronnes & des guirlandes de fleurs. On les représentoit avec un visage renfrogné, un air terrible, vêtues de noir, & couvertes de sang. On leur donnoit, au lieu de cheveux, des serpens entortillés autour de leur tête; elles portoient dans une main une torche allumée, & dans l'autre un fouet que formoient des serpens entrelacés. Elles avoient pour compagnes, la Terreur, la Rage, la Pâleur & la Mort.



ARTICLE VII.

LES PARQUES, LE DESTIN, LA FORTUNE, ET NEMESIS.

LES PARQUES étoient trois sœurs, filles de Jupiter & de Thémis, Déesse de la Justice. On les nommoit *Clotho*, *Lachésis* & *Atropos*. Elles avoient pour fonction de régler la destinée des hommes, & de filer leurs jours. Clotho, comme la plus jeune, présidoit à la naissance, & tenoit la quenouille, Lachésis veilloit sur tous les événemens de la vie, & tournoit le fuseau jusqu'au moment où il étoit décidé qu'il falloit mourir, & Atropos la plus âgée des trois, coupoit avec des ciseaux le fil de la vie. On les représentoit pour l'ordinaire, sous la figure de trois vieilles femmes couronnées de laine blanche avec des rubans de la même couleur. Elles étoient aussi vêtues de blanc. L'une tenoit la quenouille, la seconde le fuseau, & la troisiéme les ciseaux. Selon quelques Auteurs, la

robe de Clotho étoit de différentes couleurs, & elle avoit sur la tête une couronne garnie de sept étoiles; elle tenoit dans la main une quenouille qui descendoit du Ciel jusques sur la terre. Lachésis avoit une robe parsemée d'étoiles, & auprès d'elle un nombre infini de fuseaux. Atropos vêtue de noir, avoit des ciseaux à la main, & à ses pieds une grande quantité de pelotons de fil plus ou moins gros, selon que la vie des hommes étoit plus longue ou plus courte. Au reste, elles recevoient les ordres de ce qu'on appelloit le *Destin*; c'étoit un Etre chimérique, une Divinité aveugle qui tenoit sous son empire les Dieux & les hommes, le ciel, la terre, la mer & les enfers; ses arrêts étoient irrévocables, & il ne pouvoit lui-même en empêcher l'exécution.

Le mot de *Destin* ne présentoit qu'une idée vague & confuse, & l'on n'a jamais pensé à le représenter sous une image sensible, ni à lui rendre un culte religieux; sans doute parce qu'il étoit inflexible & sourd aux priéres qu'on eût pu lui adresser. Il n'en fut pas de même de la Fortune en qui

l'on imagina une vertu capable de balancer le destin, & de changer à son gré la face de l'Univers. On l'honora en conséquence comme favorable ou contraire, bonne ou mauvaise, toujours volage, & se faisant un jeu cruel de séduire les hommes par de trompeuses espérances. On lui bâtit des temples, on lui dressa des autels, & quoique son culte ne fût pas fort ancien dans la Gréce, car elle n'étoit pas connue du tems d'Homère, il y a peu de Divinités dans le Paganisme à qui l'on ait sacrifié plus constamment & plus universellement. On pourroit même croire que ce culte n'est pas encore aboli, & que la fortune est pour bien des gens, l'unique Divinité qu'ils implorent.

Cette invocation que lui fait un ancien Poëte Grec, peut donner l'idée d'une partie de ses attributs.

» Conservatrice des empires, fille » de Jupiter protecteur de la liberté ; Fortune, j'implore votre secours. » C'est vous qui sur la mer dirigez la » course rapide des vaisseaux, qui » sur la terre présidez aux sanglans

» combats, & aux délibérations des
» peuples assemblés. Les espérances
» qui s'élévent & s'abaissent à votre
» gré, telles que les flots, roulent
» perpétuellement, & proménent les
» hommes de chimères en chimères.

Le culte de la Fortune passa de la Gréce dans l'Italie, & le premier temple qu'elle eut à Rome, fut bâti par Servius Tullius; mais on l'honora plus particuliérement dans la ville d'Antium, assez près de Rome, sur le bord de la mer. Elle y avoit un temple superbe, sous le nom des Fortunes Jumelles, c'est-à-dire, de la bonne & de la mauvaise Fortune. Lorsqu'Auguste forma le projet de passer en Angleterre, Horace invoqua en sa faveur la fortune d'Antium, & voici son invocation.

« Déesse tutélaire de l'aimable ville
» d'Antium, vous qui pouvez dans
» un instant élever un mortel du rang
» le plus abject au faîte des grandeurs,
» ou changer en pompe funébre les
» plus superbes triomphes. Vous êtes
» l'objet des vœux inquiets du pauvre
» laboureur; ceux qui affrontent la
» fureur des flots, vous invoquent

» comme la Souveraine des mers. Les
» redoutables Daces, les Scythes va-
» gabonds, les villes, les nations, la
» fiére Italie, les meres des Rois
» barbares, les Tyrans revêtus de la
» pourpre royale, tous vous ren-
» dent hommage, tous craignent
» que dans votre courroux, vous ne
» renversiez la puissance la mieux af-
» fermie; tous craignent qu'un peuple
» attroupé ne force les plus timides
» à courir aux armes, & ne détruise
» leur Empire. La cruelle Nécessité
» marche devant vous, & dans ses
» mains d'airain tient d'énormes
» cloux, des coins d'acier, des crocs,
» & du plomb fondu. L'Espérance &
» la Fidélité vous accompagnent, &
» se tiennent constamment à vos cô-
» tés, lors même que changeant
» de vêtement, vous vous retirez
» des Palais des Grands. »

On représentoit communément la Fortune sous la figure d'une femme debout, tenant dans l'un de ses bras une corne d'abondance. A ses pieds elle a ou un gouvernail, ou le timon d'un char, ou une roue, ou un globe, & ce sont autant de symboles de

son inconstance & de son pouvoir.

On a quelquefois confondu la Fortune avec les Parques à qui l'on donnoit pour compagne la Déesse Némésis, dont l'emploi étoit de veiller au châtiment des coupables, & à la récompense des gens de bien ; de punir l'orgueil, la vanité & l'impudence ; & l'on prenoit la précaution de lui demander grace, lorsqu'on vouloit parler avantageusement de soi, pour ne pas s'attirer son indignation.

On la représentoit avec des aîles ; quelquefois avec une roue & un gouvernail, ce qui signifioit qu'elle poursuivoit sans relâche les criminels par terre & par mer. Elle avoit des temples dans la Gréce & dans l'Italie. Le plus célébre étoit dans un quartier de l'Attique nommé Rhamnus, où elle avoit une statue haute de quinze pieds, qui étoit l'ouvrage d'un disciple de Phidias, & qui ne cédoit en rien aux plus beaux ouvrages du maître.

ARTICLE VIII.

LE SOMMEIL, LA MORT ET LES DIEUX MANES.

LE SOMMEIL, fils de la Nuit, frere de la Mort & pere des Songes, avoit, selon les uns, son habitation dans l'Isle de Lemnos; selon d'autres, dans le ténébreux pays des Cimmériens du Nord. On lui donne la figure d'un enfant qui tient dans la main des pavots, couché & endormi dans une profonde caverne qui ne fut jamais éclairée des rayons du Soleil; la terre exhale tout autour un épais brouillard, & l'on y apperçoit à peine la foible lueur du crépuscule; jamais l'oiseau qui annonce le retour de la lumiére, n'y appelle l'Aurore par ses cris; jamais ni les chiens toujours inquiets, ni les oies encore plus vigilantes, ne troublent le silence qui regne dans cette tranquille habitation; on n'y entend ni le sifflement des vents, ni les hurlemens des bêtes, ni les clameurs des hommes. Le doux repos y fait son séjour;

une branche du fleuve Léthé y roule sur des cailloux ses eaux languissantes dont le foible murmure invite à dormir. A l'entrée de la caverne est une forêt de pavots & d'autres plantes sans nombre, dont la Nuit exprime une liqueur assoupissante qu'elle répand sur la terre. Au milieu de ce Palais est un lit d'ébéne, entouré de rideaux noirs. C'est là que sur le duvet, le Dieu du sommeil est étendu nonchalamment, environné de songes de toute espéce, en aussi grand nombre qu'il y a d'épics dans les plaines au tems de la moisson, qu'il y a de feuilles dans les forêts, ou de grains de sable sur le rivage de la mer. Les Songes enfans du Sommeil, pouvoient prendre toutes sortes de formes. Il y en avoit trois principaux qui s'appelloient Morphée, Phobétor & Phantase. Morphée étoit le principal Ministre du Sommeil son pere, & possédoit souverainement l'art d'imiter la figure, la démarche, le son de voix, le langage & l'habillement des hommes. Phobétor se montroit sous la forme d'une bête sauvage, d'un oiseau, d'un serpent ou de quelque autre

animal capable d'inſpirer la frayeur. Phantaſe ſe métamorphoſoit en terre, en rocher, en eau, en arbre & autres corps inanimés. Ces trois principaux ſonges ne fréquentoient que les Palais des Rois & des Grands. Tous les autres ſe promenoient çà & là parmi le menu peuple, ſous des formes, tantôt agréables, tantôt effrayantes. Les uns étoient faux, les autres étoient vrais ; les premiers ſortoient par une porte d'ivoire, & les ſeconds par une porte de corne ; ceux-ci annonçoient des biens ou des maux réels ; ceux-là n'étoient que de pures illuſions & de vains phantômes de l'imagination.

La Mort, ſoeur du Sommeil, étoit auſſi honorée par les Payens comme une Divinité. On lui avoit aſſocié la Déeſſe Nænia, qui préſidoit aux airs lugubres qu'on chantoit dans les funérailles, & la Déeſſe Libitine qui avoit un temple à Rome, où l'on vendoit tout ce qui avoit rapport à la ſépulture.

Les Payens avoient encore imaginé une eſpéce de Divinités infernales qu'on appelloit les Dieux Mânes. Ils

avoient ſoin des ombres qui voltigeoient autour des tombeaux, & veilloient à la conſervation des cadavres qui y étoient enfermés. Quelquefois on les prenoit pour les ombres mêmes des morts. D'autres fois on les confondoit avec les Dieux Lares, ou avec les Lémures qu'on appelle aujourd'hui eſprits ou revenants ; mais on les regardoit communément comme des Génies établis pour avoir ſoin des ſépultures & des ombres qui les environnoient. Les anciens eſtimoient que l'Univers étoit rempli de Génies ; qu'il y en avoit pour les vivans ; on en a parlé dans l'article qui les concerne ; & d'autres pour les morts qu'on appelloit plus particuliérement les Dieux Manes. On avoit un grand reſpect pour ces Dieux, & on ne manquoit jamais de leur recommander les morts à la tête des inſcriptions ou épitaphes qu'on mettoit ſur les tombeaux.

ARTICLE IX.

Les supplices de quelques fameux Criminels dans le Tartare.

SISYPHE.

LE PREMIER qui se présente est Sisyphe, fils d'Eole & Roi de Corinthe. C'étoit un Prince fourbe & artificieux, qui se rendit célébre par ses vols par & ses brigandages. Il avoit osé pénétrer jusqu'aux Enfers, & en enlever la Mort qu'il tint enchaînée jusqu'à ce qu'à la priére de Pluton, Mars vint la délivrer: car les hommes ne mouroient plus, & l'Empire des ombres devenoit un désert. Il fut tué par Thésée, & condamné dans le Tartare à rouler avec les plus grands efforts jusqu'au haut d'une montagne, une roche énorme qui retomboit aussi-tôt, ensorte que son travail n'avoit jamais le moindre relâche.

TITYUS.

TITYUS étoit un Tyran de Panope

dans la Phocide, fils de Jupiter & d'Elara, fille d'Orchoméne. Il passa pour le fils de la Terre, parce que Jupiter y avoit enfermé sa mere pour la dérober à la fureur de Junon ; il étoit d'une taille monstrueuse, & sa férocité le fit haïr des hommes & des Dieux. Il rencontra un jour Latone, mere de Diane & d'Apollon, comme elle alloit à Delphes, & voulut lui faire violence. Elle fut vengée par ses enfans qui le percerent de leurs fléches, ou, selon d'autres, par Jupiter qui le tua d'un coup de foudre. On le voyoit dans les Enfers étendu sur le dos, & couvrant de son corps neuf arpens de terre. Deux Vautours affamés lui déchiroient le foie qui se reproduisoit continuellement, & leur fournissoit sans cesse une nouvelle pâture.

PHLEGYAS.

PHLÉGYAS, Roi des Lapithes dans la Thessalie, étoit fils de Mars ; il se rendit redoutable par son courage & par son audace. Apollon ayant séduit Coronis sa fille, il voulut se venger en mettant le feu au temple de Del-

phes ; mais ce Dieu le perça de ses fléches, & il fut condamné dans les Enfers à demeurer éternellement sous une roche suspendue sur sa tête, & qui sembloit toujours prête à tomber sur lui. Dans la crainte continuelle où il étoit, il ne cessoit de crier.

Apprenez, mortels, par mon exemple, à être justes, & à ne pas mépriser les Dieux.

TANTALE.

LE supplice de Tantale est célébre dans les Poëtes. Ce Prince, fils de Jupiter, étoit Roi de Phrygie, & avoit eu l'honneur d'être admis à la table des Dieux ; il y déroba, dit-on, le Nectar & l'Ambrosie pour en faire part aux hommes, ou, selon d'autres, il leur révéla les secrets des Dieux. On a dit aussi, qu'ayant voulu régaler la troupe des Immortels, il leur fit servir les membres de Pélops son fils, & que pour le punir, soit de son vol, soit de son indiscrétion, soit enfin de sa barbarie, il avoit été condamné dans les Enfers à un supplice singulier ; on l'avoit

plongé jusqu'au col dans un étang ; & lorsqu'il vouloit se pencher pour boire, les eaux se retiroient tout-à-coup ; que de plus, il y avoit au-dessus de sa tête des arbres chargés d'excellens fruits, & qui se retiroient pareillement, lorsqu'il y portoit les mains pour en cueillir ; ensorte, qu'au milieu de l'abondance, il souffroit une faim & une soif insupportables. Cette peinture a été appliquée aux avares qui vivent dans l'indigence au milieu de leurs trésors.

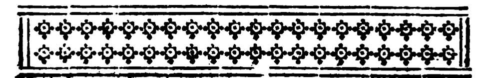
Ixion.

IXION, Roi des Lapithes, ayant fait périr Déïonée son beau-pere, ne trouvoit personne qui voulût l'expier de ce meurtre, & menoit sur la terre une vie vagabonde. Jupiter eut pitié de lui, & l'enleva dans le Ciel où il le purifia lui-même. Il osa porter des regards téméraires sur Junon. Le crime ayant été avéré, Jupiter le précipita d'un coup de foudre dans les Enfers, où il fut attaché à une roue qui tournoit continuellement, & ne lui laissoit aucun moment de repos.

LES DANAIDES.

LES cinquante filles de Danaüs, Roi d'Argos, avoient épousé les cinquante fils d'Egyptus leur oncle, & les avoient tous égorgés la premiére nuit de leurs nôces, à l'exception du seul Lyncée qu'Hypermnestre sa femme épargna. Ces malheureuses Princesses furent condamnées, pour leur crime, à remplir dans les Enfers un tonneau percé.





CHAPITRE V.

Autres Divinités particuliéres.

ARTICLE PREMIER.

COMUS ET MOMUS, DIEUX DES FESTINS ET DE LA JOIE.

COMUS étoit honoré comme le Dieu de la bonne chère, & des chansons qui assaisonnoient la joie des festins. Il présidoit aux courses nocturnes des jeunes débauchés, lorsque plongés dans l'ivresse, ils alloient avec des couronnes sur la tête, armés de flambeaux & de léviers, forcer les maisons, & y commettre du désordre.

Momus étoit fils de la Nuit & du Sommeil; livré à la paresse, & ne sçachant rien faire de bien, il s'oc-

cupoit à censurer la conduite & les actions des Dieux, sans épargner Jupiter lui-même. Il tiroit son nom d'un mot qui signifie *reprendre* & *censurer*; & lorsque les Dieux formerent l'homme, il trouva que dans la construction de ce bel ouvrage, ils auroient dû lui mettre à la poitrine une porte ou une fénêtre, par laquelle on pût voir ce qu'il y a dans les replis de son coeur.

ARTICLE II.

ESCULAPE, HYGIE'E, OU LA DE'ESSE DE LA SANTE', ET TE'LESPHORE.

ESCULAPE le Dieu de la médecine, étoit fils d'Apollon & de la Nymphe Coronis, fille de Phlégyas, Roi des Lapithes dans la Thessalie. L'indiscrétion du corbeau causa la mort de cette Nymphe. Il avertit Apollon qu'elle lui étoit infidéle, & ce Dieu transporté de colère, la perça d'une de ses fléches. « Vous » auriez pu, lui dit-elle en mourant, » attendre, pour me punir, que j'eusse

» mis au jour l'enfant que je porte
» dans mon ſein. Il meurt avec ſa
» mere. » A ces mots elle rend l'ame avec le ſang, & un froid mortel s'empare de ſon corps. Apollon ſe répent, mais trop tard, de s'être ſi cruellement vengé; il déteſte le corbeau, l'auteur de ſa peine, & ayant changé la couleur de ſes plumes, qui juſques-là avoient été blanches, il le relégue parmi les oiſeaux de mauvais augure. Cependant on dreſſe le bucher de Coronis, & bientôt ſon corps va être conſumé par les flammes; Apollon ne peut ſe réſoudre à laiſſer périr l'enfant, & l'ayant enlevé du ſein de la mere, il l'emporte dans l'antre du Centaure Chiron. Les Centaures, habitans de la Theſſalie, avoient les premiers monté des chevaux, & cette nouveauté les fit regarder comme des monſtres qui tenoient de la nature de l'homme & du cheval. Chiron l'un d'eux étoit fort renommé par ſa prudence & par ſon ſçavoir. On lui faiſoit honneur d'avoir inventé la médecine & l'aſtronomie, & l'on eut de l'empreſſement à prendre des leçons d'un ſi habile

bile maître. Il fut flatté d'être chargé de l'éducation d'Esculape. C'étoit le nom qu'on avoit donné au fils de Coronis & d'Apollon, & il l'instruisit à fond dans la science de la médecine. Le jeune éléve se distingua sur-tout par la connoissance des simples, & par la composition des remédes; les Argonautes l'invitérent à les accompagner comme médecin dans leur expédition, & il leur rendit en cette qualité les plus grands services; mais il ne borna pas son talent à la guérison des maladies, il entreprit de ressusciter les morts, & rendit, à la priére des Dieux, la vie à Hippolyte, fils de Thésée. Ce jeune Prince uniquement occupé des exercices de la chasse, insultoit au pouvoir de Vénus, & avoit fermé son cœur aux folles passions qu'elle inspire. La Déesse irritée suscita contre lui Phédre sa belle-mere, fille de Minos second. Elle osa l'accuser à son pere du plus horrible des attentats. Thésée dans le premier mouvement de son indignation, invoqua Neptune, & lui demanda vengeance de son fils. Aussi-tôt sortit de

la mer un monstre qui effraya tellement les chevaux du jeune Prince, qu'ils l'emporterent au travers des rochers, briserent son char, & le mirent lui-même en piéces. Esculape l'ayant ressuscité, Diane le plaça dans la forêt d'Aricie près de Rome, & lui donna le nom de Virbius. Pluton voyoit avec douleur que les résurrections que faisoit Esculape, alloient dépeupler son Empire; il en porta ses plaintes à Jupiter, qui tua le médecin d'un coup de foudre. Apollon se vengea de la mort de son fils par celle des Cyclopes qui avoient forgé la foudre dont Jupiter l'avoit frappé, & pour ce sujet fut banni des Cieux, comme on l'a vû dans l'histoire de ce Dieu.

Esculape après sa mort, reçut des honneurs divins. Son culte fut d'abord établi à Epidaure sa Patrie, de là se répandit dans les autres villes de la Gréce, passa ensuite en Asie, & enfin dans l'Italie. L'an 462. de la fondation de Rome, une cruelle peste ravageoit cette ville & les contrées d'alentour. Lorsqu'on eut essayé envain tous les remédes qu'en-

ſeigne la médecine, on implora le ſecours du Ciel ; & l'on envoya conſulter l'Oracle de Delphes. Les Députés, au moment de leur arrivée, invoquent Apollon, & le prient ardemment de faire ceſſer le fléau qui les afflige. A peine eurent-ils achevé, qu'une voix ſortit du ſanctuaire à travers le ſacré trepied. « Romains, » leur dit-elle, ce que vous deman- » dez ici, vous auriez pu le trouver » plus près de vous. Vous n'avez » pas beſoin du ſecours d'Apollon, » mais de celui de ſon fils. Allez, » continua le Dieu, allez ſous d'heu- » reux auſpices, & faites venir chez » vous mon fils pour vous guérir. » Le Sénat de Rome, ſur le rapport qu'on lui fit, s'informa de la demeure du fils d'Apollon, & envoya des ambaſſadeurs à Epidaure. Dès qu'ils furent débarqués, ils ſe préſenterent devant le Sénat, & le priérent de leur donner le Dieu qui devoit mettre fin à leurs calamités. Les ſentimens furent partagés ; les uns opinoient pour accorder aux Romains ce qu'ils demandoient ; les autres ne vouloient pas qu'on ſe privât des ſe-

cours d'un Dieu qui leur étoit ſi utile, & avant qu'on eût pris un parti, le jour fit place à la nuit. Cependant le Dieu apparut aux Ambaſſadeurs pendant leur ſommeil, tel qu'ils l'avoient vû dans ſon temple, tenant un bâton dans la main gauche, & promenant la main droite ſur ſa longue barbe. « Ceſſez de craindre, » leur dit-il, avec douceur. Je partirai avec vous, & je quitterai ma » figure ordinaire. Voyez ce ſerpent » qui s'entortille autour de mon bâ» ton, remarquez-le bien, afin que » vous puiſſiez le reconnoître; je » prendrai cette forme, mais je ſerai » plus grand & plus gros, car je dois » avoir une taille qui convienne à la » dignité d'un Dieu. « A ces mots il diſparoît; les Ambaſſadeurs ſe réveillent, & l'Aurore ayant chaſſé les feux de la nuit, les Epidauriens s'aſſemblent dans le temple d'Eſculape, & tandis qu'ils délibèrent, le Dieu revêtu de la forme d'un ſerpent, s'annonce par des ſifflemens qui font trembler la ſtatue, l'autel & le temple. Il léve la tête, & s'étant arrêté au milieu du ſanctuaire, il porte ſur

l'assemblée des regards pacifiques. Une sorte de frayeur s'empare des esprits, mais le Prêtre, couronné de bandelettes blanches, reconnoît le Dieu sous cette forme empruntée, & invite les assistans à lui rendre les respects qui lui sont dûs. Le serpent se glisse le long des gradins de l'autel, & delà va au travers des fleurs dont les rues sont jonchées, gagne le port, & s'embarque sur le vaisseau. Les Romains partent avec un vent favorable, & en peu de jours arrivent à l'embouchure du Tibre. Près de Rome, ce fleuve se partage en deux bras qui forment une Isle; le serpent s'y élance & se cache dans les roseaux. On jugea que ce Dieu vouloit y établir sa demeure, & l'on environna l'Isle d'un quai revêtu de marbre. Ce prétendu miracle d'Esculape changé en serpent, avoit amené l'usage de le représenter sous la figure d'un homme couvert d'un manteau, tenant dans la main un bâton entortillé d'un serpent, quelquefois il porte une patère ou tasse dans une main, & un serpent dans l'autre. Esculape avoit eu d'Epioné sa femme, deux fils,

Podalire & Machaon, célébres médecins, qui accompagnerent les Grecs à l'expédition de Troye, & trois filles, dont la plus célébre étoit Hygiée ou la Déesse de la Santé que les Romains honoroient sous le nom de *Salus*. On lui rendoit les mêmes honneurs qu'à son pere, & on la représentoit sous la figure d'une jeune femme qui tient un serpent dans une main, & dans l'autre une patère, où le serpent paroît quelquefois plonger sa tête.

Aux Divinités qui prenoient soin de la santé, on avoit ajoûté un Dieu de la convalescence qu'on nommoit Télesphore, & qu'on disoit fils d'Esculape. Il avoit la figure d'un enfant couvert d'une espéce de chappe sans manches, & ayant sur la tête un capuchon qui ne laissoit voir qu'une partie de son visage. Cet habillement mistérieux éoit propre à faire connoître que dans la convalescence, on est sensible au froid, & qu'il faut être bien vêtu.



ARTICLE III.

Les Vertus, les Passions, les Biens & les Maux, érigés en Divinités.

LES PAYENS, en personnifiant les vertus, croyoient les rendre plus respectables, & invitoient à les honorer, en les représentant sous des figures sensibles. La ville de Rome sur-tout, étoit remplie de temples, d'autels & de statues qui leur avoient été consacrées; mais ils rendoient aussi un culte religieux aux vices, aux maladies, & aux autres calamités qui affligent les hommes. La crainte leur avoit inspiré cette bizarre dévotion, & ils se flattoient que leurs priéres & leurs sacrifices détourneroient le courroux de ces Divinités malfaisantes.

LA PIETÉ.

IL N'Y a point eu de nations qui n'aient honoré & respecté la Piété. Les Romains en avoient fait une Divinité, & lui rendoient un culte public. Elle avoit un temple dans le

marché aux herbes, un second dans la place où avoit demeuré une femme, qui de son lait avoit nourri son pere en prison. Le mot de Piété comprenoit non-seulement le zéle pour la religion, mais encore les sentimens de compassion pour les pauvres, & de tendresse, soit pour les peres & meres, soit pour la Patrie.

LA MISE'RICORDE.

LE BESOIN que les hommes ont les uns des autres, a fait honorer la Miséricorde comme une Divinité bienfaisante. Les Athéniens lui avoient consacré un Autel, & les Romains avoient donné le nom d'asyle au temple qu'ils avoient élevé en l'honneur de cette Divinité.

LA VERTU ET L'HONNEUR.

ON JOIGNOIT ordinairement la Vertu & l'Honneur, & l'on invoquoit la Vertu la premiére, parce qu'elle seule peut conduire au véritable honneur. Scipion qui détruisit Carthage, consacra un temple à la Vertu. Marcellus après la conquête de la Sicile, avoit voulu en bâtir un à la Vertu & à l'Honneur;

neur ; mais ayant consulté les Pontifes, ils lui firent entendre qu'un même temple ne pouvoit contenir deux Divinités. Il en fit donc construire deux à côté l'un de l'autre, & il falloit passer par celui de la Vertu pour arriver à celui de l'Honneur. Marius, après la défaite des Cimbres, consacra un troisiéme temple aux deux Divinités.

On représentoit la vertu sous la figure d'une femme appuyée sur une colonne, quelquefois avec un casque. Elle avoit une lance dans une main, & dans l'autre une corne d'abondance.

L'honneur est représenté sur les médailles avec une lance dans la main gauche, & dans la droite un bâton de commandement.

LA VÉRITÉ.

LA VÉRITÉ passoit pour la fille du Tems, ou de Saturne considéré comme le Temps. Elle étoit mere de la Vertu. On la représentoit sous la forme d'une jeune fille vêtue de blanc, symbole de la candeur qui accompagne toûjours la vérité.

LA CONCORDE ET LA PAIX.

La Concorde & la Paix étoient considérées comme deux Divinités différentes; la premiére présidoit au maintien de l'union entre les Citoyens & les Magistrats d'une ville, dans les familles & dans les différentes sociétés qui composent un Etat; la seconde présidoit à la réconciliation des peuples, & au rétablissement de la bonne intelligence que la guerre avoit interrompue. La concorde avoit à Rome plusieurs temples, & un entre autres au Capitole où le Sénat tenoit souvent ses assemblées. On la représentoit sous la figure d'une femme couronnée de rayons, & qui tient un sceptre dans sa main. La Paix avoit aussi à Rome plusieurs temples, & on lui donnoit la figure d'une femme couronnée de laurier, d'olivier ou de roses, tenant d'une main le caducée, & de l'autre des épics, symbole de l'abondance que procure cette Divinité. Les Romains avoient aussi consacré un temple au Repos ou à la Tranquillité qui suit la Concorde & la Paix.

LA FOI.

LA FOI qu'on nomme aussi la Fidélité, présidoit au commerce & à tous les engagemens que les hommes contractoient ensemble. On la prenoit à témoin dans toutes les promesses, & l'on gardoit inviolablement les sermens qui se faisoient en son nom. Elle avoit plusieurs temples à Rome; le premier fut bâti par Numa Pompilius, & les Prêtres que ce Prince établit pour le culte de cette Déesse, avoient des robes blanches lorsqu'ils lui offroient des sacrifices. Deux mains appuyées l'une dans l'autre étoient le symbole ordinaire de la Foi qu'on représentoit vêtue de blanc.

LA LIBERTÉ.

LES ROMAINS, après l'expulsion des Rois, consacrerent des temples & des autels à la Liberté, & honorerent toujours cette Divinité d'un culte particulier. Ils la représentoient sous la figure d'une femme qui se tient debout, & qui a dans sa main un bonnet, symbole de la liberté,

car les esclaves avoient toujours la tête nue.

LA PUDEUR.

LA PUDEUR étoit honorée par des temples & par des sacrifices sous le nom de Pudicité. On la couvroit d'un voile, & elle approchoit la main de son visage, pour montrer qu'elle n'avoit aucun sujet de rougir.

LE SILENCE.

LES EGYPTIENS avoient un Dieu du Silence qu'ils nommoient Harpocrate. Les Romains en avoient fait une Déesse sous le nom de *Tacita* qu'ils représentoient comme on faisoit Harpocrate, portant un doigt sur sa bouche comme pour la fermer.

LA PROVIDENCE.

LA PROVIDENCE des Dieux étoit considérée comme une Divinité particuliére, & la maniére ordinaire de la représenter, étoit sous la figure d'une femme appuyée sur une colonne, tenant dans la main gauche la corne d'abondance, & dans la droite un globe qui désigne l'Univers.

LA SURETÉ.

LA SURETÉ, autrement la Sécurité, étoit honorée du tems des Empereurs Romains, pour marquer le soin qu'ils prenoient d'assûrer le repos de leurs sujets, & on la peignoit sous la forme d'une femme qui tient la main sur sa tête.

LA JUSTICE OU L'EQUITÉ.

LA JUSTICE ou l'Equité connue sous le nom de Thémis ou d'Astrée, avoit chez les Grecs & chez les Romains, des temples & des autels. On la représentoit ordinairement avec une épée dans une main, & des balances dans l'autre.

Les Grecs & les Romains honoroient encore comme des Divinités la Persuasion, la Fécondité, la Clémence, la Joie publique, la Félicité, l'Espérance, l'Eternité, le Temps, l'Occasion; mais outre ces Divinités qu'ils honoroient dans la vûe de s'attirer leur protection, ils rendoient aussi un culte public à la Fiévre, à la Tempête, à la Nécessité, à l'Impudence, à la Calomnie, à la Violence, à la Crain-

te & à la Pâleur, à la Pareſſe, à la Diſcorde, à l'Envie, à la Déeſſe Até qui ſemoit les querelles & les brouilleries parmi les hommes, enfin à la Renommée, fille de la Terre & ſœur des Géants Cœus & Encélade. Elle avoit toujours des aîles éployées & une trompette à la main. Elle étoit d'une agilité incroyable, & prenoit des forces à meſure qu'elle s'avançoit. D'abord foible & timide, elle s'éléve peu-à-peu juſqu'aux nues, & ſans quitter la terre, elle a la tête dans les Cieux. On lui ſuppoſe autant d'yeux que de plumes, autant de langues, autant de voix & autant d'oreilles. Elle vole la nuit pouſſant des cris aigus, ſans connoître en aucun tems les douceurs du ſommeil. Le jour elle ſe tient en ſentinelle ſur le haut d'un toit ou d'une tour; elle y obſerve ce qui ſe paſſe, & répand la terreur dans les villes où elle publie également le menſonge & la vérité.

ARTICLE IV.

LES ORACLES.

LES ORACLES furent le principal ſoutien des erreurs du paganiſme. On en reſpecta les réponſes comme des vérités que les Dieux annonçoient eux-mêmes par la bouche de leurs Miniſtres ; & ſoit qu'on doive les attribuer aux impoſtures des Prêtres, ſoit plûtôt aux artifices du Démon, rien n'étoit plus propre que ce commerce qu'on croyoit avoir immédiatement avec les Dieux, à nourrir la ſuperſtition, & à ſurprendre la crédulité des hommes naturellement inquiets ſur l'avenir, & toujours prompts à ſaiſir ce qui peut ſur cela flatter leur curioſité. Ainſi on eut de l'empreſſement à les conſulter ſur les affaires publiques & particuliéres, grandes & petites. Mais on ne les conſultoit point gratuitement, & l'utilité qui en revenoit aux Prêtres, en fit établir de tous côtés ; il n'y eut pas juſqu'aux Demi-Dieux & aux Héros à qui on n'accordât le

privilége de prédire l'avenir, & pour accréditer le culte d'un nouveau Dieu, il suffisoit d'annoncer qu'il rendoit des oracles. Cependant on ne regardoit pas tous ces oracles comme également véridiques, & les plus anciens furent ceux qui se maintinrent le plus long-tems en réputation, c'est-à-dire, l'Oracle de Dodone dans l'Epire, de Jupiter Ammon dans la Libye, de Delphes sur le mont Parnasse dans la Phocide.

L'ORACLE DE DODONE.

L'ORACLE de Dodone tient communément le premier rang pour son antiquité. Il fut établi par une Prêtresse du temple de Jupiter à Thébes en Egypte, qui ayant été enlevée par des Phoeniciens, fut vendue dans la Gréce où elle se fit bientôt respecter comme une Prophéteſſe inspirée des Dieux. Elle choisit sa demeure dans la forêt de Dodone auprès d'un chêne où elle fit construire une chapelle en l'honneur de Jupiter. On la nommoit Péleia ; ce mot dans quelques cantons de la Gréce signifioit une *Colombe*, & dans d'autres, *une vieille femme*. Delà vint la fable,

que l'Oracle de Dodone avoit été fondé par une Colombe, qui ayant pris ſon vol de la ville de Thébes en Egypte, avoit traverſé la mer, & s'étoit arrêtée dans la forêt de Dodone. Une fontaine couloit auprès du chêne où la vieille Prêtreſſe avoit bâti ſa Chapelle. Elle fit croire que le murmure en étoit prophétique, & que Jupiter lui en avoit donné l'intelligence. Dès ce moment-là, on accourut de toutes parts pour la conſulter; mais bientôt on imagina un autre artifice pour augmenter le crédit de l'Oracle. On fit fondre en airain une ſtatue de Jupiter armée d'un fouet du même métal; dans les jours où il étoit permis d'interroger l'Oracle, on ſuſpendoit la ſtatue au chêne, & tout autour pluſieurs vaſes d'airain. La ſtatue agitée par le vent, frappoit avec ſon fouet les vaſes qui s'entre-heurtant ſucceſſivement, formoient une eſpéce de carillon qui duroit long-tems, & que des Prêtres cachés dans le creux des vieux chênes d'alentour, interprétoient, ſoit en proſe, ſoit en vers, ſuivant les intentions dés conſultans. Par-là tous

ces chênes devinrent prophétiques, & l'on n'a donné au fameux vaisseau des Argonautes la vertu de prédire l'avenir, que parce qu'une de ses principales piéces avoit été coupée dans la forêt de Dodone.

L'ORACLE DE JUPITER AMMON.

L'ORACLE de Jupiter Ammon dans la Libye, doit aussi son origine à une Prêtresse du temple de Jupiter à Thébes en Egypte, compagne de celle qui avoit été transportée dans l'Epire. Elle fut vendue dans la Libye, & s'y annonça comme une femme inspirée. Elle se retira au milieu d'un bois de palmiers & d'oliviers, arrosé de plusieurs sources d'eau vive qui en entretenoient la verdure & la fraîcheur. On y bâtit avec le tems un temple en l'honneur de Jupiter, à qui on donna le surnom d'Ammon; on y plaça une statue de ce Dieu bizarrement faite, & toute composée d'émeraudes & d'autres pierres précieuses. Elle avoit de la ceinture en haut, la forme d'un bélier avec des cornes sur la tête. Des Prêtres portoient en procession cette figure dans

une nef dorée, d'où pendoient plusieurs coupes d'argent. La procession marchoit à l'aventure, & selon qu'on s'imaginoit que le Dieu la conduisoit. Une troupe de femmes & de jeunes filles suivoient les Prêtres & chantoient des cantiques, par le moyen desquels on croyoit se rendre Jupiter favorable, & tirer de lui des réponses claires & certaines; mais il ne s'expliquoit jamais que par des signes qu'on faisoit faire, sans doute, à la statue, & les Prêtres les expliquoient ordinairement au gré de ceux qui faisoient les plus riches offrandes; ainsi Alexandre le Grand obtint par ses largesses que l'Oracle le déclarât fils de Jupiter. De là vint la coutume de ses Successeurs dans les différens Etats qu'il avoit conquis, de se faire représenter sur leurs monnoies avec des cornes de bélier.

L'ORACLE DE DELPHES.

Mais le plus célébre des Oracles du Paganisme fut sans contredit celui de Delphes. Il étoit situé entre des précipices & des rochers escarpés, dont le seul aspect étoit capable

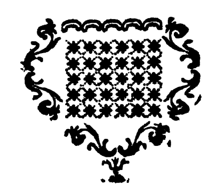
d'inſpirer une crainte religieuſe. Il ſe trouvoit comme au centre de la Gréce, & ſelon l'ancien préjugé, au centre de la terre; d'ailleurs un hazard ſingulier avoit concouru à le mettre en crédit, & même à le garantir de tout ſoupçon d'impoſture & de fourberie. Il s'étoit fait à mi-côte du mont Parnaſſe, une eſpéce de crevaſſe dont l'ouverture étoit étroite. Des chévres en rodant s'en approcherent, & une maligne exhalaiſon qui en ſortoit, les enivra au point de leur donner des mouvemens convulſifs. Le pâtre qui les gardoit, ſurpris de ce prodige, baiſſa la tête à l'entrée de la crevaſſe, & eut les mêmes convulſions accompagnées d'un délire qui lui fit prononcer des diſcours ſans ſuite, qu'on prit pour des inſpirations, & la Terre fut la premiére Divinité à qui on les attribua. L'Oracle paſſa enſuite à Thémis, & cette Déeſſe en étoit en poſſeſſion dans le tems du déluge de Deucalion; mais bientôt Apollon qui avoit par excellence le don de la Divination, devint le Dieu de l'Oracle, & s'y maintint juſqu'à la fin. Il venoit de ſe ſi-

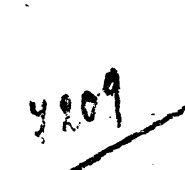
gnaler par la défaite d'un monstrueux serpent nommé Python, qui désoloit le pays, & empêchoit qu'on ne s'approchât du sanctuaire de l'Oracle. Selon l'opinion la plus raisonnable, ce serpent n'étoit autre chose qu'un brigand nommé Pythis, qui guettoit les passans & leur enlevoit les offrandes qu'ils apportoient à Delphes. On regarda sa mort comme l'effet du courroux d'Apollon, & pour conserver le souvenir de cette victoire, on donna le nom de Pytho à la ville de Delphes, & celui de Pythies aux Prêtresses destinées à recevoir les inspirations d'Apollon. Avant l'établissement de ces Prêtresses, devenoit prophéte qui vouloit ; car il suffisoit de respirer l'exhalaison qui sortoit de la crevasse, pour acquérir le don de prophétiser ; mais plusieurs de ces enthousiastes s'y étant précipités, pour remédier à ces accidens, on dressa sur le trou une machine qu'on appella trépied, parce qu'elle avoit trois bases, & l'on commit d'abord de jeunes filles, ensuite des filles au-dessus de 50. ans, pour monter sur le trépied & recevoir les

exhalaisons prophétiques. On se contenta d'abord d'une seule Pythie; mais dans la suite, lorsque le concours de ceux qui venoient consulter l'Oracle augmenta, on en élut une seconde pour monter sur le trépied alternativement avec la premiére, & une troisiéme pour leur subvenir en cas de mort ou de maladie. On préparoit la Pythie à recevoir les inspirations d'Apollon par une abstinence de trois jours; & supposé que l'exhalaison qui sortoit de l'antre prophétique eût perdu sa vertu, on y suppléoit par des odeurs fortes & capables de lui troubler le cerveau. Alors on voyoit ses cheveux se dresser sur sa tête; son regard étoit farouche, sa bouche écumoit, un tremblement subit & violent s'emparoit de tout son corps: elle veut s'arracher aux ministres qui la retiennent par force sur le trépied; ses cris, ses hurlemens font retentir le temple, & jettent une sainte frayeur dans l'ame des assistans. Elle profère par intervalles quelques paroles mal articulées, que des Prophétes dont elle est environnée, recueillent avec soin; ils

les arrangent & leur donnent un ſens ſuivi, mais toujours ambigu, & qui quadroit à coup ſûr avec l'événement quel qu'il fût. Ces Prophétes avoient à leurs ordres des Poëtes, dont la fonction étoit de mettre les Oracles en vers, & ſouvent ces vers étoient mauvais & peu dignes du Dieu qui préſidoit au Parnaſſe. Cet Oracle, comme on le peut croire, n'étoit pas à l'épreuve de la corruption; & Philippe, Roi de Macédoine, qui connoiſſoit mieux que perſonne la vertu de l'or, l'avoit prodigué à Delphes pour mettre la Pythie dans ſon parti.

FIN de la premiére Partie.




4209









